



Émergences

Renaître ensemble

Anthologie 1

Plateforme des écrivains
et universitaires des
Grands Lacs africains

COLLECTION
Sembura
Ferment littéraire



EDITIONS
LA CROISÉE
DES CHEMINS

ISBN: 978-9920-753-25-8

© Éditions la Croisée des Chemins

16, Rue Mouaffak Eddine Imm. A Rés. Dbibagh

Quartier des hôpitaux - Casablanca 20360

info@lacroiseedeschemins.ma

www.lacroiseedeschemins.ma

Plateforme des écrivains
et universitaires des
Grands Lacs africains

Émergences

Renaître ensemble

Anthologie 1



Née de la collaboration entre la plateforme « Sembura, ferment littéraire » des Grands Lacs africains et la maison d'édition La Croisée des Chemins, la collection « Sembura » contribue à la promotion de la littérature africaine. Elle est dédiée à la littérature générale, tous genres confondus, et met l'accent sur l'accès à des anthologies consacrées aux créations littéraires tout particulièrement de jeunes auteurs des Grands Lacs africains. Ces anthologies sont publiées au format EPUB et sont téléchargeables gratuitement sur le site internet de l'éditeur. La collection propose également chaque année un ouvrage collectif sur une thématique concernant toute l'Afrique. Elle s'inscrit dans le cadre des activités de « Sembura, ferment littéraire », plateforme lancée en 2010 dans les Grands Lacs africains pour promouvoir la littérature et l'enseignement littéraire, en accompagnant de jeunes plumes et en encourageant la jeunesse à s'intéresser à la lecture.

La collection « Sembura » est soutenue par la Fondation Corymbo, Zürich, Suisse.

Rabiah Marhouch
Directrice de la collection Sembura

PRÉFACE

Peut-on dire, au regard de son parcours sinueux, que la littérature africaine est une « aventure ambiguë », pour reprendre le titre d'un célèbre roman ? Perçue, par réflexe historique, comme un bloc homogène, elle est en réalité si fragmentée qu'il est presque impossible de la définir sans s'entourer de mille et une précautions. À la fracture linguistique d'origine coloniale – anglophone, lusophone, francophone – s'ajoute une tendance de plus en plus marquée des écrivains d'Afrique du Nord à s'identifier au monde arabe. En outre, on peut s'interroger, comme Ngugi Wa Thiong'o, sur l'africanité de toutes ces œuvres écrites, souvent brillamment du reste, dans des langues européennes incomprises de la quasi-totalité de leurs supposés lecteurs. Ce n'est donc même pas tout à fait un paradoxe si leurs auteurs sont souvent mieux connus en Europe et aux États-Unis que chez eux.

S'il est vrai que dans notre monde puissamment interconnecté toute littérature est, *de facto*, à double vitesse, il faut bien avouer qu'en Afrique la brillante carrière internationale de certains grands écrivains étouffe littéralement toutes les voix qui tentent de s'élever d'Abidjan, de Bamako ou de Maputo. Pourtant, les textes qui s'y écrivent ont le mérite d'être lus et en principe validés par ceux auxquels ils s'adressent en priorité, puisque dans ces différents pays, la critique joue, à la faveur du développement de la presse privée, un rôle de plus en plus important. En vérité, si cette production locale est négligée, voire méprisée, c'est surtout parce que, dans l'esprit des élites africaines, seul vaut ce qui vient de loin et en particulier

ce qui a été préalablement légitimé par l'ancienne puissance coloniale. Il en est d'ailleurs de même, soit dit en passant, dans les domaines du cinéma et du sport, ce qui donne la mesure du désastre. Le mal ne sévit cependant pas partout de la même façon, l'absence d'une politique du livre digne de ce nom paraissant beaucoup plus manifeste dans l'espace dit « francophone ». Il s'agit là, du reste, d'une régression. En effet, il y a seulement trois décennies, Mariama Bâ a pu publier *Une si longue lettre* aux Nouvelles Éditions africaines et, à partir de sa ville de Dakar, se lancer victorieusement à la conquête du monde. Aujourd'hui, les structures éditoriales sénégalaises sont si sinistrées que ce schéma n'est hélas même plus concevable... Il n'est dès lors pas étonnant que la quasi-totalité de la création littéraire des anciennes colonies françaises se soit exilée en bord de Seine. Les rares librairies de Ndjamena ou de Ouagadougou n'ayant pas encore mis la clef sous le paillason vendent essentiellement des ouvrages importés. Et, naturellement, les prix littéraires dont rêvent les auteurs, ceux grâce auxquels ils se sentiront respectés par leurs compatriotes, leur sont presque tous décernés à l'étranger... Cette situation, profondément absurde en elle-même, a des effets ravageurs. Sa plus grosse perversité est de faire de l'Afrique une sorte d'objet exotique car ses propres auteurs, même les rares encore installés sur le continent, développent au fil des interviews et des articles une curieuse tendance à en parler comme d'un lieu à la fois obscur, éloigné et étrange. En d'autres termes, ils la voient avec les yeux de leurs lecteurs, qui sont en majorité des étrangers désireux de se faire expliquer par des hommes de l'art cet endroit à nul autre pareil qu'on appelle « l'Afrique »... La distance mentale que suppose une aussi troublante attitude est d'autant plus tangible qu'on voit souvent ces écrivains évoquer les problèmes de leur pays sur des chaînes de télévision (BBC, CNN, etc.) à l'autre bout de nulle part.

Pourtant, à en croire ceux qui veulent se rassurer coûte que coûte, tout cela est bien normal, compte tenu du marasme économique frappant à des degrés divers – mais toujours très sérieusement – les pays africains. Il faut comprendre par-là que l'absence de moyens est un obstacle à la promotion par l'État des arts et des lettres. Et si c'était exactement le contraire ?

Le désert culturel est peut-être davantage la cause que la conséquence de la misère économique et sociale. Notre époque est-il besoin de le rappeler ? est sans pitié pour les faibles et, malgré le ronron des doux rêveurs sur la globalisation, manquer aujourd'hui de fierté et de confiance en soi revient à s'exposer au pillage de ses ressources par des pays riches et puissants. Et ces derniers n'ont aucun mal à imposer leurs modèles culturels à ceux qui sont convaincus d'être orphelins de leur propre histoire. Comme on le voit bien dans *Things Fall Apart* de Chinua Achebe, les nations en désarroi sont depuis toujours le terrain de jeux privilégié des prédateurs du dedans et du dehors. Et la littérature, en permettant à un peuple de mieux se connaître et d'identifier correctement ses défis, l'aide à faire face aux autres sans ressentiment mais surtout sans naïveté.

Ce sont là quelques-unes des raisons pour lesquelles il est essentiel, à mon humble avis, de faire de la culture une priorité absolue. Elle est, comme aimait à le dire Senghor, « au début et à la fin du développement » et personne ne la porte mieux que les dramaturges, les romanciers et les poètes, à la fois chantres du passé et brasseurs des temps futurs.

C'est dire si l'initiative de Sembura vient à son heure. Elle est d'autant plus opportune qu'elle concerne la République démocratique du Congo, le Burundi et le Rwanda, trois pays clefs qui sont, en quelque sorte, le cœur battant de l'Afrique.

Même si, sur le long terme, seule une production dans les langues africaines permettra d'en finir pour de bon avec les impasses et les paradoxes que l'on sait, il est vital aujourd'hui que l'écrivain africain entre en dialogue direct avec son peuple, fût-ce par le biais de la langue de l'ancienne puissance coloniale. Dans le cas des auteurs de l'anthologie, le colonisateur a été la Belgique, un petit pays qui n'a ni la vocation ni les moyens de combler le tragique vide intellectuel favorisé, dès les aubes des indépendances, par de prétendus « pères de la nation » qui étaient surtout ses laquais obtus et complexés. Il se trouve par ailleurs que Colette Kirura, Muzalia Zamusongi et Louis Basengo Munyaburanga s'expriment dans cet ouvrage à partir d'une région systématiquement associée depuis un demi-siècle aux exactions de bandes armées, au désordre moral généralisé

et aux exploits de seigneurs de la guerre d'une cruauté inouïe. Ce que ces auteurs ont à nous dire est précieux dans la mesure où ils substituent aux clichés réducteurs des médias globaux leur vision d'acteurs internes, prenant en compte les très lointaines racines historiques, souvent occultées, des conflits présents.

Mais—il faut aussi avoir le courage d'aborder ce sujet délicat—ce que les auteurs de Sembura ont à se dire entre eux, en faisant se croiser leurs regards et leurs voix, est encore plus fondamental. Le fait que le Burundi, le Rwanda et la République démocratique du Congo soient individuellement en difficulté—pour utiliser un euphémisme—n'a rien d'exceptionnel. On ne compte pas le nombre de pays qui se portent mal, partout sur la Terre. Ce qui trouble et inquiète, c'est une relation où prédominent la méfiance et son corollaire, la tendance à se dénigrer insidieusement ou à s'invectiver. Il n'est donc pas excessif de dire que dans cette région des Grands Lacs où se joue d'une certaine façon le destin du continent, la sérénité du débat intellectuel est une question de vie ou de mort. On a assez entendu les politiciens de tous bords ainsi que leurs porte-machettes et il est temps d'écouter les créateurs. Il ne faut certes pas leur demander plus qu'ils ne peuvent donner. Ce sont des maîtres du verbe, pas des magiciens et ils ne mettront pas fin, comme par enchantement, aux logiques d'extermination. Du moins aideront-ils à faire comprendre que, dans une société digne d'être appelée « humaine », les massacres et les viols de masse doivent être l'exception et non une pratique routinière prétendument justifiée par on ne sait quelle lutte « populaire » et « démocratique ».

À chaque page des ouvrages de Sembura, on entend la parole, apaisante et vraie, d'hommes et de femmes de bonne volonté, qui sont de véritables messagers de l'espoir. Bien que ces artistes soient de profils et de générations différents, une agréable impression d'homogénéité se dégage de l'ouvrage. Presque tous ont fait des études littéraires avancées, se sont distingués à l'occasion de difficiles concours littéraires et continuent à écrire dans des journaux ou même à les diriger.

Les vers tendres et rêveurs de Jacques Buhigiro donnent le ton de ce recueil qui répond avant tout au désir de renaître ensemble. Le poète rwandais

exalte à dessein ce « commun vouloir de vie commune » cher à tels de ses confrères sénégalais et si nécessaire partout où le feu couve, avec une si mauvaise patience, sous la cendre. Écoutons Buhigiro :

« L’oisillon s’envole
 La porte cède
 La prison s’ouvre
 La haine disparaît. »

Si les auteurs de Sembura se sentent à l’aise dans tous les genres littéraires – conte, nouvelle, roman et sketch théâtral – leur prédilection pour la poésie est à méditer. Ne donnent-ils pas raison, une fois de plus, à ceux pour qui, dans les périodes de profonde remise en cause sociale et politique, le poème est le meilleur antidote au doute ? On n’a pas tort, semble-t-il, d’y voir une de ces « armes miraculeuses » dont parle Césaire. Ce n’est du reste pas un hasard si ce dernier fut, avec deux autres poètes, à l’origine du mouvement de la négritude, destiné à changer du tout au tout le regard des Noirs sur eux-mêmes et sur le reste de l’Univers.

Quel sens faut-il par ailleurs donner à la faible représentation des femmes dans ce recueil ? Elles ne sont que trois sur vingt-quatre contributeurs, mais le fait, si perturbant soit-il, est en parfaite cohérence avec l’histoire de la littérature africaine. La scolarisation des filles est une conquête récente et cela se traduit par un certain retard dans ce domaine particulier. Alors que *Force-bonté* de Bakary Diallo marquant la naissance de la littérature africaine francophone date de 1926, les premiers textes de fiction féminine sont arrivés presque un demi-siècle plus tard. Il est de même remarquable que les trois femmes associées à Sembura soient du même pays, le Burundi, alors que le Rwanda voisin est si fréquemment loué, à juste titre, pour sa politique de l’égalité des sexes. S’il ressort des choix des écrivains rwandais un certain équilibre entre les formes d’expression, on peut dire que, d’une certaine façon, l’immense République démocratique du Congo se taille la part du léopard. C’est de ce pays que viennent dix des auteurs et c’est aussi le seul où tous les genres littéraires sont représentés.

Quel que soit leur pays d’origine, les auteurs de ce recueil y sont déjà largement connus et respectés par leurs compatriotes. C’est le cas,

pour ne citer que ces deux exemples, de Marie-Louise Sibazuri et de John Rusimbi. Ce que leur apporte Sembura ce n'est donc pas une légitimité littéraire, acquise depuis longtemps, mais plutôt la possibilité d'aller à la rencontre d'un nouveau lectorat. Cette ouverture sur le monde n'est pas un rêve fou, car par-delà les lecteurs de la région des Grands Lacs, tout être humain peut se reconnaître dans le miroir que lui tend chacune de ces histoires. Leur force vient de ce que, en rupture avec les canons d'une certaine littérature se voulant cynique et blasée, elles expriment à la fois l'éternel humain et la singularité d'une expérience. Sans cette dernière, il n'est pas d'universalité véritable car, comme le note Birago Diop avec sa finesse coutumière, « l'arbre ne s'élève vers le ciel qu'en plongeant ses racines dans la terre nourricière ».

Toutefois, ces fables, qui ne prétendent pas changer le monde d'un trait de plume rageur, ne succombent jamais au piège d'un didactisme pesant. Si elles sont attachantes, c'est parce qu'elles sont au contraire simples et vraies.

On retrouve dans toutes les littératures le thème de la « belle et du monstre ». Il est sans surprise celui du bref conte moral d'Augustin Gasake, *La Perle de Nyiramwiza*. L'affrontement entre le Bien et le Mal s'exprime aussi dans *Uwangoma, la fille du tambour* du même auteur. Des forces secrètes et bienfaisantes protègent la pauvre petite orpheline d'une marâtre cruelle et le « *happy end* » rappelle opportunément que, en définitive, le crime ne paie pas. Mais d'où vient-elle cette haine qui cause aujourd'hui encore tant de ravages dans la région des Grands Lacs ? Historiens, sociologues et psychologues n'en finissent pas de sonder depuis plusieurs décennies les cœurs et les reins pour nous apporter leurs lumières sur cette douloureuse question. De manière assez inattendue, Célestin Ntambuka Mwene C'Shunjwa y répond, lui, par un immense éclat de rire dans l'extrait du roman intitulé *Affaire bille... quand on oublie*. Au bien nommé « pays des Carrefours », les « Ki » et les « Ku » se livrent, à la suite d'un jeu de billes, une guerre sans merci. Mais comme en témoigne ce récit doux-amer, même si l'horreur peut naître de rien, la réconciliation est toujours possible.

Rentré au Rwanda en 2003, Timothy Njoroge sait mieux que quiconque, après des décennies d'exil en RDC, à quel point il est essentiel de redonner un vrai contenu au vivre-ensemble. Son conte, *Ruhinyuza*, peut laisser à la première lecture l'impression que rien ne peut arrêter la main du destin, que « le chant des machettes » (l'expression est du Tchadien Koulsy Lamko) ne sera malheureusement jamais étouffé par les prières des femmes et des hommes de bonne volonté. En fait, Njoroge nous dit surtout que par une confession sincère l'on peut vivre en paix avec soi-même et avec ses voisins. Les aveux publics de Ruhinyuza sont un appel à la réconciliation par une sorte de catharsis populaire, comparable à celle que Nelson Mandela et Desmond Tutu ont jugée d'une nécessité vitale pour l'Afrique du Sud après l'effondrement de l'apartheid.

John Rusimbi, du Rwanda, aussi actif que la Burundaise Ketty Nivyabandi dans la vie littéraire de son pays, n'oublie jamais lui non plus ce qu'ont signifié ses longues années d'exil en Ouganda. L'extrait qu'il a choisi pour Sembura provient d'ailleurs d'un roman au titre évocateur : *By the Time she returned*. Tout en y évoquant par un détour onirique le génocide de 1994, le texte accorde une place centrale au drame des réfugiés. S'il est vrai, selon le mot fameux de Tchicaya U'Tamsi, que « l'important est moins d'habiter son pays que d'être habité par celui-ci », l'omniprésence de la terre natale est à la fois physique et spirituelle et c'est par la transmission de la culture, assumée chez Rusimbi par la mère, que passe la survie du groupe de même que ses chances d'un retour apaisé sur la terre des ancêtres. Mais c'est chez Kalisa Rugano, *Idées en stalactites*, que l'impératif de la préservation, envers et contre tout, de l'héritage ancestral devient un leitmotiv, une véritable obsession. La nostalgie qui prend le poète aux tripes lui fait s'écrier :

« Conte-moi l'histoire de mon peuple
Et comme un chantre des retrouvailles
Pince ta cithare, chante la métamorphose
Renoue l'accord ancien. »

Il est rare qu'une pièce de théâtre soit publiée dans un recueil de nouvelles et de poésie. Je ne me souviens personnellement pas de

l'avoir constaté auparavant. Il suffit pourtant de lire *Esprit de coq* pour comprendre pourquoi les initiateurs de l'anthologie n'ont pas pu résister à la tentation d'y inclure la pièce du Congolais Faustin Muliri Miruho qui réussit le tour de force d'être à la fois désopilante et d'une surprenante efficacité, tout en faisant un clin d'œil inattendu aux écologistes. Les mésaventures du distingué professeur Muludji, de son épouse et de leur domestique, Kiza, sont certes d'une irrésistible drôlerie mais, pour reprendre une phrase célèbre, après en avoir beaucoup ri, on se surprend à se demander s'il ne faut pas en pleurer aussi. Car à travers les sarcasmes de ce coq faisant la leçon au professeur et à sa famille, on entend la voix d'autres êtres, bien humains hélas ceux-là, exterminés en masse dans la région des Grands Lacs et ailleurs dans le monde. S'ils reviennent faire la leçon aux vivants, c'est pour qu'au moins leur mort serve à briser le cycle infernal des massacres et des représailles. Du reste dans *Personne*, poème jubilatoire et un peu fou, Miruho déroule son beau programme : « Qui veut tuer la paix ? Qui ? », lance-t-il sur un ton de joyeuse complicité à ses auditeurs imaginaires. Et puisqu'aucun d'eux n'ose avouer un si odieux crime de « lèse-harmonie », il leur lance gaillardement :

« Huez la violence :

On y va : hue ! Hue ! Hue ! »

Le dernier mot – c'est le cas de le dire – ne peut toutefois revenir qu'à la littérature. Louis Basengo Munyaburanga l'a parfaitement compris, qui met au centre de *La Destinée des faibles* le traumatisme d'un rescapé cinq mois après le « carnage de partout ». Le chemin de croix du héros, significativement nommé Afrika, est celui de tout un continent. C'est sur le tempo d'un texte en cours d'écriture que se déploie la nouvelle de Munyaburanga, car, pour Afrika, le seul idéal digne de ce nom c'est le privilège de pouvoir « raconter un jour aux autres peuples le calvaire vécu par les siens ». On ne saurait mieux rappeler que la création artistique est, là où tant de vies innocentes ont été détruites, la voie royale vers le salut individuel et collectif. Par cet élan vers l'Autre, le survivant sublime ses propres souffrances.

On l'aura remarqué: tant qu'on en reste à la prose, c'est à partir du Rwanda et de la République démocratique du Congo qu'est pris en compte le tragique présent de la région des Grands Lacs. Cela se fait sous les formes les plus diverses mais le désir de réduire les monstres au silence reste dans Sembura la chose du monde la mieux partagée.

Le fait que les textes burundais soient nettement moins en résonance avec l'histoire et avec le politique – au sens strict de ce terme – ne laisse pas d'intriguer. La remarque ne vaut naturellement pas pour tous les auteurs. Pourtant *L'Enfant et le Sourire*, récit sombre et énigmatique de Roland Lewis Rugero, qui évoque discrètement les logiques d'extermination, est surtout, en creux, un plaidoyer pour la vie. À peine âgé de vingt-cinq ans, Rugero a commencé à rouler sa bosse dès sa septième année entre le Rwanda, son Burundi natal et la Tanzanie. De telles épreuves forment un homme et forgent son caractère. Il ne faut dès lors pas s'étonner de la maturité précoce d'un récit servi par un sens aigu de la métaphore. De même *Bisanga ou la Marâtre punie*, de Marie-Louise Sibazuri, apparaît comme un éloge de la fraternité contre les funestes maniganceurs du chaos mais le ton y est beaucoup moins direct que dans les textes de ses pairs congolais ou rwandais. Certes aussi *Munenga le tortionnaire*, un personnage de Sébastien Katihabwa, laisse en guise de testament à ses enfants ce terrible aveu juste avant de mettre fin à ses jours: « J'ai passé ma vie à briser des vies. » Il est à noter en outre que chez le même auteur, un juge condamne à mort un accusé sans savoir que c'est son fils illégitime. Dans ce récit illuminé par la belle figure de l'intellectuel Gumuka, l'homme libre, indomptable, comme dans le précédent, la collusion entre sphère privée et sphère publique advient à travers des faits de société. C'est sans doute avec *Les Sirènes du purgatoire* que ce choix est assumé avec le plus de hardiesse et de clarté. Il est en effet question dans l'extrait choisi d'un fils « rebelle ». Ce dernier mot fait dresser l'oreille, car nous ne sommes pas loin des forêts où les « libérateurs » signent leurs sinistres exploits. Mais, ô surprise, ce rebelle est plutôt un brave garçon, qui choisit la prêtrise sans en avoir la vocation et, nul n'étant parfait, ne tarde pas à tomber follement amoureux d'une jeune fille, au grand bonheur de ses parents qui le marient aussitôt à une autre qu'il n'aime pas...

Salle six d'Antoine Kaburahe, lui aussi du Burundi, est une brève histoire, dure et un rien cynique, sur le thème du sida. Certaines scènes sont difficiles à supporter, en particulier celle où Maria et le narrateur se mettent à copuler au cœur de la nuit avec une extraordinaire bestialité. Ils savent que cette étreinte « passionnée, sauvage » sera la dernière, car la maladie a commencé depuis longtemps à les vider de leur sang. *La Prouesse de Norita* de Joseph Butoyi est caractéristique de la veine « burundaise » qui se focalise sur les grands et les petits malheurs de la vie quotidienne : Norita, l'héroïne, en a assez d'être battue par Pouti-Pouti, un mari riche, arrogant et que de toute façon elle déteste. Alors, au lieu de pleurer, elle se met au karaté. Résultat : l'abject personnage reçoit la correction de sa vie et finit accroché au manguier de la cour ! Il est vrai que cette méthode radicale et énergique est sans efficacité contre d'autres peines de cœur, beaucoup trop insidieuses et profondes celles-ci. Ainsi, dans l'extrait de *La Femme au regard triste* de Colette Kirura, Sabine ne peut rien faire lorsque l'ex-jeune homme de sa vie, Augustin, revient d'Europe au bras d'une belle et blonde Muzungu. Le destin a apparemment souri à celui qu'elle a tant aimé jadis mais, pour elle, devenue petite vendeuse, les temps sont bien durs. Leurs yeux se croisent au marché où elle a son étal et Augustin, ne pouvant soutenir son regard chargé de mélancolie, prend ses jambes à son cou...

En une délicieuse petite fable sarcastique et tout en nuances, Marie-Louise Sibazuri va à l'abordage... Son jeune héros, Kamari – qui « en avait marre, vraiment marre d'être pauvre » – n'a vraiment pas froid aux yeux. Enfant de la rue, il se tourne vers Satan, car, dit-il, « Dieu se fout de moi ». Au-delà d'un art certain de raconter, Sibazuri sait agrémenter son récit de jolies trouvailles de style, souvent très drôles. Les ivrognes ne vont sûrement pas apprécier cette solide maxime de son cru : « Si tu bois pour oublier, n'oublie pas de payer » ; elle se moque un peu plus loin de « l'effort de guerre des sans-le-sou ».

En poésie, aussi, les auteurs burundais n'apparaissent pas dans l'ouvrage sous les traits d'intellectuels tourmentés ou révoltés par les agissements de politiciens inconscients et parfois sanguinaires. On aurait pourtant

tort de déduire de leur refus d'une certaine forme d'engagement qu'ils se désintéressent des questions de la cité. Les quatre textes de Ketty Nivyabandi, sans lyrisme inutile, en sont une belle illustration. Prenant résolument parti pour les faibles, elle n'arrive pas à cacher son mépris pour les dirigeants qui les exploitent et jouent avec leurs espérances. La capacité d'indignation est souvent à l'origine des chants les plus beaux et celle de Nivyabandi est restée intacte. Ainsi le 13 mai 2010, Eddy Munezero, vingt-sept ans, tombe sous les balles de ses assassins lors d'une campagne électorale et, deux jours plus tard, le poète dédie à la mère du jeune homme le poème intitulé *Le Cri silencieux*. Il y a toutefois plus de sérénité intérieure – de même qu'une tendre amertume – dans les poèmes de Claver Nkurunziza, *La Seizième Marche* et *Paradisique III*, de Désiré Nyabuhoro, *Nuit du 25.09.2005* et *Nuit du 26.09.2005* et Thierry Manirambona, *Chagrins* et *Je te souhaite...* Chacun de leurs textes est un éloge de la compassion, de l'élan vers l'Autre ou une discrète exaltation des vertus de l'être aimé.

Sans être partisan de la violence, Denis Ilunga Mbiya Kalombo, *Écoute Ronie*, se montre assez rude et âpre. Cela lui permet d'éviter le piège de la mièvrerie et son adresse à Ronie doit être surtout comprise comme la quête d'une humanité introuvable. Et dans cette anthologie, où tous les textes sont en anglais ou en français, la brutale embardée de Kalombo vers sa langue maternelle fait particulièrement sens. Elle doit être méditée par tous ceux qui continuent à soutenir, contre toute logique, que, en dehors des langues de l'ancien colonisateur, il n'est point de roman et de poésie en Afrique.

Et qui est donc cette « éternelle compagne », « liquide et chaude » que chante Matthi Kayaya Kambale ? C'est, tout simplement, la larme, « source qui ne tarit pas » en ce pays de souffrance que reste pour le poète sa RDC natale. Il n'y a pas moins de tristesse et d'amertume chez François-Xavier Lunanga l-Alondakwa pour qui la mort n'en finit pas de se traîner derrière la vie tout comme pour son compatriote Enack Makunda fustigeant les comportements, qu'il juge indignes, de certains Congolais.

Si Muzalia Zamusongi s'autorise toutes les figures de style et fait preuve parfois d'une grande audace langagière (il est par exemple question dans

Convergences de « la paix qui chatouille les couilles ») tous les auteurs de Sembura pourraient se dire comme lui des hérauts de la paix.

Tous ? Pas si sûr...

Il en est deux, Fiston Mwanza Mujila et Matthi Kayaya Kambale, qui sont quasi inclassables. *Un Nouvel Habit pour moi, ancien soldat*, du second, est, en effet, un bien étrange récit. Il y est question d'une autre guerre, ailleurs et jadis, bien avant la naissance de l'auteur. Quant à son personnage qui « entend des voix dans sa tête » nous ne saurons presque rien de lui, bien qu'il nous parle tout le temps. Ce tirailleur est-il un déserteur ou un soldat perdu pendant la débâcle française face aux troupes de Hitler ? On en arrive même à se demander si la famille française où il est accueilli est — pour ainsi dire — réelle ou simplement le fruit de son délire. Ce grand détour, tant du point de vue de la géographie que de la culture, est-il pour Kayaya Kambale une astuce narrative lui permettant de mieux parler de ce qui se passe aux frontières de son propre pays, la République démocratique du Congo ?

Quant à Mujila il est difficile de lire pour la première fois son très beau *Requiem pour une ville morte* sans avoir le sentiment d'entendre une grande voix. Baroque, haletant, écœuré, jubilatoire, à la fois brouillage et bricolage, entassement de mots semblant sortis de nulle part mais dont aucun n'est choisi au hasard, ce long extrait de *Craquelures* est d'une efficace virulence. Le seul lieu auquel il semble possible de le raccorder, c'est le territoire mental, apparemment tourmenté, du poète. Mais s'il est trop personnel pour refléter la réalité politique immédiate du Congo, il fait pourtant parfaitement écho à son chaos et à ses plus secrètes et lancinantes déchirures.

En définitive, quels que soient les choix esthétiques de chaque auteur de ce recueil, le démon de la haine y est toujours nommé, seul moyen de l'exorciser.

Muzirankoni, l'imbattable du Rwandais Augustin Gasake se termine par cette jolie invite, sans doute rituelle : « Je remets le conte là où je l'ai détaché, qui veut le perpétuer le prend. » Puisque Sembura se veut explicitement une plateforme ou, mieux encore, une piste d'envol vers tous

les possibles, on souhaite que les lecteurs, et surtout les jeunes de la région des Grands Lacs, s'en emparent. Ils y seront en compagnie de créateurs talentueux dont l'intraitable espérance est ainsi résumée par l'un d'eux : « Aucun gri-gri n'est plus puissant que l'amour. » Et s'il est un endroit au monde où cela mérite d'être inlassablement rappelé, c'est bien celui d'où viennent ces textes qui feront assurément date.

Boubacar Boris Diop

POÉSIE

JACQUES BUHIGIRO

L'espoir, c'est croire.

L'auteur des Lendemain meilleurs exprime dans des vers libres, aux sonorités mélodieuses, son espoir d'une vie heureuse. Les éléments célestes qu'il convoque participent au rétablissement du bonheur évanoui. Il manie le ressassement mais parvient à écarter les obstacles qui empêchent d'atteindre ce bonheur. L'homme est libre. C'est l'entente, l'amour du prochain. Rien désormais ne peut arrêter cette ascension vers la félicité.

L'espoir du poète rejoint celui des peuples de la sous-région qui ont souffert de tant de revers et qui ont la certitude de mener tôt ou tard une vie meilleure.

Louis Kanamugire

L'espoir, c'est croire

« L'espoir, c'est croire
Aux lendemain meilleurs
En être heureux.
Le ciel s'ouvre
Le soleil brille
Et un mur tombe.
L'espoir, c'est croire
Aux lendemain meilleurs

Et en être heureux.
La femme stérile enfante
Le bébé marche
L'oisillon s'envole
La porte cède
La prison s'ouvre
La haine disparaît.
L'espoir, c'est croire
Aux lendemains meilleurs
Et en être heureux. »

DENIS ILUNGA MBIYA KALOMBO

« Écoute, Ronie », tiré de *Demain un autre défi*.

Écrivant résidant à Lubumbashi, en République démocratique du Congo, Denis Ilunga Mbiya Kalombo compte à son actif des recueils dont À la rescousse des espérances. Aujourd'hui, il ajoute un troisième inédit, Demain un autre défi, constitué de trois poèmes, mais en réalité, on peut en distinguer quatre, dont chacun est construit en deux mouvements: un passé congolais rose et un présent épineux. La rupture est l'œuvre des hommes venus d'ailleurs, vendeurs de libération illusoire.

Comme Césaire, Kalombo conçoit sa poésie pour refonder un monde ruiné. La révolte est toute destinée à Ronie, sa complice, à la fois pour exorciser les hantises des mauvais jours et pour dire son espoir en l'avenir. Voici un texte qui décrit l'exorcisme collectif.

Jean-Claude Makomo

Écoute, Ronie

« Écoute, Ronie
 Écoute ce chant
 De la tribu des vaillants
 Engloutis au creux de la vague
 Les profondeurs des affres
 La race des immortels.
 J'ai interrogé l'histoire
 Sur cette tombe anonyme
 L'apogée d'un destin trouble
 Le nom du héros.
 Comment taire le chant
 Le deuil de ma bien-aimée
 Alors qu'un cri perçant me torture ?
 Comment chanter l'amour
 Alors que les larmes ravinent les savanes ?
 Pour qui chanterais-je, Ronie ?
 Pour ces femmes enlaidies par la douleur ?
 Pour ces filles fanées par la tristesse ?
 Violées, trahies, bafouées ?
 Je ne chante pas l'amour
 Mais le vis dans l'instant d'orgasme
 Intimes étreintes mêlées de tourments.
 Ces peuples bousculés, aigre destin,
 Cette terre aride que crevassent les sécheresses.
 Le chant des pleureuses remonte,
 Remonte à l'aube du Kongo au visage tatoué.
 Le masque des aïeux est porté ce soir
 Par le féticheur afin que s'écourte le chemin
 Vers la terre promise.
 Ilunga Mbiya, Kamembu ka'ntumba !
 Ces bras vigoureux du puissant guerrier,

Empreinte de ma hardiesse,
Gardien des ressources ancestrales,
Lève-toi, ressac de moi-même.
Je crierai ton nom, Patrice.
En toi aussi, le Kongo survivra aux tumultes et au chaos
Au nom du messie, le Kongo se tiendra plus vigoureux.
La rencontre d’Afrika.
Je chanterai encore, Ronie,
Ces destins glorieux, ces anonymes, leurs bravoures,
La mélopée des nubiles aux pagnes noués sur la poitrine,
Aux mamelles gonflées de désir.
N’y a-t-il plus de vaillants ?
Lève-toi aussi Tshimankinda.
À chacun un trophée pour sa hardiesse.
Où sont passés les hommes, Ronie ?
Où se sont-ils terrés, Tshilumbayi ?
Sous les ténèbres, exorciser les signes du sorcier.
Chez nous, Ronie,
La pileuse s’est éteinte la nuit,
Elle a tamisé sur le sol !
Quel gâchis, vaine besogne.
Le mortier et le pilon se taisent.
La pileuse pleure
Le tam-tam gémit
Le soleil et la lune se voilent
Les ténèbres sont épaisses à force de honte
Le pus irrigue les plaies. Le sang coule.
Évacuer sa détresse, pauvre Kongolaise.
Mbombo mulengela, Mbombo tshimbalanga Mulengelee,
Mbombo Tshimbalanga Mbombo mulengela,
Mbombo tshimbalanga
Mbombo kayi kumquat, Mbombo tshimbalanga
Mbombo kapedi, katu,

Mbombo tshimbalanga Mulengelee,
Mbombo Tshimbalanga Mamu'enda wa
Mbombo, nsala ku mutu Tutu'enda wa Mbombo ndisalay
Mulengelee, Mbombo Tshimbalanga
C'est bien elle, Ronie,
Les hommes dansaient encore
Les femmes faisaient des mimes.
Ah! Quelle belle époque!
Les hommes riaient
Les femmes éclataient
Le chant de l'amour
La beauté de toutes les femmes
La femme est belle, Ronie,
Tu es belle, je te le dis
Je ne chante pas l'amour
Dans mon pays, les ténèbres étouffent
Les femmes pleurent, les enfants pleurent.
Dans mon pays, Mikombo wa kalowa,
Même les hommes pleurent
Et la terre pleure tout autant.
Le chant s'est tu, empêché.
De loin, encore un écho rocailleux,
Souvenirs lointains, rémanents.
Redirais-je encore ton nom ?
Je me suis réveillé dans les ténèbres
Pour assister aux ballets des ombres
Spectacles des êtres fluides.
Le tam-tam résonne encore
Pour animer le bal des fantômes.
Pour qui chanterais-je encore ?
Les sources se sont asséchées
Pour arroser ces terres infertiles. »

MATTHI KAYAYA KAMBALE
La Belle Source qui ne tarit pas

Jeune plume prometteuse, Matthi Kayaya nous offre ici un texte aux qualités indéniables. Il s'agit d'un hymne à la larme qu'il qualifie de « liquide et chaude », deux adjectifs servant de titre à tout le poème. Le poète montre bien que pour tous les humains, la larme est « une belle source qui ne tarit pas ». Elle coule aussi bien en contextes de joie (amour, victoires inespérées, etc.) qu'en situation de détresse (guerre, massacres, viols, etc.). Matthi Kayaya compose des vers qu'il assimile métaphoriquement à l'Himalaya, car susceptibles de bouleverser notre rapport aux larmes.

Le poème mérite d'être savouré.

Jean-Claude Makomo

La Belle Source qui ne tarit pas

« Tu coules sans t'arrêter, sans alerter,
La belle source qui ne tarit pas.
Enfouie dans les rocs cachés,
Tu transcendes mon humble volonté.
Tu n'as ni saison d'hiver ni saison d'été,
Tu m'emportes sans mon vouloir,
Tu m'arroses, tu serpen tes mes couloirs.
 Ô, Belle larme
 Quelle serait ton envie ?
 Quel serait son secret ?
Je te vois couler sur toutes les joues
Tu ne tiens compte ni de l'or ni des bijoux.
Il n'en peut plus.
Voilà ! Il te libère
Et tu le fortifies quand il te jette.
Tu suintes quand la lycéenne dit "non" »

Et tu te déverses sans raison.
L'enfant-soldat saigne en Afrique noire
Tu arroses les joues sèches de sa mère.
Tu inondes la fourmi et son enfant
Tu submerges même l'éléphant.
Oh! Quelle joie quand tu sillonnes ses joues
Elle commençait à prendre sa vie pour un joujou
Avant qu'il ne revienne et lui chuchote :
"Je ne partirai plus, cocotte."
Tu coules quand on viole sa femme au Congo ;
Quand ils pilent son enfant dans un mortier à Nyiragongo.
Petit ange aveuglé par une guerre fratricide,
Le garçonnet mouille ses yeux non limpides.
Il veut voir comment la reine est bleue,
Contempler la blancheur des champs de blé
Sentir la couleur orange du ciel admirable.
Tu coules sans t'arrêter, sans alerter.
Tu coules !
Le mortel est dans la joie.
Va! Il t'invite !
Tu mouilles la médaille autour du cou de l'athlète
Non! Ne pars pas! Belle larme sans voix
Je vais monter sur l'Himalaya, que la terre me voie.
Là, congelée, tu resteras collée sur mes joues.
Non! Va-t'en! Loin de moi, maudite eau!
J'irai pleurer l'Afrique au fond des océans.
L'homme et le requin ne verront plus mes larmes lassantes.
Tu sors des yeux et la pluie tombe
Quand le diable pleure, l'Afrique compte ses tombes
Bizarre! Avant d'accoucher, la maman pleure.
Temps passant, le bébé pleure et la maman arbore un sourire.
Et toi, tu coules! Éternelle compagne. »

FRANÇOIS-XAVIER LUNANGA L-ALONDAKWA Derrière

Entre autres ouvrages littéraires réalisés par le très prolifique écrivain François-Xavier Lunanga, il y a Chimères, un recueil inédit de vingt-six poèmes.

À l'instar de l'auteur de L'Ecclésiaste de la Bible, il considère la vie, la mort, l'amitié, l'amour, la charité, le rêve, le jour, la nuit, l'avenir, le présent, le passé, bref, tout ce qui fonde la destinée de l'homme comme « vanité des vanités » ou « chimères » ! Et pour cause, l'homme est un loup pour l'homme.

« L'homopessimisme » est gravé dans son esprit par le génocide et les autres tueries qui ont endeuillé les Grands Lacs africains. Toutefois, Lunanga se démarque de l'auteur de L'Ecclésiaste. Alors que ce dernier a tiré une conclusion alarmiste au soir de sa vie, notre poète, lui, le fait à l'orée même de la sienne. Mais cette prise de conscience, aussi amère soit-elle, ne cesse de célébrer l'espoir. La vie appartient à ceux qui laissent derrière eux les déceptions et les mauvaises expériences.

Jean-Claude Makomo

Derrière

« Derrière moi se traîne ma famille qui,
Comme sortant de sa coquille,
M'écoute et m'obéit sans émoi.
Derrière la vie se traîne cette mort
Qui, aujourd'hui et demain, aura tort
D'avoir si impitoyablement enseveli
Les espoirs des âmes qui ont vieilli.
Derrière l'humain se traînent les peines
Qui réveilleront le chagrin et la haine
De ceux qui, sans trop s'en rendre compte,
Auront opté pour la vanité.

Derrière la joie se traîne la tristesse
Qui est, pour l'homme mûr et éduqué,
Une mise en garde contre toute forme de faiblesse. »

ENACK MAKUNDA Le Monde à l'envers

Ce poème de huit quatrains expose, dans un style simple, clair et riche d'images, les défis du monde contemporain. Le titre reflète le contenu : « le monde est à l'envers » ; les antivaleurs ont remplacé les valeurs sur lesquelles une société saine devrait être bâtie. Si ce phénomène est mondial, il est particulièrement ressenti dans notre environnement. L'auteur attire notre attention pour en prendre conscience afin de le juguler.

La région des Grands Lacs est minée par la faim alors qu'elle a de grandes richesses minières et un sol fertile. La prostitution, la délinquance juvénile, l'enrichissement illicite y ont élu domicile. C'est le triomphe du mal. L'homme y est devenu destructeur de son œuvre.

Ce poème est un cri, un appel au sursaut pour reconstruire notre humanité en commençant par notre entourage pour ensuite transmettre ce message au monde entier.

Louis Kanamugire

Le Monde à l'envers

« Les beautés qui méritent la gloire
Sont humiliées dans ce monde d'horreur.
Les jeunes avenir
Fléchissent devant la force de la faim.
La prostitution est pratiquée par la majorité

Qui y voit le chemin de la prospérité.
Les sales entreprises reflétant la sottise
Marquent l'ampleur des bêtises.
Les lieux hostiles à l'épanouissement
Sont devenus places d'enrichissement,
Où les mineurs consciemment consomment
Leurs valeurs d'hommes et de femmes.
Écoles et lieux de divertissement sain
Sont aujourd'hui convertis en lieux malsains.
La phase actuelle est marquée
Par l'apogée d'une société manquée.
Le mal est devenu monnaie courante
Faisant sa loi sur la planète.
Maintenant, il s'avère que les apparences
Ne cesseront de peser sur les évidences
Afin d'arriver à dénaturer
Les vertus propres à l'humanité.
La conscience s'efface du jour au lendemain
Le Bien appartient à un passé lointain.
Les hommes ne cessent de détruire
Ce qui garantit leur avenir.
La vertu se noie au fil du temps
Et chaque jour, le Mal s'apprend
Et devient le chemin de la prospérité
À laquelle aspire l'actuelle humanité ! »

THIERRY MANIRAMBONA

« Chagrins », tiré de *Tamtam de la femme*, inédit.

« Je te souhaite... », tiré de *Sapin d'avril*.

Les deux poèmes de Manirambona émeuvent, car ils cultivent la discrétion sur les sentiments de la femme bien qu'ils les suggèrent.

Thierry Manirambona évoque également le don et le partage que sous-entend toute main tendue, même celle qui demande dans l'attente silencieuse.

Martin Ntirandekura

Chagrins

« Femme, je lis des histoires de chagrin
Au fond de ton regard
Des épopées de douleur dans tes toilettes.
Je lis des pâques frêles
Dans tes dimanches sans joie, sans amour.
Je lis des temps mythologiques
Dans ta vie de paysanne
Et je dis mea culpa pour mes faux pas
Pour les calvaires d'enfants d'ouragans
Pour des chemins de croix
Pour des nuits froides devant le feu
Attendant le voyageur ailé.
Je fais le saule pleureur pour expier mes caprices
Je fais la violette sous les orties pour dompter ma folie
Femme, sur le territoire de ton silence,
Je suis entré par effraction
Pour entendre d'où venait l'âpre vagissement
D'une voix mineure.
J'ai fait la sourde oreille, j'ai fait fi,
J'ai fait la moue aux décrets de l'indifférence.
J'ai violé le sommeil de la forêt

Pour embusquer la fugitive des foyers
Sous la lueur de la Grande Ourse.
Ta mélopée funéraire je l'ai apprivoisée
Sur la civière des airs de félin.
Avec ton froid nous avons porté le deuil
Et demain quand le soleil aura quitté son nid
Pour lézarder les cimes des nuages
Tu pourras pleurer tes carêmes
Tes symphonies nuptiales
Tes nuits hantées par des cauchemars
Ton avenir mort-né
Au lendemain de tes épousailles. »

Je te souhaite...

« Le courage de recevoir
La main qui hésite, qui tremble
D'un orphelin abandonné
La main crasseuse, râpeuse
D'un mendiant oublié
La main qui fuit, s'évade d'un étranger perdu
La main vide qui espère d'un enfant de la rue
La main froide, anonyme de l'inconnu qui passe
La main pleine d'histoires d'un quémandeur d'abri
La main chaude qui rajeunit
D'un condamné à mort
La main frêle qui patiente du malade qui te regarde
La main silencieuse qui s'offre d'un visiteur de la nuit
La main de tout homme, de toute femme
Qui partage avec toi sa chaleur. »

FAUSTIN MULIRI MIRUHO

*« Semburage personne
 Demain, fête de Calliope
 L'Amour en miel
 À nous, vénérés arbres des Grands Lacs africains
 La Poubelle des maux
 Merveille de la jeunesse
 Poème vert
 Action rose
 Ciel-nature
 Au nom d'espoirs en lambeaux
 Vote pas bête que j'aie ton âme
 Une affaire à expliquer à Lucifer. »*

Ce nouveau recueil poétique de Faustin Muliri Miruho comprend quarante-et-un poèmes, dont « Semburage », poème éponyme de l'ouvrage. Parmi ces poèmes, certains ont été publiés dans des recueils antérieurs.

Rien n'échappe au crible de son écriture : hypocrisies, violences, guerres et autres folies qui ruinent son pays et toute la région des Grands Lacs. Des problèmes contemporains comme les minerais du sang, les ruines écologiques, et tant d'autres maux qui enlaidissent ses jours et ceux de ses compatriotes, lui donnant finalement l'illusion de vivre sous la terre alors qu'il est sur celle-ci.

Muliri Miruho apparaît comme un homme cherchant à saisir son destin, sa planche de salut, sur cette terre où il ne vit que contradiction sur contradiction, empêtré dans les grands maux contemporains. Alors, à travers ses écrits, sa poésie finit par déshabiller la folie humaine pour tenter de mettre en avant la non-violence, la tolérance, l'amour du prochain, la réconciliation.

Dénonciations alternent avec quête de soi dans les poèmes sélectionnés ci-dessous.

Semburage

« Si tu aimes le Congo,
Parcours l'est de mon âme,
Pour enterrer dans ta mémoire
Des milliers de morts
Que dame La Guerre
A abandonnés
Au nez du Rwanda !
Si tu aimes le Rwanda,
Parcours ta mémoire
Pour y enterrer des stères d'os
Et crânes qu'un carnage qui fit rage
Fit flotter dans le cœur
Du Burundi !
Si tu aimes le Burundi,
Invite ses filles et ses fils
À honorer tout mort,
Comme ceux de Gatumba,
En face du boulevard de la Mort.
Si tu aimes les Grands Lacs,
Dévoile-toi la face,
Prends une voile
Et sillonne ses lacs :
Tu découvriras
Combien de relations séculaires
Patientent à ses frontières
En quête du premier vol régulier
En partance vers Kinshasa, Kigali ou Bujumbura ! »

Personne

« Tuer la mort, j'atteste.
Tuer sans remords,
Je déteste.
J'ouvre les tiroirs
De ma mémoire :
Que de vains morts ici,
De vains morts là !
Je ferme les tiroirs
De ma mémoire :
Pitié !
Tuer fut le miroir
De nos territoires.
Voici une épée,
Qui veut tuer la paix ? Qui ?
Puisqu'il en est ainsi, Huez la violence :
On y va : hue ! Hue ! Hue ! »

Demain, fête de Calliope

« S'il est des jours quinine,
Il en est de si édulcorés.
Demain sera doux,
Car ma poésie se mariera
À la belle Calliope,
Notre muse,
Fille du dieu fleuve !
Du pic du mont Virunga,
Elle soufflera, puissance d'un buffle,
Dans une trompette qui ne trompe pas ;
Une invitation lancée
À un essaim de poètes

Des Grands Lacs !
Invités d'honneur : beaux vers,
Belles rimes et autres poétesses
Chaudes comme le potage.
Demain ne sera plus nain,
Car ma main dans sa main,
Je parie, on fera la une
Sur le boulevard Bakame !
Poète de lumière,
Fils du ciel,
Goût du ciel sur terre,
Calliope m'inspire :
À quand le glas de la violence,
Qui sous nos cieux
Se porte pour le mieux ? »

L'Amour en miel

« C'est promis, chérie,
Bientôt le célibat sera fini :
Toi et moi,
Nous serons en émoi
Devant Dieu et les hommes !
C'est juré, chérie,
Nous serons deux oiseaux,
Deux jeunes beaux passereaux,
Assis, marchant ou couchés
Sur les branches de nos cœurs,
Oints d'amour.
C'est promis, chérie :
L'amour va swinguer,
Sur les branches
De nos cœurs unis ;

Cœurs heureux
Qui vont fondre
En un beau tapis rouge,
Peint par nos sentiments !
C'est juré, chérie,
Le glas du célibat va sonner,
Au vu et au su de Dieu,
Dieu caché dans le cœur
De Mme le maire,
Et de M. le curé :
C'est juré !
Dieu sera notre témoin,
Il assistera à l'heureux événement,
Assis dans un coin de la salle d'attente,
En attente de la signature
De notre pacte d'amour.
Pacte, qui ira de la maternité
À l'amour pour l'éternité.
Après la sacrée signature,
Lorsque tombera la nuit,
Dieu sera dispensé de tout ennui :
Nous prierons Dieu,
Ensuite, nous le prierons
De quitter notre chambre,
Par respect envers nous
Et notre nuit de miel !
Cette nuit,
L'amour fera taire le célibat
Qu'il métamorphosera en miel,
À partager entre toi et moi,
Jusqu'aux confins des Grands Lacs africains ! »

À nous, vénérés arbres des Grands Lacs africains

« Sœurs et frères d'écorce et de corps,
Frères et sœurs de sang et de sève,
Veut-on nous commuer en fèves ?
Que des sœurs et frères étrangers
À notre généalogie, nous les arbres,
Nous menacent de mort !
Sœurs et frères de cime et de tête,
Nourrissons-nous d'argile suave
Et d'eau bénite pour mériter
La clémence du soleil.
Ainsi au septième ciel,
Il nous mènera.
Que de procès se tiennent en Afrique,
Sous l'ombre de l'un de nos frères,
L'arbre à palabre, pour juger notre ennemi,
Le "sur brûlis" ou la destruction de notre sœur,
La plantule ? »

La Poubelle des maux

« Mon ventre sur ma tête,
Quatre décennies durant
Je cherche où le déposer
Pour me reposer !
Depuis des années,
Mes yeux de chiffonnier
Ramassent des maux
Qu'ils déposent dans mon cerveau :
C'est une poubelle
Des maux !
Je n'en veux plus ! »

Merveille de la jeunesse

« Soleil,
Toi, l'éternel jeune :
Toujours en jeans
Et à jeun :
Que fais-tu
Pour vieillir
Si jeune
Et si beau ?
Soleil :
C'est toi le flambeau de la jeunesse !
Dieu le père,
Dis-moi quoi t'offrir
Pour pouvoir mourir
Aux côtés de mon idole,
Loin d'une vie pas si drôle !
J'irai dans les firmaments
Pour trouver sur la lune
De quoi noyer les tourments
Ou voler le soleil
Pour brûler les maux qui me rongent.
Et après, je rassemblerai tous les jeunes
Autour du soleil.
Alors il se réveillera en eux
Un esprit pusillanime
Contre le satanique Fusil. »

Poème vert

« Rendez heureux plantes et oiseaux,
Habillez-vous de leurs couleurs,
Ils vous couronneront princes

De leur lignée.
Dites à ceux qui battent les roses
Qu'ils traumatisent les arbrisseaux
Qui font la verdure de mes poèmes :
Voilà qui éloigne de nous oiseaux et plantes.
Saluez les ours et les fleurs
Qui dorment dans la verdure
De ce poème.
Saluez en douceur les abeilles
Qui bourdonnent en sourdine
Dans mes mots en mon nom.
Ainsi vous aurez glorifié le ciel
Pour avoir gratifié les poètes
D'un génie en miel.
Rendez écolo... votre âme
Pour qu'elle protège la nature
Qui nous aime tant.
Gazouillez
En heureuses hirondelles,
Si vous avez fini
De provoquer un air têtue
De surdité maculée.
Devenez des âmes
Patrimoines de l'humanité,
Comme nous les poètes verts.
Vivez en moines verts,
Protégés dans leur heureux couvent
Par ce poème vert. »

Action rose

« Essuie les larmes
De ta rose qui pleure.

Inocule dans ses pétales
Des gouttelettes de tendresse
Et de caresse.
Elle te couvrira,
Pour toujours,
De l'arôme
De ses baisers. »

Ciel nature

« Retrouvez vos nez
Et humez l'air gratuit
Que vous procure la flore :
Vous découvrirez combien
Vous aime le ciel
Et vous protège la nature.
Regardez-vous nez à nez
Ou en chaîne :
Vous découvrirez combien
La haine est satanique !
Et si je vous mens,
Échangez vos nez
Contre des patates pourries. »

Au nom d'espoirs en lambeaux

« Brisons les spectres de la guerre
Qui bâillonnent nos espoirs
Pour griller le désespoir.
Foutons la guerre en l'air,
Pour fêter notre bébé démocrate.
Réveillons-nous tôt,
Couchons-nous tard

Pour veiller sur notre bébé...
Ainsi se construiront
Nos espoirs
Jadis en lambeaux. »

Vote pas bête

« Votez tous en noir
Contre la violence
Et le silence
Des entonnoirs
Qui avalent
Nos espoirs.
Votez contre l'ignorance
Des tombes et des hécatombes
Qui nous hantent.
Ne votez plus bête. »

Que j'aie ton âme

« Voici offert un vin à la face du monde.
Un vin détesté par le monde : la mort !
Voici réécrite l'histoire d'une vie,
Dont nous nous régalerons à jamais :
Notre cahier des souvenirs d'un mort !
Voici un parterre de femmes et d'hommes
Du monde entier qui pleure un homme
Qui suppliait les hommes de porter son corps
Et son âme, un homme qui eut raison.
Car l'homme s'en va dans le monde des démiurges,
Le panthéon des hommes de couleur
Que sont nos mémoires.
La mort s'abandonne au néant,

Elle s'offre aux fainéants,
 Les hommes et les femmes
 Fermés au combat
 Pour la quintessence de la vie
 Dans la constellation des races.
 S'en va un homme qui rattachait
 L'image de Jéhovah à son image,
 Ce qui fit de son art une poésie pure,
 Belle comme une rose,
 Une prose poétique claire
 Comme une belle matinée
 De printemps.
 Adieu, l'homme,
 À qui les races ont juste rappelé
 Et apporté ce qu'il était,
 Ce qu'il savait déjà :
 L'éternel supplice de l'homme noir,
 Le costume de ma race,
 La carapace de notre vie.
 Terre prise en otage
 Par des ségrégationnistes
 Et des congrégationalistes,
 Nous voici tous pris au dépourvu
 Par la mort d'un ange : Aimé !
 Aimé ne fut que l'aîné
 Des poètes du monde.
 L'homme nous laisse un heureux testament :
Le Cahier d'un retour au pays natal.
 Aimé Césaire,
 Que le panthéon ait ton corps,
 Mais que j'aie ton âme. »

Une affaire à expliquer à Lucifer

« J'ai tout fait
Pour expliquer à Lucifer
Que l'enfer ne devrait plus être
Notre affaire
Sur terre.
Mais Lucifer opta
Pour nous faire endurer l'enfer
Sur notre terre.
Lorsque nous rentrerons chez nous,
Sur terre ou sous terre,
Que l'enfer ne soit plus
Notre affaire.
C'est une affaire à expliquer À Lucifer.
Le ciel est notre témoin. »

FISTON MWANZA MUJILA

« Requiem pour une ville morte », tiré de *Craquelures*, inédit.

Ce poème est un microcosme où nous trouvons résumées toutes les vicissitudes de la vie auxquelles le poète souhaite une fin apocalyptique.

Dans un désordre ordonné ou voulu, il présente mélangés le Mal et le Bien : la débauche, l'hypocrisie, la démence, l'odeur fétide, les carnivals, etc., mais aussi les églises, les sacrements, la musique, la boxe, le football, les mathématiques. Ce qui domine chez lui, c'est l'envie de nous dégoûter de la vie.

Mais toutes ces réalités macabres, immondes, ne sont-elles pas notre quotidien ? Un quotidien que souvent nous cherchons masquer particulièrement dans cette région des Grands Lacs ? À titre d'exemple, nous célébrons des fêtes de mariage somptueuses et, le lendemain,

elles sont suivies de divorce parce que ces ménages, à cause des célébrations dispendieuses d'hier, n'ont rien à se mettre sous la dent aujourd'hui. Nous comprenons alors pourquoi l'auteur entonne ce chant pour les morts ou ceux qui vont mourir: Requiem aeternam dona eis, Domine. Au moins, dans l'au-delà, ils ne souffriront plus cette misère qu'ils auraient pu éviter par le travail.

Louis Kanamugire

Requiem pour une ville morte

Pour saxophones, percussions et autres instruments.

Éléments visuels

- *Huitième round/Mohamed Ali-George Foreman, Léopoldville 74.*
- Concerts Louis Armstrong, John Coltrane, etc.
- Allemagne/Argentine, finale Coupe du monde 1990.

« Apocalypse XIII verset 11 à 18

10 heures du soir

Quartet en ré mineur des chiens sauvages annonçant

Les préliminaires de la débauche lugubre,

Lyrique à ne plus en finir,

Hymne lubrique à l'insomnie et autres miasmes.

Par-dessus le marché noir de l'hypocrisie

Beaucoup d'hommes, cheveux en laisse, traversant à gué

Les forêts de leurs vies sans phares.

Requiem aeternam dona eis Domine,

Et lux perpetua luceat eis

Te decet hymnus Deus, in Sion,

Et tibi reddetur votum in Jerusalem

Exaudi orationem meam ; ad te omnis caro veniet.

Architecture de la démence

Crudités et bas-ventres forment une saison

Des vomissures sans aucune mesure
Des boulangeries à côté des églises
À côté des restaurants
À côté des hôpitaux
À côté des cinémas
À côté des pharmacies
À côté des écoles
À côté des discothèques
À côté des stades de football
À côté des centres pénitentiaires
À côté des grand-places
À côté des services postaux
À côté des hôtels
À côté des magasins
À côté des banques
À côté des supermarchés
À côté des parcs
À côté des gares
À côté des fabriques.
De la poésie, de la vraie poésie
Comme cette blessure en insurrection permanente.
Calmants et moult autres médicaments
Dégagent une odeur à vous donner le mal de mer.
Kyrie eleison, Christe eleison, Kyrie eleison.
Mascarades ou bals masqués ou carnivals
Ou veillées d'armes ou défilés de mode
Ou compétitions de chants païens
Ou concerts à ciel ouvert ou orgies publiques
Ou kermesses des génies malfaisants
Ou messes noires avec pour toutes eucharisties
Et vin rouge des brochettes à base de chien
Et de multiples breuvages qui indiquent mille
Désirs de transgression.

Mettre un sac-poubelle, démolir la sève, corrompre l'espoir,
 Raccourcir les rêves, écraser dans l'œuf la liberté,
 Cracher sur la dignité, pisser à chaude pisse
 Sur les sacrements, intenter un procès à la petite justice,
 Botter le cul à la paix, raturer les pages de l'histoire,
 Mâcher, moudre, plébisciter les trafiquants d'armes,
 Plagier les manigances d'acheteurs d'organes
 Et de sang humain.

Requiem aeternam dona eis, Domine,

Et lux perpetua luceat eis

In memoria aeterna erit justus.

Beaucoup d'hommes accostent

Beaucoup d'hommes parlent à haute voix

Ils boivent leurs déboires à haute voix

Ils chantent à haute voix

Ils descendent à haute voix des trains

Ils racontent à haute voix des histoires d'argent

Ils rigolent à haute voix

Ils se lèvent à haute voix

Ils se lèvent, se lèvent

Ils se douchent dehors

Ils portent des vêtements sombres

Ils téléphonent à leurs grands-pères

Ils se masturbent avec du savon

Ils regardent à la télévision des films pornos

Ils accordent leurs guitares de concert,

Ils battent les tambours

Plusieurs langues d'expression

Dénominateur commun

Aventures, aventures, aventures !

Absolve, Domine, animas omnium fidelium defunctorum

Ab omni vinculo delictorum et gratia tua illis

Succurente mereantur evadere judicium ultionis,

Et lucis aeternae beatitudine perfrui.

√2 -x2_28 -x2_1 -x2_5 -√2+10-x2_5 -x2_13 -x2_5

Beaucoup d'hommes vendent des chaises, des cigarettes

De faux passeports, des mangues

Des brosses à dents

Des tondeuses à barbes à papa

De faux poils pubiens

Des stylos

Des sacs à main, des lampes à huile, des vaisselles

Des brebis, des montres, des citrons

Des pamplemousses, des valises

Des détritrus, des fourchettes...

Crudités et bas-ventres forment une saison

Des vomissures sans aucune mesure.

Dies iræ, dies illa, dies tribulationis

Et angustiae, dies calamitatis et miseriae,

Dies tenebrarum et caliginis, dies nebulæ

Et turbinis, dies tubæ et clangoris super

Civitates munitas et super angulos excelsos.

Beaucoup d'hommes parés de leurs microbes

Ils sont sales

Ils sont beaux

Ils sont couverts d'or

Ils sont insensibles

Ils paraissent comiques

Ils piquent des colères

Ils sont malingres, débordants de santé,

Avec des blessures, des brûlures, des morsures,

Des entorses, des maux de tête...

Crudités et bas-ventres forment une saison

Des vomissures sans aucune mesure.

Domine, Jesu Christe, Rex gloriae,

Libera animas omnium fidelium

Defunctorum de poenis inferni

Et de profundo lacu.

Libera eas de ore leonis, ne absorbeat eas tartarus,

Ne cadant in obscurum ;

Sed signifer sanctus Michael

Repræsentet eas in lucem sanctam...

Beaucoup de bières, beaucoup de vin rouge

Beaucoup d'eau

Ingurgiter de la bonne musique

Gigantesques fêtes

Fêtes de mariage, fêtes d'anniversaire

Fêtes de baptême

Cérémonies de divorce

Grèves de la faim

Bagarres de rue

Partout des guimbardes, des embouteillages

Croissance en champignons incontestibles

Des bruits qui s'enchevêtrent

Des odeurs d'excréments, des pluies diluviennes

Point de Noé

Pour vous foutre de l'autre côté du fleuve

Des cauchemars assortis

Des espoirs va-nu-pieds

Sanctus, Sanctus, Sanctus,

Domine Deus Sabaoth pleni sunt coeli et terra gloria tua.

Tout le monde cherche à boire

Et à manger à sa faim même

Les contrebandiers et les douaniers et les brigands

Et les prophètes et les militaires et les escrocs

Et les marchands de rêves et les garçons de courses

Et les vaillants contrebandiers

Plus que décidés à écouler la marchandise,

Vaille que vaille.

Dehors, les peureux !
Alcool frelaté, tabac de seconde lèvre,
Vêtements à base d'ours polaire
Ou de gorille de montagne du Kivu,
Faux passeports, fioul gingembre,
Ivoires, pierres précieuses
Bouches et nez âpres à renifler
Des contrats dont seuls les tenants
Connaissent les aboutissants.
Les hommes veulent tout
Ils veulent faire l'amour
Ils veulent arrêter le temps
Ils veulent manger des rognons de chien
Un peu de fromage
Ou boire du sang
Ou transformer l'eau en vin de Bourgogne
Ou carrément devenir le bon Dieu
Brûler les voitures, les bicyclettes
Les trams, les trains et autres ambulances
Ils veulent vivre leur vie de chien enragé !
7h 29. 19h 39. 22h 57.
23h 1. 24h 28. 24h 78,4
La ville devient une forêt vierge
Où poussent des arbres partout.
Crudités et bas-ventres forment une saison
Des vomissures sans aucune mesure.
Qui vous empêche de fermer l'œil
En ces jours où vous n'avez rien à mettre sous la dent ?
Kyrie eleison, Christe eleison, Kyrie eleison. »

LOUIS BASENGO MUNYABURANGA La Vraie Victoire

Ce poème est une croisade contre la haine raciale avec pour armes : la prière, la prédication de paix, d'amour et l'esprit de partage.

Le long parcours que le poète fait, de la région des Grands Lacs en passant par l'Éthiopie, la Somalie jusqu'en Terre sainte, est très évocateur. C'est la route que ses ancêtres auraient empruntée, cette fois-ci à rebours, du Caucase à la région des Grands Lacs. Le poète se réfère probablement à certaines théories d'histoire et d'anthropologie sur les migrations des peuples d'Afrique, aujourd'hui mises en cause, mais qui n'ont pas manqué d'exacerber les conflits tribaux que connaît actuellement cette région « interlacustre ».

Avant d'entreprendre ce voyage, l'auteur adresse une prière aux siens qui en ont été victimes. Il purifie ensuite son chemin par l'eau bénite et s'en va avec la certitude de vaincre l'ennemi, c'est-à-dire tout ce qui s'oppose à la compréhension mutuelle dans la diversité. Cet espoir, qu'il sent proche, le poète souhaite le consolider aujourd'hui par la culture et la célébration de valeurs humaines comme l'unité et la solidarité.

Louis Kanamugire

La Vraie Victoire

« Le coq chante. C'est l'aube
Aux pays des Grands Lacs, mon Amour.
J'asperge ma terre d'eau bénite
Et je remplis maalebasse, mon viatique d'Amour.
Je pars à la recherche de la Vraie Victoire.
Mais avant tout, une pensée dévote
À l'endroit de tous les miens
Emportés par la folie de l'histoire.
Contre la haine, j'invoque l'Amour

Contre la guerre, j'invoque la Paix.
Doucement, les rayons du soleil matinal
M'apportent l'espoir de la Vraie Victoire.
Au moment où le soleil se lève sur les Lacs,
Les forêts, les volcans et les plaines
Des pays des Grands Lacs, mon Amour,
Je pars vers le nord, à la recherche De la Vraie Victoire.
C'est le premier soir,
D'eau bénite, j'aspersion les terres
De l'Éthiopie et de la Somalie
Et j'y plante un arbre, symbole de la Paix.
Les eaux du Nil m'apportent la fraîcheur du soir
Et l'espoir de la Vraie Victoire.
Je traverse la mer Rouge à la naissance du jour
En face de moi, le canal de Suez.
J'arrive aux pays d'Israël et de Palestine
Une longue prière, une offrande sacrée
De l'agneau pascal.
Une fraîcheur matinale m'apporte
L'espoir de la Vraie Victoire.
Les fanfares de la Vraie Victoire
Vibrent dans mon cœur,
Et la voix du vent qui se lève
De tous les coins de la terre
Me souffle à l'oreille la Bonne Nouvelle
De la Vraie Victoire
La Vraie Victoire de la Paix qui est proche
La Vraie Victoire de l'Amour qui s'annonce
La Vraie Victoire des Noces de Paix.
La Vraie Victoire est proche
La Vraie victoire est dans l'âme qui aime
La Vraie Victoire est dans l'esprit de partage
La Vraie Victoire est dans la tête qui pense juste

La Vraie Victoire est dans l'âme qui aime.
 Mon frère de partout, mon frère sans race, sans haine,
 Serre-moi très fort la main
 Et partons ensemble à la recherche De la Vraie Victoire.»

MUZALIA ZAMUSONGI

« Convergences », tiré de *Parenthèses ouvertes*, inédit.

Avec ce long poème extrait de Parenthèses ouvertes, un recueil inédit, Muzalia expérimente ce qu'il conviendrait d'appeler la « poésie stéréophonique ». Il mélange genres et arts littéraires en un seul poème. Il pratique ainsi la poésie au sens le plus large du terme. Des séquences lyriques et pathétiques alternent avec des contes brefs, des professions de foi, des chants, le tout rythmé par deux refrains: « Ma guerre à moi! » et « Qui comprendra? » Une « stéréophonie », dirait-on, pour varier les tonalités et les registres de la parole. Peut-être le poète aura-t-il la chance de se faire comprendre? Être compris est justement la plus grande obsession de Muzalia.

Mais la variété des tons ne doit pas faire oublier la volonté du poète: rendre compte des convergences comme l'indique le titre du poème. Convergences de destins dans les Grands Lacs; en République démocratique du Congo, au Rwanda, au Burundi, dans le monde. Tout doit converger vers la paix: le hibou de Kalach, l'homme du Kivu, les bergers du Nil, les combattants de tous bords, Kerlos et le poète lui-même dont le combat est désormais « une guerre de la paix ».

Jean-Claude Makomo

Convergences

« Ma guerre à moi sera celle du héraut
Clamant le long du fleuve
Le message de l'unité.
Ma guerre à moi sera celle du boulanger
Pétrissant à grands ahans la pâte blanche des nations.
Elle sera celle du chiromancien
Lisant dans les mains tendues de l'Afrique,
La paix, rien que la paix et le travail.
Elle sera de longue haleine ma guerre à moi
Mes alliés : les lumières, les lumières
Et un vent descendu de flancs brumeux
Au cœur d'une nuit tumultueuse et tourmentée.
Nous l'avons vu venir, ce vent, escortant le héros des jours
Heureux, le silence originel et oppressant du désert,
Rallumant les corps rôtis sur la braise d'une planète
À demi morte.

C'est un vent familier qui berce la meute des chiens hurlants, dont les aboiements lugubres accentuent l'évanouissement de la joie. De bienheureux masochistes à la naissance d'un monde fissuré sous le pistachier pluricentenaire.

Ce vent flagelle le cortex, expédie l'Ouest dans la danse et l'Est dans la cogitation sur le mystère d'une nuit de solitude et de silence, labourant les cicatrices saignantes.

C'est un vent qui rature les fresques de haine, suspendues sur le flanc d'une falaise vertigineuse où l'on voit à peine une partie du ciel, qui a perdu ses étoiles diluées dans une pâleur incertaine.

Tassé sur lui-même, un homme se retire
Dans l'ombre qui protège son anonymat.
Il veut ressouder son armure brisée

Pour lui redonner le courage de la lutte
Réservée aux combattants endurcis.
Qu'ai-je dit jusque-là ?
Personne n'a compris : je suis poète et le vent passe,
Tsunami porteur de paix.
Le vent passe, partout,
Porteur de paix sur l'Afrique des Grands Lacs

Dans les racines des roseaux, dans la semi-clarté du soir, un homme au visage décrépit, pareil à un fantôme aux cheveux d'ébène et aux traits à la finesse tragique, passe en volant, radieux et heureux sur l'étendue d'un ciel gris, immuable où venait de s'éteindre la dernière étoile.

Tsunami qui naît en Afrique des Grands Lacs
Avec ses griffes larges et épaisses
Comme des coquillages pour enterrer la hache aiguisée...
Je suis un poète qui chante la paix et non un théologien,
Tremplant son corps desséché dans le flot brûlant de la
Sensualité, indifférent aux spectacles présents et futurs,
Soulevant indiscretement la robe blanche
D'un dieu belliqueux.
Je ne suis pas une cruelle chair hissée sur la selle,
Un corps pantelant et muet, ignare qui tente d'expliquer
L'univers et ses adorables subtilités et qui, mine de rien, se
Laisse effarer par ses subites confusions.
Je rêve d'un Éden
Où convergent les nations
Où les étoiles broutent le cœur de la rancune.
Qui me comprend ?
Personne ! Le destin de la foule est insensé
Et cela sans honte ou scrupule. Je passe.

Ce que je chante est pour l'instant éternel : la paix ! Je livre le plus terrible secret de mon cœur, même si, par moments, les impulsions devancent mes calculs. Une proposition incidente :

Je m'abandonne à la dangereuse ivresse, à l'ivresse de tout perdre,

À l'audacieuse fureur d'avoir éjaculé dans le creux d'un bambou pour tenter d'obtenir un semblant de fils :

La délivrance ! Toute la folie de la haine sommeillant en Moi s'enterre au contact des astéroïdes.

Fin de l'incidente.

Ce que je chante est pour l'instant éternel : la paix !
Et non la vie dans l'ombre, fixant toujours avec une Assurance absurde la façade ensanglantée, emportée par une Tourmente anonyme.

Un conte :

Un fils avait rempli ses nuits, mais ses jours étaient toujours vides. La fatalité de deux passions revenait en lui comme une chienne de vengeance. Soudain, un épouvantable frisson le parcourut et jeta sur lui le sang d'un coq égorgé dans les rues de ses veines.

Que les mauvais sorts de la terre lui disputaient son âme !

Le fils s'habitua à la paix et s'en alla loin de tout, concilier l'Irak et les USA.

Qu'ai-je conté jusque-là ? Qui a compris ? Personne !
L'étalon de mon art me révèle que des éperviers
Poursuivent la vie et exaltent l'instant fatal.
Entre-temps, les vagues couronnées d'écumes
Passent mugissant pour se briser sur une plage inconnue,
L'aspergeant d'embruns. Je passe !

Mon rêve de paix s'affiche

Long vers le Rwanda, le Burundi, le Congo et consorts.

Ce que je chante est pour l'instant éternel : la paix !

Une incidente :

*Pour le glissement au plus profond et au plus intime de moi-même,
mon remords ramasse une énergie qui revenait de loin pour titiller
mon péché tiède, dérivation imprévue d'un cœur toujours en
chantier, mais lavé de tout conflit sanglant.*

*Des coups de soleil et des tannées
réveillent les mouettes affamées.*

Fin de l'incidente.

Ce que je chante est pour l'instant éternel : la paix !

Un conte :

*Un fils naquit dans la diversité, un amant amusant, d'un regard
plein de désir vierge. Ce fut au firmament de l'arrogance.*

En grandissant, il vit comment le ciel et la terre se séparaient.

*Alors, toute la beauté de l'amour des nations convergea tels les
miasmes d'une superstition absurde.*

Toute l'Afrique en guerre tomba dans le délire de la médiocrité.

La prison du monde s'ouvrit.

*Les âmes touchées poussèrent un hurlement sans fin. Le fils était
absent de sa vie et de sa destinée et toujours étranger à ses jours.*

*Tous les soirs, son regard perplexe lui murmurait la douceur d'un
Grand Lac uni. Tout cela n'avait pu lui inspirer que des accents
langoureux et l'amour et la paix.*

Qui comprend ? Personne !

Le langage de la folie brouille l'intelligibilité du message.

Pas de frontière entre la poésie et la folie.

Et là, aucune justification ne peut couler de source. Je passe !

Mon Éden de paix s'affiche long pour briser les instants fatals.

J'accouche des vers

*de paix longtemps accrochés à la crinière folle des flots qui balancent
le cœur fatigué d'orgasme,*

*à gauche, à droite, au centre.
Les sifflements des pythons
dans la chevelure verte des roseaux soutiennent ce concert lancinant
venu d'on ne sait quelle planète.*

Ce que je chante est pour l'instant éternel : la paix !

Un conte :

Une fille naquit de la face de la lune ombrée par une vapeur immonde. Elle vit une vie audacieuse de trois ans. Elle blêmit et se voûta. Elle n'a pu maintenir son amour au-dessus du plus bel élan de la vie. Elle pleura. Ses larmes tentèrent de laver les images abjectes où resplendissait l'abandon à la fatalité. Elle pleura pour que la paix naisse.

Ce que je chante est pour l'instant éternel : la paix !

Le soir jeta un désordre dans les cœurs en date du six juin,
L'an dix. Toute la terre lancée dans le ciel fut offerte au feu
Des étoiles. Des éléphants, en compétition pour le désir fou
De brouter les pépinières d'un cactus dont ils tiraient des
Effets magiques, s'affrontèrent. Dieu n'entra pas dans leurs
Détails et la végétation écrasée jeta des soupirs et des
Râles d'agonie à la terre entière. Cette abolition affolante de
La vie forma une ombre perpétuelle.

Je m'interroge, l'on s'interroge,

Qui me comprend ? Personne !

Les prétentions ambiguës ont livré les âmes

Au principe de la force.

Je continue.

*Et mon Éden s'affiche long
Pour la concorde d'une Afrique dépouillée de haine, de flèches et
d'épées.*

Ce que je chante est pour l'instant éternel : la paix !

Une incidente :

*Une force peut se dissoudre en un clin d'œil. Et le cœur de bronze
qui embrassait la gloire avec tant de juvénilité de s'affadir autant
que l'envie désespérée d'un amour arraché qui demeure.*

Ce que je chante est pour l'instant éternel : la paix !
Ma riche nature fournissait au monde la volupté d'un amour
Insondable.

J'aimais ce monde-là, sans amertume dans un parfait
Dévouement.

Mais hélas, le monde m'étreignit, le sang coula en fleuve.
La prodigieuse virulence qui bondissait en moi s'éteignit
Également dans une aire désolée ! Le coq chanta et réveilla
Les sourds gonflés pour une cogitation au palais de Roc. Les
cœurs pleins de haine se transformèrent en damiers doux.
Où suis-je quand je griffonne ces baragouins ?
Entre ciel et terre maudissant les grimaces des éléments
Décidés à tout foutre en l'air.

Un conte :

*Les vieux trompeurs, condamnés gracieux, dupèrent le monde. Ils
massacrèrent tous les lutteurs du jeu de l'amour. Un vieux griot
composa pour eux un libelle patriotique.*

*Les applaudissements des dames aux dentelles précieuses crépitèrent
comme une averse de grêles.*

La nature frissonna de regret au milieu de l'infini univers.

L'exaltation de mon âme qui a trop longtemps perdu son
Joyau, la pauvre enfant éplorée abjure de gros soleils, de
Grosses lunes, de gros astres, des existences brisées et
Dévoyées et qui, croit-on, épanouiront en moi une sensualité
Plus ardente et m'empêcheront ainsi d'être à jamais le héros
Tragique d'une destinée plurielle.

Quel chaos rhétorique ! L'instant poétique est merdeux.
La paix du Grand Lac chatouille dans les couilles.

Un conte :

Une confuse bacchanale de chiffres et de nombres remplit le cerveau des héros de la liberté. Ils luirent triomphalement au-dessus du monde. Ils firent tourner la roulette gigantesque de l'histoire.

Ils furent l'incarnation de sept grands astres du charlatanisme sublime et de l'immortelle aventure du recul et du sang.

Fin du conte.

Peut-on me comprendre ?

Qui peut me comprendre ?

Qui me comprendra ?

Personne !

Je suis illogique !

Qui s'appelle l'homme du Kivu ? Peut-il tenter ?

Non, lui-même illogique.

Il se borne, du matin au soir, du soir au matin

À sculpter les mesquineries des démocrates, inquisiteurs aux

Mots agressifs, qui tentent vainement de guérir

L'inguérissable. Il se perdra dans les méandres de cette

Euphorie rhétorique, parfait jaillissement, et dans

Son élégance. L'homme du Kivu est un semeur délicat dans

Les cheveux de petites blondes fleurs bleues cueillies sur les

Berges du Nil.

Qui me comprend ? Qui comprendra ?

Ronch ? Non, il est emprisonné dans sa coquille périmée

En train de disséquer les lézards sur sa table carrée.

Il ne saura nullement déchiffrer cette rhétorique

Désordonnée qui maudit le vocabulaire biologique de la

Haine. Ronch adore la sensation de plénitude qu'on éprouve

Lorsqu'on veut ignorer la mort, mais c'est un zèbre de la Paix.

Qui comprendra ?

Yoana Kolodo ? Non !

Ses plumes avisées et critiques se figeront

Quand il tentera de décrypter la chronologie de cette fiction
Gênante. C'est un colibri qui s'est abreuvé au geyser de la
Paix.

Qui comprendra ?

Suk Sak Rachy ? Non !

Les cons ont distillé toutes sortes d'artifices

Qui ont dérobé aux déshérités craintifs la graine de leur race.

Ils ont tant brûlé les cellules du cerveau que le rationnel est
Devenu nul.

Il ne saura rien. Mais c'est un gibier de la paix.

Qui comprendra ?

GC Hak ? Non !

Les lucioles de son ingéniosité littéraire cesseront d'allumer

Leurs lanternes, telles des météorites qui s'écrasent au sol.

Il ne saura rien tant il sera déjà vieilli et blanchi.

Les accents sillonneront déjà son front et le chagrin tordra sa
Bouche décrépète, à demi usée !

C'était jadis un hibou de Kalash converti à la paix.

Qui comprendra ?

C. J. ? Non !

Le frisson de l'attente pèse sur ses épaules

Et son cerveau frissonne involontairement à force de

S'interroger sur la forme de son âme.

Ce fut un cochon dans la fange de la haine converti à la paix.

Qui veut comprendre ?

Qui comprendra ?

K. L. M. ? Non !

C'est un minable politicologue affamé, abîmé par l'alcool et

L'amertume. Trop d'incisions de misères au front que rien

N'effacera ni savon ni pierre ponce et où la peur avait ployé

Ses mirages.

Il ne comprendra rien tant son cerveau aurait été, volant,

Déplacé de son orbite pour être dispersé dans un caniveau

Sous le coup du séisme du misanthrope Meka.
Bref, K. L.M. est une carcasse qui paraît fournir ses pénates
Aux volailles dans sa claustration mystérieuse. Il ne saura
Rien de cette hutte tachée de suie et de fumée que je bâtis au
Milieu de mon carré sans beauté.
Ce fut un homicide converti à la convergence des nations.
Qui comprendra ? Personne !
Je continue avec mon regard blanc et profond
Où s'allument des flammes éteintes et la pureté d'une
Tragédie qui ôterait l'écran de la race.
Un conte :

*Il y eut un temps où des éléments enchaînés se redressèrent sur la
mousse.*

*Leurs pensées essaimèrent dans le silence
comme un figuier secoué qui jette ses figes vertes sur une terre
blême, vidée de sa flamboyance. Sur leurs visages planèrent la
méditation et le rêve.*

*Ils attendirent Hubert Jupiter, le plus puissant esprit de la partie qui
viendrait orienter leurs visions dans un autre sens où ne vibreront
plus de vieux rôles.*

*Hubert Jupiter, hélas, se flétrit en perdant ses lunettes lorsqu'il
suivait le vol des faucons. Les enchaînés devinrent malheureux,
incompris, conquis, mais sincères dans leur passion, héros tragiques
d'une destinée en bouillie qui finirent par bâtir la paix.*

Une incidente :

*À ceux que la fureur déchire et que les démons de la guerre agitent
dans l'univers tumultueux. Je mesure les vibrations de votre être
et les transforme en musique, mélodies limpides.*

Voilà ma boutade décrochée !

Fin de l'incidente.

Un proverbe :

*Qui aime l'arôme des choses dégoûtantes
et l'émanation subtile de leur essence
est un criminel rigidement muré dans une caste démoniaque. Dans
ses veines coule encore pétillant le sang du vieux Moyen Âge.*

Qui a compris ? K. W. ?

Non, c'est un ami intime, un cochon,
De ceux qui régissent l'histoire du monde,
Ignares en art nègre, lions aux griffes frémissantes, prêts à
Bondir sur le premier macaque qu'ils apprivoisent comme
Un enfant attaché à la circulation sanguine de sa mère, mais
Partisans des convergences.

Qui a compris ? Personne !

Quelle poésie, bonne pour la poubelle, ai-je pondue ?
Quelle poésie poussiéreuse sentant le moisi, les coups de
Soleil, éliminée du champ de la parfaite vision poétique !
Elle bêle l'inutile, celle-ci ! Creuse comme un vallon !
Son génie voyageur s'est logé cette fois dans une bouche,
Taverne des vagabonds.
On n'y comprend goutte hormis les crépitements de la paix !
Ce poète aurait baptisé sa queue dans l'oasis maudite avant
De nous offrir ces bols d'infusions rhétoriques aigres
Qu'il aurait pu arracher aux ficelles où les corbeaux
S'alignent comme sur des balustrades. Moi-même, poète,
Devant de l'autorité professionnelle, qu'ai-je fait ?
Ce ne sont que les cymbales d'un hibou
Modulant infiniment sa litanie creuse dans un arbre récusé
Comme stérile par les épigones de la flore : la paix !
Où suis-je ?

Sur un arbre déguisé en perles et en épines,
Déformé par un songe, esprit errant à travers le champ
Des souvenirs et bâtissant une Afrique des convergences

Et de paix.

Bon... Je vivrai un temps sur cet arbre où, jadis,

Fumaient des taons et des abeilles.

J'y vivrai chargé de pauvreté, de souffrance et d'agonie pour

Avoir été vendu au prix d'un bambou

Dans la folie des mineurs.

Sur cet arbre, il fait beau, surtout quand l'agréable clair

Argenté de la lune peint le ciel avec la complicité de

Myriades d'étoiles qui scintillent dans la voûte céleste

Veloutée. Je fuis le sol. Je fuis la glu d'idéologies

immobilisatrices qui claquent comme des coups de fouet.

De cet arbre, je vois la terre enflammée où s'étale l'agonie

Dont on perçoit les signes partout.

Je vois le Grand Lac scrutant la paix dans les entrailles d'un

Coq. Alors, je frémis de peur, caché dans le grand bois !

Un conte :

Nzibu aux yeux de flammes et à la carnation chaude cacha ses muscles sous le costume pathétique de l'économie politique.

L'imagination des masses se mua en culmination morbide. Oh !

Je quitte mon orbite ! Pardon !

Conte d'un rêveur fou épris de paix.

Une parenthèse :

Au loin, la lune follement épanouie naviguait sur l'horizon scintillant du lac Kivu. Sa flaque en argent brillait.

L'ombre blanche ciselait des mots en lambeaux sur la nuit livrée aux étoiles.

Une palpitation argentée montait du lac.

C'était un fou qui tentait de pêcher la lune de la concorde !

Fin de la parenthèse.

Bon... Je m'endors ! Je ronfle, je ronfle, je ronfle....

Difficile d'orthographier l'onomatopée du ronflement.

Je ronfle, je ronfle, je ronfle et je somnambule.

Qui, croyant l'agonie à ses trousses,

Peut balayer l'entrée d'un chemin gommé par le sperme ?

Je ronfle, je ronfle, je ronfle... Et je somnambule.

Qui, le cœur fou, cherchant d'instinct le contact du sein

Maternel, peut combiner les tibias d'hommes ligaturés par

Les nerfs de femmes éternelles, jouisseuses d'une

Insouciance légère ?

Je ronfle, je ronfle, je ronfle et je somnambule :

Qui, les pieds nus sur le globe de la terre ferme, par l'élan du

Hasard, peut sur son dos maigrichon porter le poids d'une

Pluralité changeante ?

Je ronfle, je ronfle, je ronfle.... Je ne somnambule plus.

Je me réveille. Le soleil est déjà haut paré de sa blancheur

Mousseuse.

La poussière bloque ma respiration

Et mon estomac en vacances depuis trois jours

Entonne au creux du ventre un chant funeste.

Une incidente :

*Le monde est un mondain sans convergence, sans substance d'âme.
Il a besoin d'oxygène, du royaume de Dieu pour ne pas mourir
d'inanition.*

Un proverbe :

*L'homme toujours rassasié d'événements
panse ses plaies au moyen d'expédients
et, l'ombre si obsédante des malheurs sur sa tête, il ne ferme jamais
les paupières,
cherchant les cœurs unis d'une Afrique longtemps droguée au
cortex et pilotant une morgue qui tangué, tangué, tangué sur le
lac des crachats.
Fin du proverbe.*

Réflexion :

*L'idiotie du monde est une erreur nocive
qui enfonce le couteau dans la plaie
et projette en dehors de soi les émotions et le plaisir. Tous les êtres
enfoncés dans leur corps de géant, puant la négritude, enfermés
dans la prison de leurs impressions impersonnelles, veulent
s'envoler, esprits sans ailes, vers des rêves et vers quelque chose
d'étranger à la terre : la paix !*

C'est un grand malheur de naître dans une prison pour la
Pensée, sombre et morne, sans joie ni beauté, lèvres fermées,
La parole ne contraignant plus la langue,
Poumons gémissants, prisonniers d'un avenir incertain.
Après avoir écouté la voix intérieure de la vérité, hop !
Le recueillement en soi-même !
À deux pas de la mort, on se ressaisit, une bible et un
Cantique à la main, pour devenir pèlerin sur les routes de Dieu.
Une parenthèse :

*Je coupe, je coupe, je coupe...
Difficile d'orthographier l'onomatopée du coupage Mais je coupe,
je coupe, je coupe... Je suis un cancre sensible, ulcéreux qui veut
décrocher une perfidie.
Je coupe, je coupe, je coupe... Kerlos, je coupe.... Ah ! Kamunanga...
La paix chatouille dans les couilles !*

Dorlote-moi, Kerlos, comme un oiseau tombé du nid.
Tiens-moi ! Chasse en moi cette peur morbide
Qui a longtemps déployé ses silhouettes autour de ma vie.
Les vautours me dévorent à longueur d'année,
Kerlos ! Voici, Kerlos, un petit poème ciselé dans la
Pénombre des bambous. Il accroîtra le charme de ton
Existence et de mon existence.
Car mon esprit doit servir ta vie et ta vie servir mon esprit.
La vie est ainsi faite.

Poème :

Au bord du ruisseau, mourant de froid, J'ai perdu les perles de ma voix, à force d'engueuler les inconscients, les belliqueux et de fondre sur l'émotion.

Ils m'ont rougi la cicatrice et tout le pus semblait vouloir émerger à la surface de la peau. Ils m'ont sucé jusqu'à plus soif, sans vergogne, sous les yeux étonnés d'un soleil de mars. Et voici que je me revigore grâce aux rêves de paix, pour calmer mes émotions nées des heures fangeuses. Je livre bataille avec une horde de fantômes, désenvoûteurs et fakirs : certains, minces comme des lianes, d'autres, gros comme des baleines, héros ou polissons, nègres, misérables ruffians, rescapés de la dérive : la guerre et les coups bas réussis ; des christes différents et rédempteurs d'un monde qui s'écroule.

Ma rage n'a plus de bornes. Ils m'ont mis en colère et mes veines gonflent à éclater.

C'est d'une infinité de secondes que je suis en étai, dans le cercle d'hommes formés du même limon fragile et victimes des mêmes imperfections que moi.

Tous élaborés dans l'atelier du Créateur

mais tous hélas faisant suite au convoi funeste ! Ignorant ainsi la paix, ils n'ont rien à me dire, ils sont pareils à tous ceux sur qui je crache mon dégoût. Et le jour où le sol verdoiera sur leurs bières, je serai encore en vie !

Longue vie au poème, Kerlos !

Je coupe, je coupe, je coupe...

Donne-moi, Kerlos, tout ton plaisir raffiné

Et la puissance grossière de ta chair.

Touche-moi, inertie du corps gracieux,

toi, être d'une volupté appétissante.

Ah ! Ça sent l'odeur de la touffe en pleine forêt.

Ça tourne comme les manèges infinis de mes nostalgies

D'enfance. Tournons, tournons, tournons, Kerlos,
Enfant des mille collines !
C'est ça la règle de cet art.
Tu as des perles dans la voix, Kerlos !
Ces perles chassent en ce moment la furie de l'existence.
Puisse, Kerlos, mes forces neuves et l'exaltation joyeuse
Dans la vigueur juvénile de mon corps.
Ah ! Cette vitalité de Pan !
Ah ! Cette ardeur de l'animal en rut qu'on appelle Kam !
Je te sacrifie, Kerlos, la dernière goutte de mon
Sang, émanation subtile de mon essence.
Ah ! Kamunanga ! La paix chatouille dans les couilles !
Je coupe, je coupe, je coupe...
Ah ! Ça chatouille ! Délices !
Entends-tu, Kerlos, l'écho de mon cœur et de mon esprit ?
Je suis loin, loin, loin... Tu m'emportes loin des flèches de la guerre !
Je cesse pour l'instant d'être le jouet de l'obsession
Invincible de ces idiots qui me pilonnent,
Violent la stratégie argumentative de mon message aux
Sourds, me déshabillent et m'habillent d'ignominie.
Ce bon corps nu, Kerlos, qui brûle dans ton bassin
En ce moment sous l'afflux du sang était longtemps pâture
Pour les chiens colonisés avant de devenir squelette,
D'une froideur de pierre, dans le royaume verdi des sangsues.
Mes sens ruisselant et palpitant de vie
Sont restés longtemps muets et sourds
À cause de la terre qui tremble sous l'effet du séisme
Et de l'instabilité des puissances périssables.
Je pousse un cri, un terrible cri d'épouvante, Kerlos !
Dans ma fuite folle, poursuivi par les P. O. de la peur.
La terreur est là, rouge et blanche,
Le flou est là, rouge et blanc,
L'injustice est là, rouge et blanche,

Le généreux chaos est là, rouge et blanc, jouant aux cartes.
Voilà, Kerlos, ce qui déchire mon être et ce contre quoi
Je me bats. Pas de surhomme, Kerlos !
Que l'on me célèbre comme le plus noble des hommes
Alors que je jette un coup d'œil dans la tombe ;
Alors que je sais chier avec agilité ;
Alors que ma marche est engagée
Sur le sentier de mousse aux senteurs nauséabondes ;
Alors que je sais tracer au crayon avec la rapidité de l'aigle
Les choses du monde : comme les tripes nouées
Devant le balbutiement des animaux désorientés au Mexique.
Comme les vibrations parfumées des corps torturés,
Des thorax broyés en Europe de l'Est.
Comme les vagues d'angoisse
Roulant sur un sol en damier rouge, au Rwanda.
Comme les cheveux dans un faux désordre, d'un fou
Ensorcelé par des pantins aux sourires brisés au Cambodge.
Comme le scepticisme aiguisé devant l'assaut émotionnel
Des bourgeois blasés, puant la prison aux Antilles.
Comme le balancement obscène des âmes adhérant
Parfaitement aux os de leurs crânes au Portugal.
Comme la ruse qui endommage le grenier de la mémoire
Consciente en Irak où l'évidence de la cruauté fait son
Sentier contre la baveuse imposition de M. Willy Greem.
Comme le charme du picotement de la douleur
Sur la peau galeuse d'un Palestinien pendu sur une bûche
Fumante. Mort s'ensuit, un filet de salive aux commissures
Des lèvres comme les gerçures brunes d'une écorce
Ligneuse, reflétant son ombre épaisse dans un fleuve
Idyllique aux allures d'un Gange mélancolique.
Comme un être enfermé à l'inaccessible
Jusqu'au trépas en Inde,
Le génie d'un poète déguisé en peuple.

Comme les Zadérikés qui m’abreuvent de menottes
Au pied du mont Grenade.
Me cacher devant la banalité et me renier...
Pas de surhomme.
Tout cela n’est qu’une buée d’haleines flottant entre les
Arbres et que le vent emporte on ne sait sur quelle planète.
Tout cela n’est qu’orgueil inutile et folie de grandeur.
N’est superhomme que le partisan des convergences et de la
Paix dans une Afrique en miettes.

C’est depuis plusieurs lunes que je nage dans ces rivières aux eaux dormantes. La dernière fois, c’était quand l’air embaumait la résine et que l’odeur méphitique de ma race incitait aux souvenirs et aux regrets. Tout homme cherche ainsi dans les transes un exutoire à l’hystérie. Après, épuisé, le cœur brisé, l’on s’endort d’un sommeil de marigot où la peur de cette vie provisoire n’aura plus d’emprise.

Kerlos, flottons avec le temps, basculons nos corps ensevelis dans le vertige, nos corps vifs enfermés dans une cave éclairée aux chandelles enflammées au centre de la tabagie, nos corps semblables à des carafons suspendus aux ongles de Caïn dans la terre des errants.

Livre-moi, Kerlos, tous les mystères de ta peau, tes cris et tes désirs les plus secrets. Les gros crétins qui attendent l’approbation comme un cadeau ne sauront jamais calmer l’émotion d’une mauvaise posture. Tu m’apaises, Kerlos! Mais hélas, je t’embête avec la fortune française. Je suis de l’Est et donc fils ancestral de la misère et de l’agression, et toi de l’Ouest, grandi allongé sur un horizon de poubelles avant de devenir un nuage. Mes langues, aussi fortunées que le français, l’anglais, l’espagnol, le portugais, le chinois, etc., savent aussi étrangler l’émotion à la source et hurler l’Enfer que je porte:

Convergences!

La paix!

Ma guerre à moi!»

KETTY NIVYABANDI
Mon Burundi.
Les Petits hommes.
La Marche aux urnes.
Le Cri silencieux.

Nous vous proposons ces quatre poèmes de Ketty Nivyabandi. Ne les lisons pas, déclamons-les : laissons-nous bercer par la musique des vers, par leur rythme.

Parmi tant de visages fatigués, ridés, maussades, grincheux, irascibles, Ketty Nivyabandi nous invite à faire régner le calme et à traverser la vie en souriant.

Martin Ntirandekura

Mon Burundi

« Le soleil brille à l'horizon
Là-bas sur les flancs de ton destin.
Tambour aux résonances divines,
J'aperçois ton devenir
Dont le pouls vibre déjà.
Chacun de tes fils et filles est aujourd'hui sacré roi,
Tenant dans sa main les graines de tes lendemains...
Que feront-ils de ton destin ?
En joueront-ils *urubugu*¹ ?
Oublieront-ils, enfants insouciantes, d'arroser ces graines si
Fragiles ?
Verront-ils en elles cette grandeur que j'aperçois ?
Ce lendemain si lumineux dont l'éclat m'aveugle ?

1. *Urubugu* : jeu très courant chez les enfants du Burundi et de l'Afrique. Il consiste à manier de petites graines rondes sur un palier en bois.

L'heure de la vérité gronde sur les terres grenat du Burundi
Heure où les cieus deviennent miroir
Miroir reflétant l'*ubuntu*² de ses enfants.
Heure prodigieuse où tout est enfin possible
Où tourments se muent en quiétude
Où eaux troubles s'apaisent
Et où graines croissent en arbres centenaires et géants.
Heure où à l'ombre d'*ikigabiro*³
L'horizon foule enfin mes pieds,
Éblouie un instant par le soleil de ton destin,
Je me rafraîchis, parmi tes milliers d'enfants enfin
Réunis, avec l'eau limpide et désaltérante de ma foi
Infaillible en toi, mon Burundi. »

Les Petits hommes

« Les animaux ne parlent plus
Les tambours se sont tus
Le Tanganyika s'est lentement éloigné
De ses rives ensanglantées
Par le cauchemar de ces hommes
Dont la petitesse transperce
Le sommeil profond des Anciens.
Petits hommes aux appétits de géants,
Ils parlent, ils parlent sans cesse aux noms des petites gens
Dont ils ignorent les noms et les maux,
Et qui, elles, pourtant les observent du haut de leurs
Multiples malédictions.
Ils érigent des statues de poussière
Dans leurs demeures illuminées de ténèbres

2. *Ubuntu*: terme abstrait traduisant l'ensemble des traits et qualités humains.

3. *Ikigabiro*: au Burundi, arbre ancien et symbolique surtout du Burundi monarchique, planté pour marquer de grands événements (par exemple, la naissance ou l'enterrement d'un roi).

Ils se mirent dans des glaces éclaboussées de pots-de-vin
Et sur leurs traces traînent de boueuses empreintes...

Ils parlent, ils parlent sans cesse,
Au nom d'un peuple qu'ils pillent sans merci.
Des bouches de leur ventre à six têtes,
Il pleut des paroles qui blessent, qui rabaissent,
Des paroles âpres et lancinantes
Qui lacèrent comme de longs ongles fourchus
La chair d'une terre hoquetant,
Dont ils sucent sauvagement les seins fanés
Pour quelques gouttes vermeilles de vie...

Les animaux ne parlent plus les tambours se sont tus
Le soleil pleure l'éclat fané de ses rayons
Depuis que d'étranges hommes
Des hommes aux petites idées
Des hommes aux petites actions
Des hommes aux petites ambitions
Des hommes sans imagination
Se sont hissés, les uns sur les petites épaules des autres
Et, de la cime de leur ruine, ont bandé les yeux à un petit
Pays au teint ombré de crépuscule, qui, il était une fois,
Rêvait de devenir grand. »

La Marche aux urnes

« Je les vois parfois dans mes songes que je vis éveillée...
Elles sont des milliers, sans souliers, pagnes rongés,
À labourer cette terre rousse,
Notre terre à tous.
Elles sont des milliers, à marcher des kilomètres pour poser
Leurs pouces souillés au milieu de symboles obscurs,
À l'image de vos égos démesurés.
Elles marchent, le port droit, et attendent
Patiemment de déposer dans vos urnes leur offrande
Charnue, rêve d'un lendemain meilleur,

Meilleur que cinq ans de misère.
Meilleur que vingt ans de guerres, de faim, d'enterrements.
Meilleur que cinquante années où la nation a été émincée.
Otages d'un système médiocre, confessionnaux de vos
Mensonges sulfureux, dépotoirs de vos calculs malicieux,
Refuges de vos orgueils gargantuesques,
Les épaules lourdes de vos promesses, elles marchent, toujours.
Vous ne les ignorerez plus pour longtemps
Car elles ne sont pas si dupes.
Je les entrevois dans la brume, dos courbés en demi-lunes,
Leur sueur arrose, goutte à goutte, cette terre ridée de Sagesse.
Outrée par l'insolence de vos discours,
Lasses de la terreur de l'inconnu,
Perplexes devant leur destin, elles ruminent un refrain,
Un murmure qui s'ébauche, prend forme et se dessine.
Il s'élève et s'envole de colline en colline.
Le vent l'a cueilli et posé hier soir sous mes narines.
Il avait le parfum vert de l'espérance et le goût âcre de la
Détermination : Liberté... Liberté... Liberté... »

Le Cri silencieux

Dédié à la maman d'Eddy Munezero, un jeune assassiné à Bujumbura, le 13 mai 2010. Et à toutes celles qui pleurent encore leurs enfants, disparus en raison de leurs choix politiques...

« Elle n'a plus de larmes pour dévoiler l'étendue de son
Drame. Elles sont restées figées, cristallisées par cette foudre
Qui a frappé sans prévenir son cœur, il y a quelques heures à peine.
Ils sont arrivés, les bras levés au ciel,
Un instant témoin de sa douleur,
Pour lui annoncer l'effroyable nouvelle.
Absurde, froide et cruelle.

Ils lui ont relaté l'horreur en la tenant de tous côtés,
De peur qu'elle ne s'effondre, ignorant que les déchirures les
Plus profondes sont invisibles à l'œil nu.
Ils lui ont appris que son fils n'était plus,
Qu'il ne poserait plus sa tête sur son épaule,
Qu'il n'insisterait plus pour qu'elle lui caresse l'oreille
En lui chantant une berceuse malgré ses 27 ans ;
Qu'il ne la porterait plus dans ses bras lorsqu'il était trop heureux,
Qu'il n'enfoncerait plus sa tête dans son pagne
Lorsque le monde paraît douteux...
Ils ont parlé de révolutions et de manifestations,
Elle les a regardés d'un air dérouté et a feint de leur prêter
Oreille alors que sa pensée s'est fixée sur son enfant né après
16 heures de travail, il y a 27 ans déjà.
Elle l'imagine gisant toute la nuit sur un sol poussiéreux...
Il a dû avoir froid, les moustiques... il y a tant de malaria,
Mon Dieu, la malaria ! Il a dû attraper la malaria...
Elle délire, ont-ils dit, il faut l'allonger, vite, l'entourer...
Ses sœurs ont entamé une litanie,
Des prières adressées à un Dieu devenu trop abstrait pour elle...
Tenez-la, tenez-la, disent-ils, en portant
Dans un cercueil fraîchement poncé,
Son cœur entier, troué par deux balles dans la tête.
Une victime de plus brûlée par les feux incandescents de
Cette étrange et frénétique course aux urnes.
Elle ne s'effondre pas...
Elle regarde son fils longuement.
Elle pose sa main tremblante sur sa jeune poitrine, pleine
De virilité novice, d'ardeur de jeunesse.
Elle sent sa matrice qui se tord, elle sent une montée de lait
Dans ses seins, ses mamelons la démangent, on les dirait
Enduits de venin.
Elle disparaît lentement dans une pièce,

Et revient en tenant dans ses mains un pull-over jaune et
Chaud, celui qu'il portait pour aller dans les collines, en
Quête de ces précieux votes.
Elle couvre son fils lentement. Délicatement.
Il ne faut pas qu'il prenne froid.
Quelque part, pas très loin, un arbre s'écroule.
Un chien aboie un peu plus fort que de coutume.
Le ciel est déchiré par les éclairs.
La terre tremble brièvement.
La nature endeuillée s'incline à ce son inaudible aux
Hommes : le cri silencieux du cœur d'une mère. »

CLAVER NKURUNZIZA

« La Seizième marche ».

« Paradisiaque III », tirés de *Peines, Paroles et Paradis*,
inédit.

Peines, Paroles et Paradis est le baromètre de l'esprit du poète Claver Nkurunziza. Peines, Paroles et Paradis traduit les souffrances dont il veut se libérer. Peines, Paroles et Paradis plonge au cœur de l'homme où il trouve mélancolie et égoïsme et se console grâce à l'amour et à la contemplation de la nature. La parole hésite à l'entrée du poème mais elle mûrit au plus profond des chastes épousailles.

Devant un poème, ne nous demandons-nous pas ce que cela veut dire ? Ce que cela signifie ? Mais qu'est-ce que cela a l'intention de dire ? Qu'est-ce que cela veut me dire ? Laissons-nous nous imprégner ! Alors le poème parlera en nous ; il parlera notre langue ; il parlera dans notre langue ; il parlera à notre cœur ! Il parlera dans notre cœur ! Il parlera à nos sens ! Il nous touchera, nous atteindra, nous heurtera !

Martin Ntirandekura

La Seizième Marche

« J'ai aperçu ton ombre,
 Un formidable ballet à l'opéra,
 Au-dessus de l'escalier du lycée.
 Une déesse descend du ciel
 Quand je monte en chorégraphe.
 J'ai cru au conte de fées.
 Ô bébé d'Edgar Degas
 Qui s'abandonne, les bras en l'air
 Observant la cabane et l'étable !
 J'écoutais les crapauds marins
 Qui bougeaient leur torse nu dans l'eau
 Et j'ai compris que tu dansais sur terre.
 J'ai gravi la première marche,
 Et aux échos de rires imperceptibles,
 Mon cœur battait toutes les sortes de tambours,
 Au rythme du festival,
 Carnaval de la samba brésilienne.
 Ô lune étincelante ! Lingot !
 Disque doré et étoile numéro deux.
 Je suis monté, monté et remonté jusqu'à la seizième marche.
 L'harmonieux panorama
 Que j'embrassai d'un coup d'œil
 Me sembla très proche
 De la quarante-troisième marche de l'escalier
 Du lycée de Mwaro. »

Paradisiaque III

« Ô nature divine !
 Est-ce rêve ou délire ?
 Pourquoi cet oiseau vole

Quand je traverse ce labyrinthe ?
L'aigle repère sa proie et réveille ma passion
Comme ces nymphes mouillées
Tâtent les bords de l'alvéole pour sortir et s'envoler.
Au chambardement de ma pensée est parquée la symétrie de
Mon être, copiant mots et images sur des fresques et
Sculptures qui se révoltent, marchent, courent
Et déposent de beaux livres dans une corbeille colorée,
Isolée dans la nature paradisiaque.
Elles retournent mourir dans le plus lointain des empires
Où règnent rois et reines imaginaires. »

DÉSIRÉ NYABUHORO

« Nuit du 25/09/2005 »

« Nuit du 26/09/2005 », tirés de *Symphonie et Poésie*.

Auteur d'un recueil de poèmes, Désiré Nyabuhoro ne décrit pas, mais il trouve à chaque chose un sens plutôt allusif. Dans sa Symphonie et Poésie, il s'inspire des objets, des événements, des faits qui nous parlent. Nous devenons :

« Œil pour voir,
Oreille pour entendre,
Narine pour sentir,
Palais pour goûter,
Mains pour cueillir, ramasser, tâter, Pieds pour franchir l'espace
Dans nos nuits solitaires. »

Cette poésie naïve surprend et interpelle. Elle nous aide à nous connaître et fait vibrer notre être.

Martin Ntirandekura

Nuit du 25/09/2005

« Ces moments d'un silence total,
Où ni bruit ni lamentation
Ne troublent la quiétude,
Me sont de plus en plus familiers.
Mais bien qu'elles soient sereines
Ces nuits m'angoissent énormément.
Elles évoquent des cauchemars enfouis,
Que je rejette sans rechigner.
Elles me rappellent que le temps s'enfuit
Et, de peur, je sursaute et j'essaie de me maintenir debout.
Ces nuits de silence racontent tellement de secrets
Que, moi, je leur accorde mon audience,
Après quoi je rends grâce au Seigneur. »

Nuit du 26/09/2005

« Seul dans ma chambre,
Loin des bruits et des brimades,
Les cris des reproches m'envahissent
Et dans le désarroi, j'essaie de m'expliquer.
Mon cœur plein d'amertume
Crie son innocence mais sans aisance
Pourtant ma conscience est sans ignorance.
Poussé à l'obéissance, je suis sans audience.
Pauvre garçon, je pleure mon âme qui languit dans la sombre
Nuit, qui de minuit s'ennuie de nuire à la nuit.
Sans pouvoir prouver la providence divine,
Qui de ceux qui m'entendent peut,
Sans décevoir mon âme, prouver l'indifférence face à mon
Enfance à laquelle je fais face.
Je m'engage sans bagages dans cet engrenage. »

KALISA RUGANO

« Le Chalumeau fraternel »,

« Amour et Bénédiction »,

« La Parole du juste »,

« Libération », tirés des *Idées en stalactites*.

Les *Idées en stalactites*, qui arrivent comme des gouttelettes cheminant dans une coulée jusqu'au lac Kivu, sont un ensemble de réflexions sur une situation qui prévaudrait dans la société.

« *Le Chalumeau fraternel* » met en exergue certains aspects de la culture rwandaise ancienne tels que l'observation des lois mystiques, le rituel du mariage et la convivialité qui assuraient la cohésion sociale. Le poète constate l'effondrement de ces valeurs et toute la litanie des malheurs qui en ont résulté. Enfin, il prêche la réconciliation des temps modernes avec des passés héroïques pour raviver la fraternité.

« *Amour et Bénédiction* » chante aussi les valeurs ancestrales telles que la fête des prémices, les rites, les interdits, le tambour royal, sur lesquelles reposait l'appareil social et qui appellent aujourd'hui au rétablissement d'une société saine.

« *La Parole du juste* » est la méditation des aïeuls sur la justice à enseigner et le mensonge à abjurer.

« *Libération* » est consacrée à l'Afrique libérée de tous les maux qui l'assaillent : guerre, tortures, violences, haine, bassesse... Les survivants à ces calamités humaines connaîtront une joie immense et vivront dans la paix et la tranquillité, vaquant à leurs occupations ordinaires.

À travers ces quatre poèmes, Rugano Kalisa invite le lecteur à reconsidérer les valeurs éternelles et universelles de fraternité, d'amour, de justice, de paix, de liberté, pour ramener l'épanouissement social dans la sous-région des Grands Lacs.

Louis Kanamugire

Le Chalumeau fraternel

«Toi tu sais, je le sais, tu as appris.
 Il me dit hardiment, conte-moi l'amour de mon pays
 Conte-moi le rituel mystique qui était force de loi,
 Le grandiose du mariage
 Dans la hutte au milieu de l'enclos
 Après le jet de la momordique.
 Dis-moi la convergence de mon peuple
 Au son de l'*inanga*⁴.
 Il savait encore boire avec le chalumeau fraternel.
 Toi tu sais, je le sais, tu as appris.
 Dis-moi la cause première
 De ce hiatus, déviation, rejet, massacres, supplices,
 Frustrations, résignation au sort
 Puisque Dieu seul donne et retire.
 Continue ventre bourrelé de fatigue
 D'enfanter des enfants dans le néant.
 Conte-moi l'histoire de mon peuple,
 Et comme un chantre des retrouvailles,
 Pince ta cithare, chante la métamorphose,
 Renoue l'accord ancien
 Avec la mélodie nouvelle.
 Chante la vie, chante l'amour,
 Repose ton peuple, toi qui peux.
 Fais jaillir encore
 Le rythme comme un souffle
 Autour du chalumeau fraternel. »

4. *Inanga* : instrument de musique, caisse de résonance tendue de nerfs de bœuf. Cithare, harpe.

Amour et Bénédiction

« Je vais te chanter quelque chose !
Et c'est là que tout mon être se brisait
Une voix céleste remontait de l'âme
Non seulement de cette femme...
Mais de l'âme de tout un peuple
Qui chante les choses simples
Les groupements humains
Pour la fête des prémices
Les rites de jadis et l'interdiction
De la mise à mort arbitraire
L'âcre plaisir de l'amour coupable
Dont le chant suave se murmurait
Derrière le sanctuaire du Tambour-Roi
Afin que le souffle de la douleur et du renoncement
Rejoigne le sacré qui apaise les anxiétés
Les flammes brûlantes d'un amour-passion,
Comme dans le songe d'une voix berceuse
Pour m'annoncer que mon enfant dans le ventre
Allait naître pour conjurer à jamais
Le néfaste délabrement de la vie. »

La Parole du juste

« Écoute, toi, mon enfant bien-aimé,
À l'instar de Grand-père,
Qui préférerait que de mentir
Fumer sa pipe,
La parole du juste est comme l'éclair
Qui sillonne le ciel aveuglant les indéliçats.
La parole du juste, mon enfant bien-aimé,
Doit avoir pour nous, le peuple,

La limpidité de l'eau de source
Et pour les ennemis de l'espoir,
La rigueur de la chose dépouillée. »

Libération

« Un jour qui n'est plus très lointain
L'Afrique sera libérée.
Et ce jour-là, le jour de la libération,
Je t'aimerai Afrique libre
Comme on aime la paix
Après une guerre qui ravage et refuse
De dire son nom,
Une guerre qui tue,
Qui torture dans les arrière-salles
De l'épouvante.
Aujourd'hui, les funérailles ne permettent
Même plus des étincelles de paix,
La mélopée de la violence saccage l'accalmie.
Dans l'agonie sans fin, le scénario de la mort
Invente de nouvelles formes de vie,
Inspirées par le pinceau tragique de la haine.
Mais un jour,
Oui, un jour, l'Afrique renaîtra.
Et ce jour-là,
Le jour de la libération,
L'arbre sacré du tambour
Poussera des rugissements d'allégresse,
Des paroles de feu pleuvront de la bouche
De ceux qu'ils n'ont pas pu exterminer,
Le gong du tam-tam donnera le rythme de la danse
Pour la fête de la résurrection.
Des oiseaux palmipèdes voletteront

Sur les eaux de la mer
Et le rossignol, de sa voix de cristal,
Chantera la joie des corps ruisselants,
Envoûtés par la joie du RWANDA
Renaissant de ses cendres.
La paix régnera.
L'homme d'Afrique
Se souviendra de la nuit profonde
Jadis porteuse de la voix du salut
Chez le voisin, pour la paix ordinaire.
Le cycle des saisons refera surface
Uniquement pour les semailles et la moisson
Afin que l'enfant renaisse souriant.
L'esprit voguera dans l'espace
Croisera des images tortueuses,
Les esquivera avec grâce
Pour s'accrocher à la liesse du moment.
L'Afrique recouvrant sa dignité,
Le regard scintillant dans le soleil radieux,
Détaillant la file des femmes,
Le visage extatique, ceint de la couronne de la maternité.
Le bouillonnement du sang rouge
Du peuple noir, créateur
De l'espoir, fin de l'apocalypse,
Aura suffisamment irrigué la terre du RWANDA,
La terre du Congo, la terre noire,
Sève nourricière
De l'homme tout court. »

NOUVELLES

ANTOINE KABURAHE

Salle six

*Salle six est la dernière d'une série de nouvelles que Kaburahe a publiées sous le titre *Le Testament de l'espoir*. Elle raconte le calvaire des malades du sida : ceux qui ne se croient pas atteints, ceux qui recourent aux sorciers, ceux qui acceptent leur maladie et ne regrettent pas la dernière petite aventure à l'occasion d'une panne d'un transport en commun ! Chacun cherche à retrouver un peu de chaleur dans cette nuit glaciale.*

Et que dire du retour à la maison auprès de la vieille maman qui déplore que la ville ait abîmé son fils auquel vont ses derniers soins ?

Martin Ntirandekura

Salle six

« Nous nous sommes juré de ne jamais nous trahir. À quoi cela servirait-il d'ailleurs ? Aucune intervention chirurgicale, aucune transfusion sanguine sur laquelle se rabattre. Rien. Ni pour elle ni pour moi. Un de nous deux, nous deux, avons trempé dans la mort. Maria, nous sommes liés dans la vie et dans la mort. »

Bientôt douze mois dans cette salle presque oubliée du grand hôpital. Salle six, salle perdue. À dix mètres, la morgue. Combien sommes-nous, vingt,

trente... Je ne sais, certains corps épousent si bien le matelas qu'on croirait le lit vide. Une photo que notre professeur d'histoire nous a montrée un jour me revient en mémoire. C'était une photo des détenus de Treblinka...

Salle six, salle de la mort, salle perdue. Il y en a de toutes les catégories en salle six. Un professeur d'université qui passe ses journées un petit transistor collé à l'oreille, c'est lui qui nous a annoncé, surexcité, qu'Obama avait gagné. Il y en a de toutes les catégories, des pauvres bougres, des vieux, beaucoup de jeunes...

Les vivants pensent que nous sommes moroses. Non, nous causons, nous rions même. Nous sommes une étrange et fantomatique confrérie. On s'entraide. Mais il y a un type que l'on n'aime pas. Un riche commerçant qui va bientôt faire quarante mois ici. Quand on l'a amené, il s'est mis à hurler : « Non, pas ici, pas avec ceux-là, je sais qui sont ceux qui sont à la salle six. Moi, j'ai juste une tuberculose ! »

Les infirmiers lui ont expliqué poliment qu'il n'y avait pas de place ailleurs, que de toutes les façons il allait retourner chez lui sous peu.

Un rire haché par une quinte de toux a secoué la salle. Nous, on sait, quand ils t'amènent ici, c'est qu'ils ont vu, ils ne se trompent pas, surtout maintenant qu'ils ont de nouveaux appareils.

« Pas avec ceux-là ! »

Le con, on ne lui a jamais pardonné cela dans la salle six. Cela fait quatre mois qu'il se vide comme une outre crevée.

On lui cause pas, on l'aime pas.

Un autre malade passe son temps avec un vieux sorcier venu de son village. Nous le regardons d'un œil blasé avaler breuvage sur breuvage. Une nuit, le vieux sorcier a exécuté tout autour du lit une étrange danse, murmurant des incantations magiques. Ô brave grand-père, d'autres, plus sorciers, n'ont pu extirper le mal que tu veux conjurer par des danses. Est-ce toi, frêle vieux qui passe les matinées à courir à moitié nu dans la brousse à la recherche d'herbes médicinales, qui réussira là où les Blancs ont échoué ?

Aujourd'hui, les petites sœurs de Calcutta sont venues s'affairer au fond de la salle. On a su que celui du lit 24 était parti. Depuis quelques jours, il ne bougeait plus. C'était un jeune homme arrivé dans un état assez grave. On n'a jamais rien su de lui, le mal était si avancé qu'il ne parlait plus. Les sœurs le lavaient, faisaient son lit. Quand le brancard transporté par deux sœurs est passé, nous nous sommes tous levés pour saluer l'inconnu.

Merci, braves petites sœurs, merci à Mère Teresa, fondatrice de votre ordre. Merci, filles du Seigneur, vous seules avez compris le message du Christ: « J'étais malade, vous m'avez assisté... » Ô sœurs drapées dans vos saris, petites sœurs aux pieds gercés, seules amies de la salle six, que Dieu que vous servez à travers ses fils foutus vous rende au centuple cet amour désintéressé!

Où est-ce que j'ai attrapé ça ? Pourtant j'ai pas eu beaucoup d'aventures... Une lointaine étreinte éphémère lors d'un voyage. Le bus avait eu une panne loin de toute habitation. On a dû attendre le lendemain pour être dépannés. Le soir, les voyageurs transis ont allumé un feu. Elle était belle, mélancolique, elle allait passer quelques jours chez sa grand-mère. La nuit était glaciale, tricotée de pâles étoiles. Nous nous sommes allongés un peu loin du cercle où se mourait le feu. Sans un mot, deux corps inconnus se sont unis pour échanger un peu de chaleur. Le lendemain, le bus a pu être réparé, nous avons continué le voyage, elle est descendue au niveau de Bugarama. Portais-tu la mort en toi, amie d'une panne ? Ou alors cette escapade... Le préservatif oublié... Non, il y a longtemps... Ou alors c'est Maria qui me l'a refilé ? Ah ! Pourquoi se poser toutes ces questions ; ce qui est fait est fait...

« L'intello » (c'est ainsi qu'on appelle le professeur d'université) m'a tendu une revue scientifique médicale grâce aux bonnes sœurs. Dans ce numéro, une sommité scientifique affirme qu'un des partenaires peut être malade alors que l'autre est sain. Un espoir fou m'a pris, Maria pourrait être saine ! Ô Dieu, sauve Maria au moins, laisse-moi mourir, laisse mes entrailles se vider à longueur de journée, laisse mes poumons se transformer en gruyère, laisse-moi paralysé, défiguré, dément, mais sauve Maria au moins ! Laisse-moi pourrir vivant, mais sauve-la.

J'ai repris du poids. Je me sens en forme. Je n'aime pas ça. Dans la salle six, on dit alors que la maladie est dans son stade « ironique » car après ce pied de nez à la vie, souvent la chute arrive, inexorable, fatale.

C'est samedi, Maria est venue me rendre visite. L'hôpital est calme. La nuit est descendue lentement. Maria m'a habillé d'un blue-jean et d'un tee-shirt frappé du drapeau U.S. J'ai mis mes baskets blanches. C'est la tenue que Maria aimait le plus autrefois quand nous sortions... Tous les samedis, quand je ne suis pas trop faible, avec Maria on « sort », on déambule dans les couloirs déserts, on se tient par la main. Les gens se retournent sur notre passage. « Un couple d'amoureux venus visiter un malade », pensent-ils. Dans ma tenue de teen-ager américain, je ne semble pas être candidat à la mort.

Du côté de la morgue, c'est discret ; les gens la contournent généralement. C'est une bâtisse noire. Je ne sais pas pourquoi nous nous sommes dirigés vers là. Le moteur de la chambre froide ronronne, sûrement qu'il y a un macchabée là-dedans. À l'ombre de la maison des morts, bercés par le ronronnement, nous avons retrouvé les gestes d'antan, nous nous sommes aimés, dans une étreinte passionnée, sauvage, mortelle. La nuit est avancée.

« Maria, j'ai lu une revue scientifique médicale, tu pourrais ne pas avoir ça, fais un test. »

Pour la première fois, je l'ai vue pleurer, fragile et belle. Elle a pleuré. Moi aussi.

Toujours ce ronronnement du moteur de la chambre froide. Je l'ai embrassée.

« Maria, fais un test de dépistage, c'est gratuit. »

Alors elle m'a pris la main, l'a plaquée à la base du cou, voulait-elle une caresse ? Ma main s'est mise à courir, quand elle m'a arrêté.

« Palpe ! »

Alors j'ai senti à la base du cou comme deux petites boules gonflées. « Des ganglions ! » Chez moi aussi ça avait commencé par de banals ganglions. Cette nuit-là, les infirmières, les médecins de garde, les malades qui ne dormaient pas, racontèrent qu'ils avaient entendu avec horreur, au milieu de la nuit, comme un cri de douleur jaillir du côté de la morgue.

Je veux retourner chez moi au village. Je vais mourir chez moi. Mon ex-employeur ne veut plus payer les frais d'hospitalisation. Il a peut-être su que j'étais irrémédiablement atteint. Le monde aime les vivants. Maria a dit qu'elle va payer ces frais, mais je ne veux pas lui sucer ses maigres ressources comme le mal qui ronge les globules. Adieu, amis de la salle six, je m'en vais chez moi, chez ma vieille mère. Maria a pleuré, mon village est loin, elle ne pourra pas se payer souvent le voyage. Maria est dactylo. Elle ne gagne pas beaucoup.

Le voyage a été dur. Voici les sentiers de mon enfance. Il a plu, des senteurs familières emplissent l'air humide. Les cases noyées dans les bananeraies sont toujours là. Il y a longtemps que je n'étais plus retourné ici. J'avance avec peine. J'ai mal au ventre. Un bosquet. Je me soulage.

Me voici, fils sains de mon pays, vigoureux gaillards analphabètes de chez moi, qui détournent les yeux à ma vue. Oui, je suis foutu. Vous, Frères, qui me regardez les yeux embués de larmes, je vous prie, ne partez plus là-bas, restez ici, là-bas le mal court sous le néon, oui, je porte en moi le mal de la capitale.

Seigneur, épargnez ceux-ci, vous ne leur avez presque rien donné, ils sont à la merci d'une mauvaise récolte, d'une grêle s'abattant sur les champs où ils triment si dur. Laissez-les boire au marigot comme les bêtes innocentes, mais que le mal n'arrive pas ici !

Mère, Ngoma t'assure qu'on m'a jeté un sort, certes, c'est un bon guérisseur, il connaît énormément d'herbes médicinales, mais il ne peut rien, lui, pour moi. Ma mère est découragée, elle ne comprend pas pourquoi je refuse les soins du guérisseur du village.

« La ville t'a gâté, mon fils ! »

Oui, mère, la ville a gâté ton fils. La ville l'a tué.

L'ennui me tue aussi. Rester allongé dans la case quand tous les autres s'acharnent aux champs, même ma mère cassée par l'âge. Le soleil se faufile par les interstices du vieux toit de chaume, il faudra une nouvelle case à ma mère. C'est un travail d'homme, et, moi, j'ai déjà assez de mal à me traîner jusqu'au-dehors. Pardon, mère !

Mère a acheté à un jeune homme un lièvre pris dans un piège.

Elle s'affaire au foyer, les flammes éclairent son front ridé. Une bonne odeur remplit la case. Je n'ai pas d'appétit, mais je vais me forcer, je dois faire plaisir à ma mère. Nous avons bien mangé sous la lumière vacillante de la lampe-tempête au verre brisé.

La viande était excellente. La pâte de manioc aussi. Mais j'ai trop mal au ventre.

J'ai attendu pour sortir qu'elle dorme profondément. Sur la pointe des pieds, je suis sorti dans la nuit. J'ai laissé mon corps se vider à quelques mètres de la case. J'ai vomi aussi le pauvre repas de ma mère. Je n'ai pas voulu rentrer dans la case pour éviter les sorties incessantes qui la réveilleraient. Oh ! Que j'ai mal au ventre !

La nuit s'avance. Il fait froid. Le ciel est couvert, de gros nuages s'amoncellent sur sa surface agitée. Quelque part dans la brousse, une hyène hurle. Un éclair ! Un orage se prépare, il me faut rentrer.

Non, je ne pourrai pas, je ne pourrai jamais, je suis trop faible, la diarrhée a été trop importante.

J'ai soif. Il pleut de grosses gouttes qui frappent comme de petits cailloux. Je n'arrive pas à me lever. Crier ? Appeler au secours ?

Non, les voisins se réveilleraient, il faut mourir digne. Je vais me traîner doucement jusqu'à la case, c'est à quelques mètres. Je ne sais quand la pluie a cessé. Je dois avoir perdu connaissance. Ce doit être l'aube maintenant. Je nage dans une flaque d'eau, j'ai froid. La porte de la case s'ouvre, mère sort en trombe, les yeux exorbités ; je me sens soulevé comme lorsque « j'étais enfant » : « Mère, j'ai froid, j'ai froid. »

SÉBASTIEN KATIHABWA

« Il est mort » et « Le Repentir du grand tortionnaire », deux extraits tirés du *Monstre et le Bébé*.

« Wanjiya, L'Enfant sans père », extrait d'*Une Bombe à la chambre criminelle*.

« La Mort de l'espoir ou l'Enfant sans mère », extrait de *Lettre à mon frère universel*.

« Mbaza, La Belle déçue », extrait du *Parfum de la capitale*.

Sébastien Katihabwa exerce sa finesse d'observation et d'analyse de la société burundaise dans deux recueils de nouvelles: Magume ou les Ombres du sentier paru en 1992 et La Revanche du destin publié en 2007 et dans d'autres ouvrages non encore publiés. Les personnages que nous montre Katihabwa ne naissent pas d'un corps maternel comme les êtres vivants; ils naissent d'une situation qui contient en germe une possibilité humaine fondamentale dont l'auteur suppose qu'elle n'est pas encore découverte ou qu'on n'en a encore rien dit. Tout s'organise autour de la difficulté de vivre.

Retrouvons-les dans ces extraits proposés. Que votre œil critique ait relevé des défauts dans ses livres ne nous empêche pas de prier pour que votre œil clément puisse y déceler ce qu'ils contiennent de moins imparfait.

Le Monstre et le Bébé: « Il est mort »

La conclusion de Le Monstre et le Bébé s'ouvre avec la rencontre du bébé et du monstre. Les rôles sont inversés. Le bébé veut pardonner, mais à condition que le monstre lui-même se libère. Il lui laisse une semaine pour qu'il réfléchisse sereinement et réveille sa conscience. Il passera cette semaine dans son hôtel où il se donnera la mort après avoir confessé tous ses crimes.

Il écrit à ses enfants: « Ne pleurez pas ma mort ! Elle est pour moi la libération d'une vie dont le poids m'était lourd à porter ! »

Et il donne des conseils: « l'argent vous permettra d'acheter un lit, mais pas le sommeil ; un bon plat, mais pas l'appétit ; des bijoux, mais pas la beauté ; des tranquillisants, mais pas la paix ; le luxe, le plaisir, mais pas le bonheur »

« Il est mort... Yooh ! Ce fut la seule expression d'une fulgurante atrocité ressentie par ta mère que Munenga put avoir à l'autre bout du fil avant d'entendre le combiné tomber avec fracas sur un meuble.

À partir de ce moment, l'état de choc violent qu'elle venait de connaître maintint ta mère dans le mutisme. Le ciel du Jungland était tombé sur elle. Elle étouffait. Où pouvait-elle avoir un peu d'air frais ?

Comme si elle avait prévu l'irresponsabilité et le manque de pitié des dirigeants africains face à la misère des réfugiés qui, à défaut de la soulager, l'aggravent encore, la Providence avait ouvert aux réfugiés de Jimba les portes de toutes les directions. C'est ainsi que chaque fois que d'autres bourreaux s'en prenaient à eux dans leurs prétendus pays d'accueil, ce qui n'était pas rare, ou qu'ils en étaient massivement chassés par la volonté des princes, qui scellaient leur amitié conjoncturelle sur leur dos, les rescapés de ces pogroms reprenaient leurs baluchons sur leur tête à la recherche d'une autre terre plus clémente ; de préférence là où d'autres parents se seraient déjà installés.

C'est dans ce cadre, mais surtout pour garder fidélité à la mémoire de ton père qui était leur seul enfant, que ta mère convint avec ses beaux-parents de quitter ensemble ce Jungland de malheur et de rejoindre le petit frère de ton grand-père, établi au Jango, le pays voisin du Jungland. »

Le Monstre et le Bébé: « Le Repentir du grand tortionnaire »

« “Le Repentir du grand tortionnaire”... “La Fin du cochon à col blanc”... “Le Suicide du millionnaire”... “Munenga meurt comme il a vécu”... Tels étaient les titres qu'on lisait à la une des journaux du Jimba comme du Jungland, mais aussi de Florande, dans le sillage de la tragédie de Shennion.

D'une façon non délibérée, Munenga leur avait facilité la tâche en laissant près du lit, sur lequel il venait de se suicider à forte dose de somnifères, la copie du fax envoyé à ses enfants en guise de testament.

Il était ainsi libellé: “Chers enfants ne pleurez pas ma mort ! Elle est pour moi la libération d'une vie dont le poids m'était devenu lourd à

porter. Mais c'est surtout pour votre libération que je mets fin à mes jours, afin que ce témoignage soit crédible. Car de mon vivant, personne n'aurait cru à ce retournement en faveur de la vérité et de l'amour, valeurs qui libèrent, assurent la paix et rendent heureux plus que le mensonge et la haine. Je voudrais que, au moment où vous allez refermer ma tombe, vous refermiez en même temps cet épisode malheureux que fut ma vie, et que vous vous dépouilliez complètement de mon nom.

En effet, j'ai passé ma vie à briser des vies, à les faire disparaître sans scrupule.

J'avais une sorte de hantise à me mettre aux premières loges dans les rangs des gens qui comptent, un théâtre social dont le rideau vient de tomber dramatiquement. Ma vie a été caractérisée par une cupidité insatiable. On dit que le pouvoir corrompt et que le pouvoir absolu corrompt absolument.

Je n'obéissais qu'au jeu d'un macabre système de vases communicants, à savoir le pouvoir pour l'argent et l'argent pour le pouvoir. Je croyais ainsi faire mon bonheur et le vôtre par l'amas de ces richesses dont notre famille est nantie aujourd'hui. Mais le retour du pendule commençait à montrer les limites de mon maître qu'était l'argent. Cette chose qui, même acquise honnêtement, vous permet d'acheter un lit, mais pas le sommeil ; un bon plat, mais pas l'appétit ; des bijoux, mais pas la beauté ; des tranquillisants, mais pas la paix ; du confort, du luxe, du plaisir mais pas le bonheur ! Imaginez-vous alors qu'on a acquis ou utilisé cet argent pour détruire le bonheur des autres !

À coup sûr, tôt ou tard, il vous privera de sommeil et d'appétit. Il vous rendra vilain, même si extérieurement vous étiez beau. Il vous empêchera de connaître la paix. Mais surtout, il vous créera des ennemis farouches et définitifs. Bref, il vous rendra malheureux à jamais. Car on ne récolte que ce qu'on a semé.

Quand j'étais petit, au moment où on annonça que j'étais le fils de votre valeureux grand-père, tout le monde m'accueillit les bras grands ouverts. Et, lui m'expliquait que ces attitudes n'étaient que la conséquence heureuse des valeurs d'amour dont lui et ses ancêtres se transmettaient

le vécu sans cesse afin de préparer pour leur progéniture un cadre social d'épanouissement idéal. Je me rappelle qu'il me répétait souvent ces paroles: "Mon enfant, la plus grande richesse sur la terre, le plus grand investissement, c'est d'avoir les gens de son côté. En dehors de cela, toutes les autres richesses sont vaines. Surtout quand elles alimentent et développent de vilains instincts, destructeurs de l'homme." »

Une Bombe à la chambre criminelle: « Wanjiya, L'Enfant sans père »

Dans Une Bombe à la chambre criminelle, Katihabwa, grand observateur de la société burundaise nous rappelle avec finesse les valeurs qui ont fait l'âme du Murundi.

Il nous invite à ne jamais rire des chagrins d'un enfant : ils sont accablants et profonds ; leur amertume ne se mesure pas toujours à leur objet, mais à la sensibilité d'un être infiniment réceptif et dont aucune épreuve n'a encore émoussé la puissance de réaction. Wanjiya est toujours parmi nous !

Wanjiya, appelé aussi Rocky, est un enfant abandonné par sa mère dès sa naissance. Il est accueilli par une vieille femme. Celle-ci l'éduque, le soigne et le choie, mais elle meurt alors qu'il a 12 ans. Il vient de réussir le concours d'entrée à l'école secondaire ! Mais il doit y renoncer parce qu'il ne peut pas payer les frais de scolarité. Il est chassé. Obligé de partir, on l'oriente dans une mauvaise direction. Le voilà lancé sur la route de l'errance. Malgré sa droiture, il est obligé de voler pour survivre. Décidé à travailler, il se heurte à des gamins gâtés et à des adultes malhonnêtes.

Il mendie malgré sa répugnance, rejoint une bande de gamins démunis, mais solidaires. Des agents de l'ordre s'en mêlent, les délogent des barzas des magasins, des épaves de voiture pour en faire des durs, des endurcis timbayis !

Wanjiya apprend à voler, à forcer les magasins et à main armée même. Ainsi nous le retrouvons comparaissant au tribunal pour le meurtre d'un commerçant dont sa bande tentait de cambrioler la boutique. Il se retrouve devant les auteurs de sa vie. La femme, dont il a tué le mari et qui l'accuse, est sa maman !! Le président du tribunal où il comparait est son père !

Wanjiya connaît une heureuse fin ! La veuve renonce au jugement, la mère n'a jamais oublié son enfant ! Elle a le courage de ne pas venger un mort et de sauver un vivant.

Martin Ntirandekura

« Décidément, les voies du Seigneur sont impénétrables. Car, dans cet assassin de son mari qui se trouvait devant elle, dans cette salle de la chambre criminelle, elle avait formellement reconnu Rocky comme étant l'enfant qu'elle avait abandonné à l'hôpital.

Par ailleurs, comme tous les bâtards, il ressemblait étrangement à son père. Celui-là même qui présidait les débats aujourd'hui en ignorant ce fait et dont le sort de leur enfant commun dépendait.

En effet, le ci-présent président de la séance, M. Basimba, n'était autre que l'ancien directeur général aux escapades de Kajaga, épisodes qu'il avait banalisés depuis longtemps évidemment. Comme tous les hommes en général, il avait pris son plaisir sans se soucier des conséquences sur sa partenaire.

Il faudrait pourtant dire, à sa décharge, que la crasse sur le corps et les vêtements de Rocky le rendait peu reconnaissable. Un enfant si malpropre et si délabré ne pouvait être le fruit des gènes des gens de cette classe si distinguée.

Mais, seule dans ses pensées, Gatima souffrait beaucoup d'être cause que son enfant en soit arrivé là.

Elle apprenait que, au moment où elle ne savait quoi faire de ses victuailles variées, son enfant faisait la grivèlerie dans des gargotes minables ou déterrait des tubercules boueux de manioc et de patates douces à la sauvette.

Elle s'imaginait que, au moment où les frigos étaient pleins de boissons de toutes sortes et qu'elle offrait du vin de Champagne aux visiteurs, son fils mourait de soif.

Au moment où elle logeait dans une belle villa avec moquette et matelas douillets, son enfant dormait sous des épaves de véhicules,

d'où les torrents d'eau de pluie le délogeaient maintes fois, quand ce n'étaient pas des policiers qui allaient le loger sur le ciment humide des cachots ou des prisons !

Au moment où elle en avait assez de tous les agréments de la ville : voitures luxueuses, voyages en avion, restaurants chics, garde-robes débordantes, son enfant manquait de tout...

Pendant que Mme Mbita revivait ces douloureuses comparaisons, elle fut brutalement tirée de sa torpeur en entendant le procureur général prononcer les derniers mots du réquisitoire qu'elle n'avait point suivi : "Pour toutes ces raisons, je requiers la peine de mort pour le prévenu Wanjiya..."

Alors, avant que le procureur n'ait pu achever la phrase, il se passa la scène la plus folle, la plus inimaginable, la plus..., la plus... Enfin, la plus inédite dans les salles des palais de justice.

Car Mme Mbita, qui avait gardé toute sa dignité tout au long du procès, s'était dressée et avait couru comme échevelée, ses beaux habits en désordre, pour se précipiter dans les bras du meurtrier de son mari, en s'écriant :

"Non, non, vous n'allez pas tuer mon enfant. Vous n'allez pas le faire, monsieur le président, car c'est aussi le vôtre, souvenez-vous de Kajaga !"

Puis, s'adressant en sanglotant à celui qu'elle était en train d'embrasser énergiquement : "Mon enfant, mon fils, pardon. Pardonne-moi."

Un coup de tonnerre, une bombe qui aurait explosé dans la salle n'aurait pas produit le même effet. Car tout le monde était pétrifié, comme foudroyé.

Le public était muet, ébahi. Toute la cour, le procureur général et les gendarmes étaient médusés.

C'est ainsi qu'ils assistèrent, comme tout le monde, sans aucune capacité de réaction, à la sortie de la mère qui, par le bras, d'un pas rapide, tirait presque le jeune candidat à la peine capitale en disant : "Au lieu de mourir, tu vas vivre mon enfant. Tu dois vivre. Tu étais comme mort jusqu'ici, dorénavant tu vas vivre avec ta mère, tes frères et sœurs."

Le public ne s'était pas encore remis de cette secousse sismique qu'une réplique de la même ampleur sur l'échelle de Richter secoua de nouveau la salle.

“Alors, monsieur le président, qui juge qui finalement ? Qui est bourreau, qui est victime ?”

Cette insolente question venait du fond de la salle et tout le monde s'était retourné pour essayer de localiser le propriétaire de cette voix de stentor qui poursuivait sa diatribe: “Quand je m'insurge régulièrement contre cette tragi-comédie que nos dirigeants nous jouent sans scrupule en prétendant garantir l'ordre public alors que le pouvoir qu'ils détiennent est utilisé uniquement pour maintenir et protéger le désordre qu'ils créent et entretiennent quotidiennement, on me traite de fou ! En fait, votre prétendu ordre légalise le crime à deux niveaux, monsieur le président déchu. Il établit et renforce les mécanismes de spoliation du plus grand nombre par une petite minorité, car si des gens s'enrichissent si outrageusement, ils ne reçoivent pas cela du ciel mais de la production de ces petites gens qui ne feront que se paupériser chaque jour davantage.

En outre, en faisant de votre misère morale un modèle de référence pour espérer une survie dans cette société régie par ces règles injustes, vous ôtez à ces pauvres gens ce qui leur restait comme support dans leur insécurité matérielle, à savoir la richesse morale.

Mais comme toute chose a une fin, votre glas a sonné ! Veuillez ôter cette toge qui vous a longtemps servi de masque et remettez-la-moi pour que je juge, moi qui suis digne de la porter.”

Dans la salle, c'était la stupeur. Certains ne pouvaient s'empêcher de rire sous cape ; ce qui était dit à haute voix étant ce qu'ils pensaient tout bas, tandis que le perturbateur continuait: “Vous n'avez plus que deux choix : soit vous déguerpissez d'ici la queue entre les pattes ; ce qui ne sera, d'après votre jargon, qu'un sursis pour vous ; soit vous vous placez sur la barre des accusés afin qu'on vous juge pour infanticide. Et ce sera justice !”

Cette fois, le public riait franchement des propos de celui qu'on avait fini par identifier comme étant Gumuka.

Mais qui était donc ce Gumuka qui se permettait d'interpeller le président d'une cour que tout le monde craignait à défaut de le respecter ?

C'était un intellectuel au chômage permanent, quand il n'était pas en prison pour avoir régulièrement craché une vérité dérangeante pour les "en haut d'en haut". Ce que le monde croyait profondément mais n'avait pas le courage de dire ! Quoi qu'il en soit, le président Basimba avait profité du vacarme causé par Gumuka pour s'éclipser sans demander son reste. Maintenant, il n'était plus question de juger Wanjiya qui de criminel était devenu victime, le héros positif d'un film à grande sensation. »

Lettre à mon frère universel: « La Mort de l'espoir ou l'enfant sans mère »

L'auteur nous met devant les yeux une vieille femme aux cheveux rares mais blancs, aux yeux comme des caves encadrés de multiples sillons, aux joues creuses, aux bras osseux, couverts d'une peau ratatinée, aux gencives sans dents et aux lèvres pendantes.

Elle veillait sur un enfant qui tantôt refusait de manger tantôt rejetait le lait qu'elle lui servait abondamment. Il était souvent dehors à jouer avec les autres enfants et rentrait en pleurant pour avoir reçu des coups des autres gosses. Elle récriminait souvent contre son passé, mais elle réservait à l'enfant une très grande sollicitude. Un matin, cet édifice de bonheur chancela, puis s'écroula : il en vint à partager la nourriture avec les autres gosses chez eux ! La bonne grand-mère était clouée au lit toute la journée. Elle gémissait, sa respiration est lourde et saccadée : elle agonisait ! Elle savait qu'elle le quittait pour toujours ! On la mit sur une civière et on la conduisit sur une colline. On empêcha l'enfant de la suivre : les enfants ne vont pas aux enterrements !

Tout bascula dès lors pour lui ; il devait maintenant tout partager avec d'autres gosses : le manger, le coucher. Il n'avait plus ni assez de nourriture ni assez de lait. Il percevait l'hostilité de la femme qui le nourrissait. Il connut la faim et il eut surtout soif d'affection ! La femme en question est l'épouse de son oncle qui l'a recueilli. Il ressentit cruellement l'absence

de sa grand-mère. Il sortait furtivement et suivait le sentier par lequel on avait conduit sa grand-mère, scrutait l'horizon dans l'espoir de la voir surgir. Désespéré, il pleurait à chaudes larmes et s'endormait sur le chemin vaincu par le poids de sa peine.

Des passants le réveillaient et il courait vers cette maison si peu accueillante. Il apprit à mentir pour cacher son chagrin. « On me traitait de rejeton de mauvaise graine. » Il surprit une nuit la conversation de sa tante avec son oncle : « Être conçu dans la brousse ne pardonne pas. Il disparaît la journée et ment ! Dis à sa mère de venir le récupérer avant que nos enfants n'apprennent à l'imiter. En plus, il prétendra plus tard à l'héritage. »

Il décida de partir et commença à errer sans but en pensant à se tuer. Épuisé, il s'endormit dans la savane herbeuse. Un homme passe qui le reconnaît et veut le conduire à sa mère. Une faible lueur d'espoir naît alors dans son cœur, mais deviendra-t-elle une lumière éclatante ?

Martin Ntirandekura

« Après un temps qui me parut trop long, je vis apparaître au coin de la rue celle qui devait être ma mère.

À ma vue, elle eut un mouvement de recul. Mais comprenant sans doute qu'elle ne pouvait plus se dérober, elle s'avança vers moi et m'embrassa chaleureusement, sous l'œil impassible du gros homme.

À la révérence qu'elle lui fit ensuite, le gros homme répondit par une demande d'explication brutale.

– D'où viens-tu femme ?

– De la mosquée, répondit craintivement ma mère.

– Et ce garçon, tu le connais ?

Je vis ma mère hésiter un instant. Je compris parfaitement son dilemme. Allait-elle me renier pour sauvegarder sa situation.

– Il est de chez nous, fit croire timidement ma mère.

Le gros homme ricana.

Deux autres femmes, visiblement ravies de la scène, allongèrent leur cou vers l'extérieur, pour suivre attentivement et entièrement la conversation.

Ma mère voulut se réfugier à l'intérieur de la maison, mais elle en fut empêchée.

Je compris qu'elle était tombée sur un despote monstrueux et pourquoi elle ne venait que rarement me voir ; elle était prisonnière.

Le gros homme explosa enfin : " Ainsi tu prends prétexte de la mosquée pour courir les rues et assouvir tes vices. Ainsi donc tu me trompes depuis le temps où tu m'affirmais que tu étais jeune fille. Et ça, cria-t-il en pointant son doigt vers moi. Hein ! Tu prétends le faire vivre chez moi avec mes enfants, un bâtard, un kafir ! Tu as du culot, ma chère. "

La torture que ma mère et moi subissions à ce moment-là était absolument inédite.

Pourquoi ce monstre ne pouvait-il pas avoir un minimum de pudeur, le moindre respect pour les sentiments maternels et filiaux ?

Maintenant, toute la rue se délectait du spectacle et le voile de dignité dont se couvrait ma mère était déchiré publiquement. L'aspiration et le besoin d'idéalisation qu'un enfant porte à l'endroit de la personne sublime de sa mère venaient d'être ébranlés atrocement. J'étais effondré. Je n'avais alors d'autres choix que de reprendre l'errance, tout autre recours étant épuisé.

Et j'erre toujours, frère universel. Je pousse un cri dont l'écho te parviendra quelque part dans le coin du monde où tu te trouves. Toi, tu pourras transcender les préjugés chauvins, ethniques, raciaux, confessionnels et toutes les autres considérations mesquines dans lesquelles les hommes s'enlisent. Ils y trouvent un curieux plaisir. Ils entretiennent à souhait ces divisions quitte à miner dangereusement leurs harmonies sociales.

Face à leur destin commun dans cette aventure mystérieuse qu'est la vie, au lieu de se soutenir et d'unir leurs forces dans ce combat, les hommes préfèrent dépenser leur temps et leurs énergies à s'entredéchirer. Ils assombrissent ainsi leur existence déjà précaire, en se bousculant mutuellement, mettant en péril les intérêts pour lesquels ils croient lutter.

Dans cet amalgame, triomphe la bêtise humaine, dans ces ténèbres, pourrais-je entrevoir une lumière qui me conduirait à toi, frère universel,

pour prétendre au droit de connaître, à l’instar d’autres jeunes gens de mon âge, des jours qui rendront à mes nuits leur sommeil et aux journées leur allégresse.

Dans mon pays brille un soleil radieux, frère universel, mais moi je ne puis en jouir, mon cœur étant constamment glacé à cause des ombres froides dont les hommes pervers m’enveloppent à chaque pas.

Au moment où je te parle, frère universel, un gros nuage noir vient de crever, déversant son lourd contenu d’eau sur ma terre, la ravivant et la fécondant. C’est pourtant chose régulière dans mon pays, pendant qu’une sécheresse sans précédent ravage sans cesse ma peau et mon âme. Les haricots germent aisément ; leurs racines ont une terre fraîche où s’ancrer, et leurs tiges, comme leurs feuilles, croîtront allègrement tandis que des ronces impitoyables brisent chacun de mes élans vers la vie.

Pourrai-je rencontrer quelqu’un qui m’aidera à profiter de l’éclat du jour, des aubes fraîches, à acquérir une eau vivifiante qui stimule la vie, des crépuscules doux, préludes d’un bon repos ? En toi, frère universel, je cherche cet homme qui me fera retrouver la fierté d’une vie digne. »

Le Parfum de la capitale avec un extrait « Mbaza, La Belle déçue »

Le Parfum de la capitale rapporte la mésaventure de Mbaza, cette jeune fille éduquée dans la bonne et pure tradition burundaise du mariage. Celui-ci était arrangé par les familles et les fiancés ne se rencontraient, pour la première fois, que la nuit de leurs noces.

La libération des rapports entre les filles et les garçons est venue dans le fourgon de la modernité européenne. Pourtant, la religion catholique semblait renforcer les traditions sur ce point : à l’église, hommes et femmes étaient séparés, filles et garçons étaient inscrits dans des écoles séparées, jouaient sur des terrains séparés.

Mbaza ne connaissait donc rien du monde des garçons lorsqu’elle fut affectée comme enseignante dans une école primaire loin de sa colline natale : elle dut se loger au home des jeunes filles, à la paroisse Mikiko.

Les garçons rivalisaient d'ardeur dans le but de rendre visite aux locataires du home. Tous les soirs, le salon réservé aux visiteurs ne désemplissait pas.

Mbaza ne comprenait rien à cette frénésie et se retirait dans sa chambre. Elle était scandalisée de croiser dans le corridor des filles entraînant des garçons dans leurs chambres. Sa réserve et son manque évident d'intérêt pour les conversations masculines en faisaient une cible de choix pour les chasseurs. Ceux-ci avaient remarqué un petit « monsieur à moto » qui venait la voir et parvenait à la faire sourire ; c'était un enseignant ! Il était donc à l'abri de la concurrence auprès de la jolie Mbaza.

Les jeunes gens venus de la capitale faisaient battre la chamade dans la poitrine des filles du home, ils avaient beaucoup de succès parce qu'ils incarnaient le modernisme, les bonnes manières, la mode ! Et ils avaient l'art de jeter le trouble dans le cœur de leurs admiratrices. Mbaza n'échappe pas à la séduction ! Et quand le cœur est en feu, la tête est pleine de fumée ! Mbaza n'accepte aucune lumière qui mettrait à nu les défauts de son élu ! « Je crois qu'il ne s'agit que de jalousie pure et simple. », tonnait-elle. Elle n'écoula ni ses amies ni sa mère et se mit à fréquenter assidûment ce jeune homme inconnu de tous. Mais ce jeune homme changeait de fille comme de chemise ! C'est lui que Mbaza vient trouver pour lui annoncer sa grossesse.

Martin Ntirandekura

« Mbaza avait écouté, bouche bée. Quand le jeune homme eut achevé son récit, elle le regarda les yeux exorbités, comme si elle se trouvait en face d'un fantôme. Puis elle fondit en larmes en s'écriant : “Vous mentez. Je le reverrai. Je reviendrai le voir. Vous n'êtes que des jaloux, vous le diffamez !” Et elle s'en alla précipitamment.

En chemin, elle était en proie à des sentiments contradictoires. Car elle aimait Musafiri plus que jamais et ne pouvait supporter qu'on le couvre de calomnies ; mais elle livrait en même temps un combat incessant contre une impertinente voix intérieure qui lui susurrait : “Et si la version du garçon était vraie ?”

En effet, elle se sentait incapable d'affronter cette réalité et préférerait ressasser ses illusions, ne fût-ce que pour avoir la force d'atteindre la station de bus.

Mais le sort était contre elle ce jour-là. Car, après trois tournants, elle vit, assis sur la terrasse d'une grande maison, son amant en pleine discussion avec quatre individus au regard dur et méfiant.

À sa vue, Musafiri se leva promptement, l'entraîna à l'écart avant qu'elle ne les atteignît et lui demanda à brûle-pourpoint :

– Qu'est-ce qu'il y a ? Je t'avais pourtant défendu de venir me chercher quand je suis occupé à mes affaires.

Ces paroles, ajoutées à ce qu'elle venait d'entendre, firent que Mbaza faillit s'évanouir. Le choc était trop dur. Un langage pareil de la part de Musafiri était, pour elle, unimaginable. Elle essaya tout de même de se ressaisir et parvint à balbutier, le souffle coupé :

– Musafiri, je suis enceinte ; qu'allons-nous faire ?

Alors la bête humaine se montra, et, à cet instant, Mbaza aurait préféré se trouver devant un tigre menaçant.

En effet, le menton relevé, les yeux la fixant méchamment, les sourcils immobiles, les mâchoires serrées, Musafiri lança :

– Attention, ma chère, ne mélangeons pas les choses. Ce que tu vas faire, toi, ça te regarde. Après tout, c'est toi qui es enceinte, pas moi ! Sur ce débarrasse le plancher, tu vois bien que je suis occupé.

– Et il la planta là et s'en retourna auprès de ses compagnons qui l'interrogeaient du regard.

– C'est une personne qui croyait que j'allais l'épouser parce qu'on s'est amusés ensemble. Mon Dieu ! S'il fallait épouser toutes celles que j'ai connues, lâcha-t-il négligemment devant ses compagnons ! »

MATTHI KAYAYA KAMBALE
Un Nouvel habit pour moi, ancien soldat

Mélangant autobiographie et fiction, ce texte de Matthi Kayaya relate le changement de mentalité d'un ancien soldat. Il est aussi le témoignage poignant d'une expérience de la vie militaire. Le récit émane, non de la tête, mais du cœur d'un homme en perte de repères. La dimension autobiographique est destinée à crédibiliser le récit en mettant en avant l'expérience et le vécu du narrateur-personnage. Le lecteur découvre progressivement le petit monde désordonné du narrateur ! Le comble est que le soldat a travaillé pour une France qui ne reconnaîtra jamais son sacrifice.

S'agit-il d'une France réelle ou imaginaire ? Chacun le dira à l'issue de sa lecture.

Jean-Claude Makomo

Un Nouvel habit pour moi, ancien soldat

Je ne sais pas s'il faut que je continue. M'arrêter pour reprendre le souffle, continuer à courir, courir et courir ? Je suis indécis. Mais, en attendant, je cours. Je fonce sans savoir où et quand m'arrêter.

Je ne sais pas combien de kilomètres j'ai couru jusque-là. Mais ce que je sais, c'est qu'un homme normal aurait déjà dû être fatigué.

Je traverse des champs de choux, des plaines couvertes de merveilleuses plantes que je crois être du blé. La nature est belle par ici. Le vent froid et humide traverse mes narines et fait du bien à mes poumons. Je n'ai pas le temps de contempler tout ça. Je cours. Sans m'arrêter, je cours.

Je ne me suis reposé que pendant quelques secondes sous un petit arbre paisible. Mon repos s'interrompt quand j'entendis encore une fois un de ces bruits. Et comme il y a peu, quelque chose s'est subitement déclenché dans ma tête et m'a poussé à continuer ma course.

Maintenant, je n'en peux plus. Mon corps vient de se convaincre qu'un repos est nécessaire.

Mon cœur tambourine. Ma poitrine menace d'éclater. Mes poumons sont semblables à un grand soufflet. Mes jambes me démangent fortement. J'ai l'impression de me tenir dans une fourmilière.

Tout mon corps tremble. Je n'ai jamais eu une si grande soif. Il me faut de l'eau. Rien qu'une goutte me suffirait. Que le bon Dieu permette au pauvre Lazare couché sur le sein d'Abraham de plonger son petit doigt dans l'eau pour que la goutte descende et rafraîchisse ma gorge, ici, dans cet enfer.

Mon estomac a faim même si je ne le sens pas. Dieu ! Il me faut quelque chose à manger. Dans mon village, je me sens toujours mieux quand mon ventre est plein. Rassasié, je travaille bien et tous les petits m'apprécient.

Mais, là, aujourd'hui, je suis loin de mon village. Très loin. Je suis en France. Ma terre est tellement éloignée d'ici que même mes pensées ont maintenant du mal à l'atteindre.

Pour l'instant, l'essentiel est que je me trouve quelque chose à boire. N'importe quoi.

Je ne cherche pas à survivre. La mort ou la vie ne me disent rien du tout. Quand je suis vivant, j'envie les morts et une fois mort je sais que j'envierai les vivants.

Enfin, l'étoile du berger est là. J'ai suivi cette fumée en courant et elle m'a conduit ici. J'ai en moi un sentiment de doute mélangé à de l'excitation. La maison qui fume est magnifique. Tout est si poétique que mes yeux incrédules peinent à verser des larmes.

La petite clôture m'arrive jusqu'aux hanches. Elle est construite en lattes de bois verticales, aux bouts pointus. La petite porte se laisse pousser lentement. « Mon Dieu. Que fais-je ? Ces gens ne sont pas forcément bantous. Ce sont des Blancs. Des Blancs, Pierre ! Juste à manger et à boire, rien que ça. » Je prie Dieu pour qu'il n'y ait aucune casse. Et s'il y en avait, je me débrouillerais. Je suis un soldat après tout.

Je suis dans la clôture. Mes bottes semblent glisser sur cette pelouse fraîche.

Je dois avancer. Il le faut. Juste à manger. Ce n'est pas trop demander quand même. Allez, Pierre. Avance !

Voilà plus d'une minute que je suis là, debout devant la porte. Personne n'est sorti pour voir cet étrange étranger. Pourtant, quelque chose me dit qu'il doit y avoir quelqu'un à l'intérieur. Une personne est forcément à l'origine de la fumée que j'ai aperçue : un Homo sapiens, pas un monstre. Je regarde mon image qui se reflète sur la vitre de la porte. J'ai toujours été beau gosse. Mais le visage que je vois là est celui d'un démon noir, plein de sueur et garni de toute une montagne de fureur.

Je me refais un beau visage. Je me dis que c'est faux. Très faux d'ailleurs. J'ai toujours été attirant.

Je m'apprête à tourner la poignée de la porte. J'ai la main moite. Mon arme, que je porte en bandoulière, pèse maintenant mille cinq cent soixante-six kilos. « Mon Dieu ! Qu'est-ce que ces Blancs de la campagne vont faire de moi. » Je n'ose pas y penser. Je suis un soldat. Je me débrouillerai.

Je retiens mon souffle, tourne la poignée, et avant même que la porte ne s'ouvre...

– C'est pas gentiiil !

Une voix me crie de la sorte. C'est normal. Depuis peu je suis en train d'entendre des voix en moi. Ça doit être dû à beaucoup de choses. J'efface la voix de ma tête et tourne encore une fois la poignée quand la voix me crie encore plus fort :

– C'est pas GENTIIIIIL !

Ce n'est pas vrai. Dieu de mes ancêtres ! Qu'est-ce que j'ai ?

J'ouvre la porte. Je pousse lentement. Très lentement. Maintenant c'est insupportable. La voix hurle à faire trembler les montagnes :

– C'EST PAS GENTIIIIIIIL !

C'est très fort. J'avance tout de même. La salle est grande. C'est étrange. Je sais. Mais, à ça, je ne m'y attendais aucunement. La voix baisse et devient mélodieuse :

– C'eeest pas gentil !

C'est tout le contraire de ce que je croyais. Ça alors !

Le sang. Le sang. C'est tout ce qui domine par ici. Je ne vois que du rouge. Les copains pleurent à haute voix. À côté de moi, un officier français, un Blanc, s'est fait couper la jambe gauche. Il crie le nom de sa femme: « Catherine! Catherine! »

C'est horrible. J'ai l'impression de faire un cauchemar. Les cadavres des copains jonchent le sol. Mon Dieu! Que faire? Je serre fortement mon arme contre la poitrine et ferme les yeux avec rage. Je n'ai pas peur. Loin de là. Car, je savais que pourrait m'arriver ce qui m'arrive actuellement.

J'ai la nausée. Mon nez saigne. Je me suis peut-être cogné contre quelque chose. Mon sang est en train de se mélanger à un tas de boue et les deux descendent tranquillement dans ma bouche. Je ne me donne pas la peine de nettoyer tout ça.

Je ne sais pas s'il faut que je me transforme en Chaka Zoulou: éruption de courage, rage de vaincre et de combattre violemment. Non! soyons raisonnables, c'est impossible. C'est un vrai échec que nous sommes en train de subir.

L'Histoire reconnaîtra que, un jour du mois de juin de l'année 1940, Pierre assista à la perte d'une bataille. Nous l'avons perdue. Ils (les Français) l'ont perdue.

Encore un de ces bruits. Cette fois, le bruit du bombardement est assourdissant. Qui peut me dire que ce n'est pas l'Armageddon dont nous parle la Bible? Je suis toujours assis par terre. Le grand Pierre ne va tout de même pas pleurer! J'essayais de me lever pour fuir quand j'ai entendu la voix de Moy.

D'une voix faible, il m'appelle avec le nom qu'on m'a donné avant le baptême.

– Kika! Kikaaaah!

Sa voix est toujours faible. Trop faible pour que je le localise.

– Kika! Kika!

– Moy! Moy! Où es-tu? Moy!

Et il me fallait sûrement voir ça. Moy. Mon ami depuis quelques mois. Mon compatriote. Venait de recevoir une balle dans la gorge. Je soutiens sa tête et nous nous regardons fixement. Et au lieu de me recommander

une chose, de me dire une parole d'adieu, Moy fit plus simple et plus bref.

– Tu es blessé Kika. Là, sur ta main droite. Est-ce que tu as mal, Kika ? Je ne dis rien. Je le regarde. J'ai envie de lui dire quelque chose. Le réconforter. Lui dire que sa famille l'attend, sa femme, ses enfants, le fougou, etc.

Mais je ne peux pas. J'en suis incapable.

Moy veut poursuivre. Il essaie me dire quelque chose d'important, mais ses mots se confondent avec ses gémissements.

Nos yeux ne se quittent pas. Mon Dieu ! Moy va mourir !

Boum ! Encore un de ces bruits. Un bombardement. La poussière se lève et le jour ressemble maintenant à minuit.

J'ai instinctivement lâché la tête de mon ami pour me boucher les oreilles.

Et zut ! Moy est mort. Dieu de mes ancêtres ! Mon seul ami sur cette terre étrangère. Que faire alors ?

Courir. C'est sûrement la bonne décision que j'ai à prendre en ce moment. Avec un peu de chance, je pourrais tomber dans un puits ; avec un peu de chance, une balle perdue, un serpent ou autre chose m'ôterait cette putain de vie.

Je cours et je le fais avec rage. Je sens quelqu'un me retenir par mon uniforme et ralentir ma vitesse.

J'essaie de me libérer, mais il me retient avec force. La personne ne cesse de crier dans mes oreilles :

– C'est pas gentiiil ! C'est pas gentiiil !

Il faut que cette personne me lâche. Je me débats et ses gros bras ne me lâchent toujours pas. « Lâche-moi abruti ! T'es donc sourd ? Lâche-moi ! » Il se met à crier fort dans l'intention d'éclater mes tympanes :

– C'est pas gentiiil !

Oh ! Je sursaute. Mais où suis-je ? Mon Dieu ! Dieu de mes ancêtres. Il n'y a plus de soldats morts, plus d'officier français qui crie sa Catherine, plus de sang qui coule de mon nez et de mon biceps droit, plus de têtes écrasées et de cerveaux coulants. Plus rien.

Maintenant je suis dans une chambre toute noire et un feu devant moi me réchauffe. Mon Dieu.

Comment suis-je arrivé ici ? Ma mémoire me joue des tours ces derniers temps.

C'est pourtant confortable ici. Un bol contenant quatre pommes de terre arrosées d'une soupe est posé sur une petite table. Ça doit être du lapin.

– C'est pas gentiiiiil !

Oh ! Mon Dieu. Encore cette voix. Elle ne vient pas de ma tête. Elle est de l'autre côté du mur. Elle vient de la chambre voisine.

– Ça va, Pierre ?

Mon Dieu !

– Tu es sûr que tout va bien ?

Je ne dis rien. Ma bouche reste ouverte.

Mais qui est cette jeune dame blanche en tenue de nuit ! Mais qui lui a dit mon nom ?

La lampe qu'elle tient dans sa main l'éclaire et fait briller son visage. J'avoue qu'elle est presque aussi belle que Cécile, ma femme. Elle me regarde fixement comme une institutrice.

– C'est bien ! Je vais voir ce qui ne va pas chez lui. Lui va peut-être parler et me dire si ça va ou pas.

Elle se précipite dans la chambre d'où vient le « c'est pas gentil ! » Je ne sais quoi penser. Mon Dieu ! Dieu de mes ancêtres ! C'est quoi tout ça ? J'ai un peu peur. Je me replonge de tout mon poids dans mon confortable canapé.

– C'est pas gentil !

Mais oui ! Je m'en souviens maintenant. « C'est pas gentil » vient de me le rappeler.

La scène que je viens de vivre dans mes rêves est celle que j'ai vécue aujourd'hui. Je crois qu'il me faudra mille ans pour effacer cette maudite journée de ma tête.

Moy est mort. L'armée française a perdu face aux Allemands. Je me suis mis à courir. À courir très vite. Je me rappelle que c'est aux alentours

de 16 heures que je suis arrivé ici. Tout était calme et beau. La fumée qui sortait de la cheminée montait au ciel comme le sacrifice des lévites dans la Bible.

Hésitant, devant la porte, je me suis enfin décidé à entrer dans la maison après m'être composé le visage. Et, là, je vis la plus belle des choses que j'ai eues à rencontrer sur cet étrange continent.

Un bon sourire. C'est justement ce qu'il me fallait. Pas de l'eau ni de la nourriture. Juste un bon sourire bien denté. La voix qui criait « c'est pas gentil ! » ne venait donc pas de ma tête.

C'est Jacques-Siméon qui criait de la sorte.

Constatant mon entrée rapide et mécanique, il baissa sa voix et la rendit mélodique :

– C'est pas gentiiiiiiiiil !

Il m'a accueilli avec un très large et sincère sourire. Un sourire me souhaitant la bienvenue. Celui qu'affichent les squelettes sans se fatiguer.

C'est justement ce qu'il me fallait. Pas de l'eau ni de la nourriture. Combien ça m'a réconforté. Nous restâmes là, debout, en train de nous regarder. Je pus enfin sourire.

Je compris que la personne devant moi n'était pas normale. Que c'était un handicapé cloué à un fauteuil roulant. Sa tête est continuellement penchée vers l'avant et ses yeux semblent regarder vers le haut.

Tic-tac ! Tic-tac ! Les minutes se succèdent nous laissant chacun dans sa position initiale.

Après tout, la probabilité que ce monsieur me fasse du mal était pratiquement nulle. À la vue d'un gros pain rond – j'apprendrai plus tard qu'on peut encore l'appeler « miche » – je me suis décidé à changer de position. Il me fallait manger à tout prix.

Je m'approchais progressivement du pain et le sourire du monsieur s'était mis alors à rétrécir au fur et à mesure que le mien s'élargissait. Ma main était sur le point de toucher la miche quand tout à coup :

– C'est pas gentiiiiil, Mamaaaan !

Je sursautai et me retournai subitement vers le monsieur qui s'était mis dans la tête de m'éclater les tympans.

– Monsieur ! J’ai très faim. Je veux juste manger quelque chose et m’en aller. Je...

– Maman ! Maman ! Maman... C’est pas gentil, maman.

Les mots venaient de changer. Les « c’est pas gentil » se transformèrent en « maman ». Pas normal du tout !

En plus de son étrange position, de sa main gauche anormalement pliée et posée sur son ventre, j’ai pu remarquer que le monsieur en face de moi n’était pas normal. Je crois que je ne suis pas obligé de lui manifester un respect extrême comme on nous l’impose dans mon pays.

Un jour, je saurai que tout Blanc ne mérite pas le respect. Jusque-là, je n’ai vu que des créateurs de guerre, des colonisateurs cruels. Dédaigneux et tout. Un jour, je ne les appellerai pas tous « monsieur ».

« Eh ! Toi ! Approche ! » Je le dirai aussi un jour à un Blanc. J’ai la foi. C’est ce que nous recommande la Bible. Livre qu’ils nous ont imposé et qui malheureusement n’est pas respecté.

Un autre « c’est pas gentil ! » retentit. J’entendis des pas qui s’approchaient. Mon Dieu. Les carottes étaient cuites. Les cris anormaux de cet homme venaient d’alerter. Que faire ? Je me suis décidé à saisir mon arme pour faire exploser tour à tour la tête de toute personne qui viendrait s’en prendre à moi. Je n’avais rien fait de mal, le ciel m’en était témoin. Je m’apprêtais à pointer mon arme quand j’entendis une voix.

– Ça va, Jaja, j’arrive !

Mon Dieu ! C’est une femme. Je rangeai rapidement mon arme et une personne devenue muette se tenait, là, debout dans l’encadrement d’une porte qui donnait sur un petit corridor pénombé.

La petite dame ne me souriait pas comme l’avait fait « c’est pas gentil ». Surprise, elle a les yeux écarquillés et la bouche ouverte. Je sentis qu’elle avait peur et quand je voulus parler elle courut précipitamment vers le petit corridor d’où elle était venue. Je ne voulais faire peur à personne. Restés à deux, Jacques-Siméon se remit à sourire.

À présent, c’est à lui que j’avais envie de faire exploser le crâne.

– Te faire exploser la tête avec rage et partir avec le pain., murmuré-je.

Non, ça me ferait revivre la scène d'il y a quelques heures. Je me retournai pour sortir discrètement de la maison et reprendre ma course quand j'entendis des pas revenir. Je devinai que c'étaient ceux de deux personnes qui s'approchaient rapidement. J'étais déjà au seuil de la porte d'où j'apercevais la belle nature de la campagne française quand j'entendis derrière moi une voix. Un hurlement. C'était encore une voix féminine.

– Que voulez-vous à mon frère ?

Je me retournai et, petit à petit, les deux silhouettes à la porte reculaient.

Mon Dieu ! La dame était partie appeler une autre plus jeune et plus... belle qu'elle. La jeune fille tenait un gros morceau de bois. Dieu seul savait si elle était capable de s'en servir pour assommer un homme de ma corpulence.

– Rien. Rien ! lui dis-je, d'un air qui dévoilait ma fatigue et ma lassitude.

– Il parle français ?

– Tais-toi, maman, chuchote la fille.

La maman leva les yeux en signe d'incompréhension. Ils étaient inoffensifs. Je compris que j'étais tombé dans une famille. Que la vieille, un peu moins élancée avec un beau foulard sur les épaules, était la mère et que la fille, à la chevelure molle et une longue robe resserrée au niveau de la poitrine, était la fille. La famille n'avait donc aucune défense. La plus jeune était la plus normale. Je me suis senti plus fort, mais, pour le gros pain, il m'a fallu jouer le vulnérable.

– S'il vous plaît. J'ai besoin d'aide, dis-je en écartant mes bras, je suis fatigué et je ne réclame qu'un peu d'eau pour repartir et mourir dans la brousse.

Je m'avançai d'un peu et m'effondrai dans un gros canapé, les bras toujours écartés et sous le beau regard de Jacques-Siméon :

– Vous n'allez donc nous faire aucun mal ?

Je demeurai muet.

– Maman vous a posé une question.

Dans tous les cas, je me sentais plus fort. Je gardai encore une fois le silence.

Ben si c'est comme ça, j'appelle Hubert. Mon Dieu. Du renfort. Il faut vite agir.

– Si j'avais voulu faire du mal à quelqu'un, j'aurais pu commencer par lui.

Tout le monde s'immobilisa. Ah ! Ça avançait. Je continuai.

– Ça fait plus de dix minutes que je suis avec lui et, vérifiez, il n'a aucune égratignure. Il ne fait que me sourire.

– C'est vrai, Jaja ? Tu...

– S'il vous plaît. Juste quinze minutes et vous ne me reverrez plus jamais.

Et c'était gagné. Le soldat noir venait de se faire accepter dans une famille blanche, à des milliers de kilomètres de chez lui. Je pus enfin voir un autre sourire bien sincère, celui de la jeune.

– Tu disais que tu avais besoin de quoi ?

– Marianne !

– Maman ! La miche. Ça te va ?

Je pouvais enfin manger. Le pain me convenait très bien au point que je faillis avaler ma langue. Quand je pensais qu'il y avait peu j'aurais dû dire au revoir à la vie ! L'atmosphère me parut subitement détendue. Tout le monde semblait joyeux, mis à part la vieille grand-mère. La maman de Marianne. Elle me fixait avec rage et méfiance. Me passant d'elle, je me réconfortais avec le sourire de Jacques-Siméon et le bavardage de la jeune demoiselle. Je compris que la petite famille avait cruellement besoin d'une compagnie quand bien même cette compagnie serait noire.

Quelques instants plus tard, la jeune dame m'apporta des pommes de terre bien chaudes accompagnées d'une soupe et d'un morceau de lapin. La grosse boule jaune du soleil s'enfonçait petit à petit dans les arbres à l'horizon et tout le monde — même moi — oublia que je n'avais que quinze minutes.

L'esprit de mon grand-père me couvrit et je me mis à raconter la défaite de l'armée que je venais de vivre il y avait peu. Je me contentais de bien relater la mort atroce des soldats blancs et de parler des obus, du sang et des larmes.

Bien qu'ils ne réagissaient pas, Jacques-Siméon et sa vieille maman se plaisaient à m'écouter échanger avec Marianne au coin de la cheminée sur la guerre et l'Afrique. Quand on me laissait momentanément en compagnie de Jacques-Siméon, de l'autre côté du mur, je pouvais entendre des chuchotements qui se terminaient toujours par un « Mamaaaaaaaaaan ! Sois tranquille. Il ne va rien se passer. »

Le noir devenait de plus en plus épais quand on me conduisit dans ma chambre. Je m'y sens bien même si elle me paraît triste et solitaire. Je n'ai jamais été aussi ému de ma vie. Cécile est de l'autre côté de la rivière. Elle est en train de puiser de l'eau dans la grossealebasse colorée qu'on nous a offerte le jour de notre mariage.

Mes trois garçons l'embrouillent en déversant l'eau de laalebasse dans la rivière. La scène se répète, et moi, assis sous un manguier de l'autre côté, je ne cesse d'en sourire. Quelques instants plus tard, je ne comprends plus rien. Mais qu'est-ce que le lieutenant Lafèvre est venu faire chez moi ? Dans mon pays, à Singa, mon village ? Il ne me laisse pas deux secondes pour réfléchir.

Il se rue sur moi et son poing, grand comme une cruche, vient s'écraser sur ma figure et...

Oh ! Je sursaute. Mais où suis-je ? Mon Dieu ! Dieu de mes ancêtres ! Il n'y a plus de lieutenant Lafèvre, ni mes garçons ni ma femme. Plus rien.

Je suis donc en France. Très loin de chez moi. Loin des toupets de mes trois enfants et de la tendresse de ma femme. Mon Dieu ! Que suis-je venu faire ici ? Pourquoi ai-je à combattre les Allemands au profit des Français ? Pourquoi est-ce qu'il faut que je les appelle « ennemis » par ordre des officiers ? Encore une fois, je ne trouve pas de réponses à mes questions. Après tout, personne n'a le temps d'y répondre. Ou alors personne ne se donne ce temps. Petit, je cherchais à savoir pourquoi les hommes font pipi debout alors que les femmes le font assises. Tous mes proches fuyaient ce genre de questions.

La lumière du soleil inonde ma chambre. J'ai une forte migraine et mes articulations semblent broyées. Comme hier, la parcelle est tranquille. Je ne sais pas s'il faut que je croie que je suis en enfer ou au paradis.

Tout se mélange : un paradis au beau milieu de l'enfer ou un enfer enfoui dans le paradis. Je ne sais pas. Mais la Bible, livre de M. l'abbé, nous dit que l'enfer est un lieu où tout brûle. Les gens brûlent éternellement. Ce qui m'étonne, c'est que l'on brûle sans pour autant se consumer. Je suis donc dans une petite parcelle de paradis au beau milieu de l'enfer français.

À travers la fenêtre, je vois Marianne. Elle s'appuie de dos contre un arbre et son visage est caché par moments par de longs cheveux qui semblent s'évaporer quand le vent souffle. Elle est belle comme je l'ai vue hier. Mais je crois que c'est plutôt Cécile qui la dépasse un tout petit peu. Je n'aurais jamais l'occasion de savoir si ses seins sont aussi beaux que ceux de ma femme. Hélas ! D'ailleurs, je pécherais. Mais j'avoue que je suis un tout petit peu tenté.

Je me souviens de quelque chose d'important. Il faut que j'aille le lui demander. Je sors précipitamment de ma chambre et me dirige vers la sortie à pas de course. Au bout du couloir, Jacques-Siméon. Il me sourit comme hier.

– Bonjour, monsieur.

Il ne répond rien et se contente d'élargir son sourire. C'est tellement réconfortant !

– Mais vous voyez bien que Jacques ne parle pas, monsieur !

Une voix pleine de détermination fait que je me retourne subitement.

Encore, la vieille ! Franchement, je ne l'aime pas ; elle ne sourit toujours pas et regarde fixement tous ceux à qui elle adresse la parole.

– Il articule difficilement et son vocabulaire n'est pas très très riche.

Elle a envie de me faire peur alors qu'elle-même est effrayée par le géant noir qui se trouve sous son toit. Elle tient un gros couteau de cuisine dans sa main. Je fais semblant d'en avoir peur et, rapidement, elle le cache derrière son dos et continue à parler. Jaja libère un rire aigu.

– Alors pour tout ce que vous voulez savoir, adressez-vous désormais à quelqu'un d'autre.

Je ne dis rien. Je contemple le sourire de Jacques-Siméon. Il me fait oublier sa maman. Avec détermination, je sors de la maison laissant la vieille perplexe en train de subir le rire énervant de Jaja.

– S’il vous plaît, madame, où est mon arme ?

Bien que brusquée par ma voix, Marianne ne bouge pas. Elle garde sa position.

– C’est important que je voie mon arme, madame.

– Et pourquoi quoi faire ? me répond-elle après un instant.

J’ai du mal à répondre à la question. Je baisse la tête non pour réfléchir, mais pour éviter son regard ! Elle ne donne pas l’air de s’impatier en attendant ma réponse.

– On nous ordonne de ne jamais nous en séparer.

– Oui, mais... une arme ! pour quoi faire ?

– Rien, madame.

– Rien tu dis ? T’es sûr ? Une arme, c’est fait pour tuer des personnes. Rien d’autre.

– Pas toute personne. Seulement les Allemands, madame.

– Ces balles... Elles ne pénètrent pas les corps français, tu veux dire ! Tu n’as pas besoin d’arme ici. Il n’y a pas d’Allemands.

– On nous l’ordonne, madame. Ne jamais nous en séparer. Jamais.

– Jamais ?

– Jamais.

– Partout ? Même au Sénégal ?

– Suis pas du Sénégal, madame. Je viens du Gabon.

– Mais pourquoi on vous appelle tous des « tirailleurs sénégalais ».

– Je ne sais pas, madame. Je viens du Gabon.

Pendant un long moment, Marianne me fixe attentivement. Elle s’en fout que je sois gêné par son regard. Elle le fait exprès.

Ma tête et mes yeux restent baissés. Quand j’essaie de la regarder, je perds courage et laisse tomber ma tête comme fit Jésus quand il rendit l’âme.

Elle décide enfin de mettre fin à mon calvaire.

– Dans la grande salle, au-dessus de l’armoire près de la cheminée. C’est là que tu l’as laissée, non ?

– Merci, madame.

Je m’apprête à y aller quand elle me crie.

– Eh! Suis pas une dame. OK ? Tu as compris ? On ne m'appelle pas « madame ».

– Parce qu'en Afrique...

– Nous ne sommes pas en Afrique. Nous sommes en France. J'ai 20 ans. Tu comprends ? T'as déjà vu une dame de 20 ans, toi ?

– Ma femme a 20 ans.

– Et tu l'appelles « madame » ?

– C'est une dame. Une vraie dame.

– Et, toi, t'as quel âge ?

– 23 ans.

– Ça alors ! Et tu es marié depuis quand ?

– Depuis 3 ans.

– Elle n'avait que 17 ans alors !

– Oui et je n'avais que 20 ans.

Je suis à mon aise. Je parle à une personne blanche sans pour autant que celle-ci ne me dédaigne, me hurle dessus ou soit incommodée par ma présence. Je crois que, avant tout ceci, j'avais une pensée erronée sur ces hommes à la peau blanche. À moins que ceux que je découvre ici ne soient que l'exception qui confirme la règle ? Les heures ont passé. J'ai faim et je n'ai pourtant pas le courage de demander à manger. C'est la vieille qui s'occupe de la cuisine. Ça sent bon ! Si j'étais chez moi, j'irais prendre un morceau dans la casserole de Cécile qui me regarderait avec sévérité et amour. Le simple fait de penser à ma femme me rend triste et heureux en même temps. Je pense à mes trois fils et à mes quarante élèves. Je viens donc de faire des jours sans toucher à la craie et sans mentir à mes élèves leur en racontant que je suis l'homme le plus fort et le plus intelligent du monde. Je n'essaie même pas de penser au lendemain. Qu'est-ce qui peut bien m'arriver dans trois jours, demain ou dans une heure ? Mon Dieu ! Dieu de mes ancêtres ! J'avoue que j'ai un tout petit peu peur. Et si de petits Allemands circulaient dans le coin et se retrouvaient nez à nez avec un ennemi noir en uniforme français : Armageddon ! Armageddon ! Je me suis sauvé de la bataille. J'ai couru comme un fou et à présent je ne sais plus où j'en suis. Je suis perdu. Voilà le mot qui me convient. Perdu.

C'est peut-être un cauchemar. Je vais peut-être bientôt me réveiller dans mon lit, bien au chaud à l'intérieur de ma case.

Ça fait aussi un bon bout de temps que je n'ai pas adressé à Dieu une moindre prière. De toute façon, je ne sais par où commencer. Parmi les deux divinités que je prie, je ne sais pas laquelle aura à exaucer mes prières. Le Dieu que j'ai trouvé dans la bible de M. l'abbé ou le dieu de mes ancêtres que j'ai hérité de mes parents et qui n'a pas beaucoup d'exigences comme celui du catéchisme. Et on me demande de toujours écrire son nom en minuscule, histoire de rendre petit tout ce qui est africain, même les divinités qui n'ont rien à voir avec nos embrouilles.

16 heures moins 5 minutes. La grosse boule à la fois jaune et rouge du soleil s'apprête à s'enfoncer lentement dans les collines. Ça fait plus de trois heures que je suis assis sur les escaliers du perron. Mon arme sur mon épaule me rassure. Mon casque à côté de moi est tout rempli de boue sèche. Je n'ai pas envie de le mettre sur ma tête.

J'ai du mal à déterminer avec précision mon état d'âme. Mais, ce dont je suis sûr, c'est que je ne suis pas ennuyé. J'ai mangé. Après que les mots ont tari entre moi et M. Jacques-Siméon, je suis allé dans ma chambre, histoire d'acquérir d'autres inspirations.

Là, j'ai trouvé sur la petite table à côté du lit deux bols bien fumants. Ça ne devait être que pour le grand visiteur noir. Ils contenaient des aubergines, des pommes de terre, des choux à la tomate et bien sûr... du lapin. Finalement, elle n'est pas si mauvaise que ça, la cuisine française ! Enfant, je croyais que c'est à force de manger mal que ces gens avaient fini par rendre leurs peaux pâles. Je me trompais. Elle est bonne la cuisine. Et la vieille dame n'est pas si mauvaise que ça ! Elle est un tout petit peu gentille. Je ne crois pas que Marianne – toujours la tête dans les nuages – ait pu forcer la main de sa maman pour mettre ces plats dans ma chambre.

La grosse boule à la fois jaune et rouge a atteint les sommets des collines. Il ne sort pas de flammes, mais elles donnent l'impression de brûler.

Comme moi, Marianne vient de passer trois heures dans la même position. Assise sur un gros tronc d'arbre au fond de la parcelle. Elle s'ennuie. Tout le monde dans cette maison s'ennuie : le Jaja est toujours

assis sur sa chaise. Il ne fait que se plaindre et rire à voix haute ; la vieille dame, elle, est toujours en activité. Avec ses petits pas rapides et nerveux, elle a sûrement parcouru la distance Terre/Lune depuis le matin. Elle s'occupe toujours et rien que de la cuisine. Elle s'ennuie aussi. Terriblement.

Marianne, elle, a l'air de quelqu'un qui veut crier jusqu'à s'égosiller, pleurer à en perdre la vue, rire à en perdre la voix, chanter comme une possédée, voler comme un épervier. Elle s'ennuie.

– Si je peux vous aider de quelque manière que ce soit... dis-je après m'être raclé la gorge.

Pas de réponse. Je me demande pourquoi je lui ai demandé ça. Même si j'ai réellement envie de faire quelque chose, d'aider ou de paraître utile, cette fille, par son silence radio, vient de m'en dissuader.

Les minutes passent. Elle garde la même position. Je jure que plus jamais je ne lui adresserai la parole. Jusqu'au moment où les Allemands jailliront spontanément et me fusilleront ici même, dans sa parcelle. Ou au moment où un officier français en se promenant me surprendra pour me faire exécuter pour désertion. Je me débrouillerai. Je suis un soldat après tout.

Sa réaction est peu polie, désagréable. Je crois qu'elle s'en est rendu compte et veut se racheter. Elle se retourne lentement vers moi et veut me dire quelque chose quand tout à coup un étrange instinct m'ordonne de me sauver. Je sens un danger venir. Je lève la tête et au loin j'aperçois deux silhouettes. Il faut sûrement que je me sauve. Je crois que ces gens portent l'uniforme. D'un grand bond, je me dirige vers la maison et ferme brutalement la porte. Marianne a eu peur. Elle a sursauté. La pauvre.

Les silhouettes s'approchent. Je tremble fortement et transpire. La demoiselle ne comprend rien. Elle cherche une explication dans mes grands yeux peureux derrière la vitre de la porte. Je tire vite les rideaux et commence à regarder à travers une petite ouverture de la porte.

Marianne a tout compris quand elle s'est retournée en entendant des voix derrière elle.

Mon cœur est en ébullition. Elle va m'accuser. Mon Dieu. Dieu de mes ancêtres. Ils sont sûrement en train de se renseigner sur moi : Pierre Kika,

un gros noir qui s'est échappé du champ de bataille. Ils en mettent du temps. Doux Jésus ! C'est sérieux. Je crois que Marianne va les conduire tout bonnement vers la maison. Je sors mon arme. Si ça tourne mal, s'ils s'avèrent brutaux, je ferai éclater une à une les têtes de ces soldats français. De toutes les façons, je n'en serai pas à ma première expérience.

Ô Jésus ! Mon casque. Je l'ai laissé à l'extérieur. C'est un vrai signe. Il est bien visible. Pendant que l'un des soldats cause, celui qui l'accompagne, le plus jeune et le plus brun, ne cesse de promener son regard à la recherche de quelque chose.

« Sors de la maison, les mains sur la tête ; nooon. Reste encore un peu ; sauve-toi par la fenêtre... »

Je suis indécis. Le gros soldat lève sa main pour expliquer quelque chose-il lève cette main davantage – c'est de ma grande taille qu'il est en train de parler. Mon Dieu ! L'autre, le jeune, parle à son tour en passant sa main sur son cou – il parle, lui, de ma couleur. Je suis cuit.

Marianne est à présent debout. Elle veut conduire les messieurs jusqu'ici. Je recule d'un pas, m'agenouille, sors mon arme et me mets en position de tir. Les secondes passent et personne n'ouvre la porte. Je garde toujours la même position. Quelques secondes de plus s'écoulent, quand j'entends les voix s'éloigner :

– Au revoir, mam'zelle ; au revoir, Marianne.

Je me lève subitement. Les soldats s'éloignent et Marianne revient avec un sourire aux lèvres. Ils ont réussi à la faire sourire. Mais pourquoi ne sont-ils pas venus me prendre ? Je libère un souffle quand quelqu'un derrière moi libère, lui, un rire très aigu. Je me retourne vite et pointe mon arme sur la cible qui se tait sur-le-champ. Oh vache ! Je l'ai oublié. Jacques-Siméon ! Il a assisté à toute la scène. Il était là à me regarder grimacer derrière la porte. Lentement, je baisse mon arme et m'efforce d'afficher un sourire à Jaja, histoire de lui assurer que nous sommes toujours amis. Rassuré, il remet son rire aigu. Je me sens nul et humilié. J'ouvre la porte au moment où Marianne fait la même chose de l'autre côté. Elle me sourit. C'est ce que je cherchais avant que les messieurs n'arrivent, mais, là, je ne suis pas d'humeur. Elle me laisse passer. Je vais ramasser mon casque et retourne à l'intérieur.

- C’est d’eux que tu avais eu peur, il y a peu ?
- Oui ! répondis-je après un temps.
- Ben ! Pourquoi ?
- J’ai peur qu’on ne m’arrête pour me faire revivre ce que j’ai vécu hier.
- Mais, as-tu commis un crime pour que l’on cherche à t’arrêter ?
- Quel crime par exemple ?
- Sais pas moi ! Tuer quelqu’un... abattre un homme...
- Des hommes, j’en ai abattu une dizaine. Ça n’a jamais été un crime parce qu’ils étaient Allemands. Maintenant, je fuis l’Allemand pour qu’il ne me tue pas et le Français pour qu’il ne me punisse pas pour abandon de poste ou désertion. Je fuis tout militaire.
- Mais eux, ils ne sont pas militaires !
- Quoi ?
- C’est M. Hubert et son fils. C’est vrai, il a fait la guerre de 1914-1918, mais il est maintenant garde de parcs. Ils sont inoffensifs même si partout il ne parle que de la mère patrie et de sa victoire.
- Je me sens nul et humilié. Je fuis maintenant devant des gardes de parcs. Mais ils portaient tous les deux d’étranges uniformes.

Même si Marianne riait en se moquant de moi, je n’en étais pas offusqué, car c’était ce que je voulais. Détendre l’ambiance. Je crois que je ne suis plus en enfer. Ou quelque chose du genre. Je suis entouré de gens qui ont tout à offrir et sont prêts à tout recevoir. Ils sont gentils et vulnérables comme bon nombre de gens sur cette terre. Ma femme ne me croira jamais. Un indigène dans une famille blanche, très blanche. Et qui fait rire ces Blancs. Ça n’arrive pas tous les siècles.

Encore du lapin. C’est très bon, mais... ça commence à me déplaire un tout petit peu. Mais de toute façon, je n’en ai pas le moindre droit. Je dois me contenter de ça et dire merci à la vieille avant de me rendormir bercé par l’espoir de me réveiller le lendemain, dans mon lit, à côté de Cécile, à Singa mon village.

Ça, il faut que je me le rappelle toutes les secondes. Je suis un soldat noir en France, à des milliers de kilomètres de l’Afrique, au beau milieu d’une guerre qui n’épargne personne. Dans une petite famille d’inconnus.

C'est inimaginable, mais je suis heureux. Ça fait des années que je n'ai pas eu en moi un tel sentiment de satisfaction.

20 h 30. Marianne vient de sortir de ma chambre. J'étais couché sur le dos dans mon petit lit, essayant de vider mon crâne quand la jeune fille a discrètement ouvert la porte de ma chambre. Et, là, en me retournant, je suis tombé sur un sourire combien gentil et doux.

– Merci d'être là pour nous, Pierre.

C'était le moment. Mon Dieu. Il me fallait ces paroles. J'ai peut-être fait un bon acte inconsciemment. Je ne mérite pas la moindre reconnaissance de la part de cette famille. C'est justement ce qu'il fallait que je dise à ces gens. Je n'ai pas pu m'empêcher de répéter la même chose à la demoiselle Marianne. Je me dis que ses paroles venaient du cœur. Et les miennes aussi.

– Merci à vous tous d'être là pour moi, Marianne.

Et après un autre petit sourire, après que de petits mots ont cherché en vain à sortir de sa petite bouche, Marianne me fit un signe de la main et referma la porte avec cette même gentillesse.

Cela fait cinq minutes que la belle scène s'est produite, mais j'en garde toujours le sourire. Le bilan de ma petite journée élargit davantage mon sourire. C'est peut-être pour ça que Marianne me dit merci.

Cette journée a été exceptionnelle. Commencée par un geste de bonté, elle vient de se terminer par un échange de sourires sincères.

En me réveillant, j'ai aperçu Marianne qui voulait sortir de la parcelle avec deux gros seaux vides. Je compris qu'elle se dirigeait vers un endroit d'approvisionnement en eau. Oubliant mon uniforme, j'ai épaulé mon arme et je me suis précipité vers elle pour lui proposer mon aide.

– Marianne ! l'appelai-je de loin.

Surprise, elle ne pouvait que s'arrêter et entendre ce que le tirailleur voulait lui dire. Je la rejoignis à pas de course et une fois près d'elle, je lui souris en tendant mes deux mains vers les gros seaux qu'elle tenait.

Elle comprit tout et après un sourire, elle me les donna sur-le-champ. Ensemble, nous nous sommes dirigés vers le centre du village, là où les maisons ne sont pas dispersées, où l'on peut trouver une activité plus au moins dense et où les gens peuvent rire à haute voix. J'ai peut-être fait une

erreur de ne venir qu'avec le singlet. Tous les regards sont pratiquement braqués sur le gros nègre à biceps qui accompagne, armé et à moitié nu, la belle fille de la contrée.

Ils me font tous pitié. Je ne vois que de petits vieux dont les becs sont perpétuellement cloués par de grosses pipes et dont la plupart ne sortent même plus de leur nuage de fumée ; de drôles de petits chapeaux leur couvrent la tête et leurs visages sont bouffis par l'alcool. Ils regrettent leur vie passée sans aucun acte historique, une vie dans l'ombre.

Lorsque nous avançons vers le puits, ces vénérables personnes se redressent subitement, jettent un coup d'œil sur moi avant d'en jeter un autre très interrogateur à Marianne, qui, inconsciente, ne fait que sourire et marcher fièrement devant son garde du corps.

Pendant que je puisais de l'eau dans le puits, Marianne faisait un tour dans le village. Elle s'est introduite par une porte à travers laquelle j'ai aperçu des créatures rares et peut-être en voie de disparition en France : de jeunes civils. Tout le monde avait mon âge. Ils vivaient une vie facile et relativement heureuse oubliant qu'à quelques miles les autres jeunes se transformaient en jambon. La dizaine de jeunes gens était composée essentiellement de jeunes filles qui entouraient trois petits cons. Des garçons. J'avais du mal à croire que tous les autres gars étaient au front en train de sauver le « bleu-blanc-rouge » pendant que ces autres savouraient la vie, entourés de belles filles et de bon vin. Si j'avais de l'autorité, je les punirais tous. Mais, hélas !

J'ai fini de puiser de l'eau. Par politesse, j'ai attendu Marianne, mais elle n'était pas gênée de me voir m'impatisser. Un instant plus tard, un des petits cons sortit subitement et me fusilla du regard. Ici, les regards sont plus perçants que les balles. Bon Dieu. Mais qu'est-ce qu'il me voulait ! Et en plus, il prenait son temps. J'évitai son regard. Il était peut-être un officier en tenue civile. J'avais envie de sortir mon arme et de lui faire exploser le crâne.

Marianne le rejoignit en courant.

– C'est lui, là, le nouveau ? T'as raison. Quels muscles ; je le trouve beau.

– Arrête, Gaspard ! T'es fou, lui lance froidement Marianne.

Je compris tout de suite. Il voulait me provoquer. Ce n'était sûrement pas un militaire. Il n'avait rien qui pousserait à croire qu'il l'était : il était très beau (aucune fureur), pas courageux et charmeur en plus. Il était très différent de moi. J'avais envie de le plier en deux.

– Il ne peut faire du mal à une mouche. Le pauvre. Tu as eu raison de le dompter pour tes nuits. Haha.

– J'ai toujours eu raison de me tenir à l'écart de toi et de ta bande inutile, lui répliqua Marianne en me rejoignant.

Marianne s'apprêtait à soulever un des seaux quand Gaspard se décida à la suivre. C'en était trop. L'heure d'intimider le petit charmeur était venue. D'un bond, je contournai Marianne et m'interposai entre elle et la menace à la gueule de bois.

Il accéléra ses pas et se trouva nez à nez avec moi. Je le dépassais d'une tête. De deux même.

– Ouais ! Et qu'est-ce que tu comptes faire de moi, gros tirailleur ?

– Viens, Pierre, on s'en va.

– Ah ! Pierre. Ta place n'est pas ici. Saint-Pierre ! Va faire le gorille de la Sainte Vierge. Et n'essaie plus jamais de me défier ni moi ni tous les autres d'ici. Garde ça bien dans la tête pour t'épargner des ennuis.

Même s'il ne pouvait le montrer à tous les spectateurs qui venaient de s'amasser autour de nous, mon regard venait de lui donner des frissons. Surtout mon silence. Le fort ne parle pas trop. Il agit.

Je rejoignis Marianne qui transportait avec peine les deux seaux. Je les pris et ensemble nous nous frayâmes un passage dans l'attroupement qu'on venait de provoquer.

Je suis donc soulagé. Je sens encore quelque chose de semblable à du biscuit s'écraser sur mes poings. Je l'ai fait, et Marianne en est satisfaite. Il le fallait. Je regrette un peu mon acte... mais il le fallait : pour moi, pour mes convictions, pour ma femme, pour Marianne, pour mes élèves et pour mes enfants.

J'ai battu Gaspard. Il a même saigné du nez.

Sur le chemin du retour, loin des étalages, buvettes, petites boutiques et de la piètre ambiance du centre du village, Marianne, pour me faire

ses excuses, se mit à me raconter tout : « Ces gens sont méprisables, je ne les approche pas... » Et sur Gaspard, elle me dit que c'est son caractère. Qu'il est très influent au village, qu'il a des frères en Amérique et qu'il sait profiter de toutes les filles, etc.

Je compris qu'il y eut quelque chose entre Gaspard et Marianne. Je conclus que Marianne, même si elle ne l'aimait pas forcément, voulait l'avoir pour elle seule, juste pour tromper l'ennui en attendant de trouver le grand amour. Il lui plairait aussi d'occuper une place de choix parmi toutes ces filles dont les maris potentiels étaient en train de se faire massacrer par le « *mein kampf* ».

– Puis-je vous arranger tout ça ?

– Quoi ? Mais, comment ? Pourquoi ?

Alors, subitement, je déposai les seaux et repartis en courant vers le centre bétonné de la place où nous étions venus chercher de l'eau. Je me suis à mon tour permis une petite rage. Brusqué par mon hurlement, le petit monde ressortit des cages et tous s'attendirent à quelque chose.

– Gaspaaaaard ! Gaspaaaaard ! criai-je follement à très haute voix, viens voir le Saint-Pierre, Gaspard ; tu as peur ? Viens voir le Saint-Pierre.

La rage montait. Je voulais casser quelque chose. Je tournoyais en criant le nom de Gaspard dans le grand silence de tous les petits vieux. Même des chiens. Le pauvre prit enfin la décision héroïque de sortir pour chercher une explication. Je courus vite vers lui et l'attrapai violemment par sa chemise.

– Le gorille est en colère, lui chuchotai-je dans ses oreilles.

– Lâche-moi, connard.

De ma main droite je lui administrais des coups de poing à la figure sans pour autant que le charmeur ne répliqua. Et un, et deux et trois, et quatre, etc.

Marianne arriva en courant et en criant mon nom.

– Pierre, arrête ! Pierre...

Quand je vis Marianne, je lâchai Gaspard et, de tout son poids, il s'écroula à moitié évanoui devant la buvette où je l'avais rossé. Je souris à

Marianne et avant de m'en aller je redonnai un violent coup de poing sur la partie inférieure du visage du pauvre.

– Tu l'as bien dit, lui criai-je aux oreilles, le gorille n'a pas sa place ici et toi, fainéant, tu n'as pas le droit de manquer de politesse à ma petite sœur en public.

– Va en enfer, pauvre type.

– Si tu le souhaites, je t'y emmène. Il n'est pas loin d'ici. Et n'oublie pas. Je suis un gorille. Pas un pauvre type.

Marianne me prit par l'avant-bras et me tira progressivement dans la petite savane d'où nous étions sortis il y a peu. Les gens sont restés amassés autour de Gaspard.

– C'est monstrueux ce que tu viens de faire ! me hurla-t-elle.

Je gardais le sourire en essayant d'éviter le regard de Marianne qui ne comprenait rien à mon acte.

– Mais pourquoi tu m'as accompagné ? Pourquoi tu es ici ? Tu te rends compte de ce que tu as fait ?

– Vous me remercirez plus tard !

– Quoi ?

– Vous me remercirez plus tard ! Je l'ai lu dans un livre. Nous les garçons sommes un peu... comme des chiens : plus vous nous repoussez, plus on vous adore. Plus vous nous rejetez, plus on vous cherche et se sent attirés par vous. Plus vous êtes mystérieuse, plus vous nous intriguez. Vous me remercirez plus tard ! Désormais quand on parlera de vous, on ne vous manquera plus de respect. Et c'est en vous respectant que beaucoup vous aimeront. Même les jalouses vous aimeront et chacun vous portera dans son cœur.

Elle est dépassée. J'aimais ça. Avec ses petites mains, elle couvrit son petit visage et fit mine de réfléchir. J'avançai en suivant le petit sentier et laissai sciemment les seaux.

– Et mon eau ? Pierre ! Et mon eau ? Mais pourquoi tu la laisses ?

Et c'est ma petite journée. Que Dieu me pardonne si et seulement si j'ai commis une faute. Marianne a fini par comprendre. On prêtera beaucoup plus attention à elle et à sa famille. Je crois que ma petite famille ne s'attirera pas d'ennuis à cause de moi.

11h45. Je suis en train de nettoyer mon arme. J'ai un mauvais pressentiment. Tous les poils de mon corps se redressent et mon cœur bat la chamade. Marianne sort de sa chambre, me dépasse en courant et se précipite vers l'extérieur de la maison. Sans chercher à savoir ce qui se passe, j'ai vite compris que c'était mon dernier jour dans la famille.

– C'est pas gentiil ; c'est pas gentiil ; c'est pas gentiil ; c'est pas gentiil.

Jacques-Siméon se plaint amèrement. Je me lève pour essayer de comprendre ce qui se passe exactement. Je me précipite vers la fenêtre pour jeter un coup d'œil dehors et, là, je vois ce que je n'aurais pas dû voir. Un militaire. Eh oui ! Un militaire de ma corpulence. Il n'est pas garde de parcs, car il porte le même uniforme que moi. C'est un soldat blanc encombré, comme moi, à mon arrivée, d'une montagne de fureur. Il a envie de tout démolir. Ses nerfs sont tendus. Marianne l'a atteint et se jette comme une folle dans ses bras.

Mon Dieu. Je vais craquer. C'est sans doute le frère de Marianne et de Jacques-Siméon. Ils ont tous des fossettes sur les joues. Pourquoi ne m'ont-ils pas dit qu'ils avaient un frère dans l'armée ? Ils n'étaient pas obligés, mais j'avais quand même le droit de savoir ! Je fais un peu partie de la famille, non ?

Il ne va pas m'accueillir en ami. Ça c'est sûr. « Deux coqs ne peuvent pas chanter sur une même colline. » Voilà ce qu'on dit dans mon village. L'un de nous deux doit sûrement déguerpir : je mets précipitamment ma chemise, mon casque et épaulé mon arme. Je m'apprête à sortir par la fenêtre qui mène derrière la maison quand je jette un coup d'œil sur Jacques-Siméon.

D'un signe de main, je dis au revoir à Jaja et ce dernier accentue ses pleurs.

– C'est pas gentiil ! Non, pars pas. Pars pas. Il me gronde. Le David. Il me gronde.

J'hésite un peu. Mais il le faut. Je m'apprête à sauter pour m'enfuir comme un fou, quand la maman de Marianne me surprend. Son attitude me fait tellement peur que j'ai l'impression de crier au secours.

– Non, Pierre. Pourquoi tu veux partir si tôt comme ça ? Je ne comprends plus rien. Mais pourquoi cette douceur subite ? Franchement, je ne sais que répondre.

– Tu sais, pendant ton séjour ici, tu ne pouvais pas m’aimer. Mais sache que je n’ai jamais été aussi émue et contente de ma vie que depuis ton arrivée, il y a trois jours.

– Excusez-moi, madame, mais je ne comprends rien.

– Tu ne le comprendras peut-être jamais, mais, ces derniers temps, la Sainte Vierge répond à toutes mes prières. Tu l’as peut-être constaté, mais cette maison souffre cruellement d’un manque d’hommes. Je n’avais que David et bien évidemment Jacques-Siméon. Depuis qu’on l’a pris pour l’armée, je n’ai cessé d’avoir des cauchemars. Et c’est vers le soir que je priais pour que Dieu me ramène mon fils. Mon envie était tellement grande que je voulais aller me perdre dans les bois. C’est à ce moment-là que j’ai entendu Jacques-Siméon crier :

« C’est pas gentil. » Arrivée au salon, j’ai trouvé la réponse à ma prière : un homme, un géant, de retour du combat en uniforme de guerre. Mon fils. Je t’ai pris pour mon fils, même si je n’avais pas le courage de te l’avouer. Je ne sais pas si tu as aimé ça, mais David, comme son défunt père, adore le lapin. Voilà pourquoi je t’en servais à tous les repas.

Je ne dis rien. J’ai envie de dire : « À votre service ! » La dame veut continuer, mais je l’ai interrompue.

– Que le dieu de mes ancêtres vous garde, madame. Merci pour tout. Dites à Marianne que l’on se verra peut-être un jour.

En attendant, je cours. Ma place est certes ici, mais je n’ai pas à y être en ce moment. Je retourne chez moi au Gabon.

– Et si on t’attrapait ? T’es sûr que tu ne risques rien ?

– Je me débrouillerai. Je suis un soldat après tout. La chance qui m’a conduit jusqu’ici me conduira sûrement chez moi. Et à votre fils, dites-lui que même moi je crois en la victoire de la France malgré la défaite d’avant-hier.

D’un bond, je saute par la fenêtre et commence une nouvelle course. Dieu seul sait si j’arriverai et si je survivrai. Si la France (par oubli peut-être)

n'arrive pas à me dire « merci », j'aurai au moins connu un, deux ou trois Français qui l'ont fait à un certain moment. Je suis le tirailleur sénégalais.

LOUIS BASENGO MUNYABURANGA
La Destinée des faibles

Afrika, personnage principal de cette nouvelle, représente tout homme qui réfléchit sur la condition de ses semblables du tiers-monde qui ont vécu tant d'événements malheureux, au vu et au su de la communauté internationale, laquelle n'a pas empêché les génocides dans la région des Grands Lacs. C'est un homme révolté qui veut redorer le blason de l'humanité en invitant tout un chacun à communier dans l'entente et la cohésion sociale.

Afrika revient de l'exil après la catastrophe humaine qui a endeuillé son pays. Il se propose de la raconter à ceux qui l'ignoraient et entreprend de perpétuer cette mémoire pour éviter de nouveaux carnages.

À la suite de ce qu'il vient d'observer, il fait des réflexions sur l'avenir qui, même empreintes parfois de pessimisme, invitent à la compréhension mutuelle de notre diversité.

Louis Kanamugire

La Destinée des faibles

Un klaxon retentit ! Afrika se réveille. Les phares des gros véhicules qui transportent des Casques bleus de l'ONU l'éblouissent. Ces soldats aux joues pendantes sont gros comme des bœufs nourris par un riche propriétaire foncier. Afrika chancelle ; il tient à peine sur ses jambes. Il les regarde et hasarde un sourire, mais ses lèvres sèches se déchirent et saignent. Ses dents blanches se découvrent et font penser aux images qui accompagnent l'inscription "danger de mort", collée sur les cabines électriques.

Ici et là, quelques lumières clignotent dans des quartiers presque déserts. C'est le premier soir. Afrika entre dans une maison éclairée par la lumière d'une bougie; l'électricité n'existe plus, les turbines n'ont pas été épargnées. Une jeune dame est là, assise sur un petit tabouret à moitié carbonisé. Afrika la salue. Effrayée, elle saute sur une table et cherche à atteindre le plafond avec une rapidité rare pour des créatures de son genre, normalement destinées à la vie romantique, à la danse et l'amour.

Afrika la tranquillise. Son cœur bat de moins en moins fort. Elle lui dit qu'après le massacre de son mari et de tous ses enfants, elle a été obligée de se cacher dans le plafond de sa maison. Elle demande à Afrika comment il a pu se déplacer sans être tué. Elle ne sait pas que les massacres sont terminés et n'a plus aucune notion du temps. Paradoxalement, elle ne pleure pas. Elle avoue avoir vidé toute sa réserve de larmes. Elle pleurerait naguère pour se faire consoler ou pour mettre à l'épreuve ceux qui lui étaient chers. Aujourd'hui, la terre est pour elle dépeuplée.

Afrika l'observe. Il est émerveillé par sa taille de biche et ses traits fins de nymphe mythique. Il se rappelle que des milliers de créatures comme elles ont été fauchées à la machette et ont été jetées aux chiens impurs. Alors, il s'écroule. Il sent que la terre chavire. La tête bourdonne comme une petite tanière de fourmis.

La nuit sans songes a été longue. On entend des chants rauques de coqs à peine sortis de leur cachette. Ils n'ont pas chanté depuis trois mois. Maintenant, ils sentent, comme tous les êtres rescapés du désastre, qu'il faut toujours reprendre sa besogne et attendre courageusement son sort. Afrika se lève. La vie continue malgré tout.

La journée commence. Pour les pillards, tout est désormais permis. Les criminels miraculeusement métamorphosés excellent. Les rapatriés de fraîche date essaient de récupérer le maximum possible, pour compenser la perte de leurs biens abandonnés à l'étranger. Les rescapés au visage de revenant se traînent derrière et ramassent quelques miettes. Ils sont parfois piétinés par leurs cousins rapatriés. Devant l'intérêt, la fraternité est un vain mot.

Certains vont jusqu'à vouloir s'approprier des ambassades ou des églises abandonnées dans la déroute générale. Afrika n'échappe pas à la tentation : il fait sienne une maison vide située au bord de la route pour éviter des surprises fâcheuses et s'acharne surtout sur les livres sans maître. Quand il s'imagine que leurs propriétaires les aimaient, il en éprouve de la honte. Cependant, il ne voudrait pas les laisser pourrir ni les abandonner à la profanation des incultes qui les piétinent pendant les pillages.

Afrika observe tout cela et se dit que les hommes sont presque tous les mêmes. Il en est convaincu depuis le jour où un fonctionnaire blanc comme du papier, membre de la Croix-Rouge, détourne devant ses yeux de la nourriture destinée aux rescapés de la guerre, pour aller la vendre aux marchands-spéculateurs. Et pourtant, il parle un français impeccable, a la démarche d'un bel athlète et le visage d'un jeune bachelier.

Les jours passent et Afrika s'accommode de plus en plus de cette situation où l'espoir de vie est vraiment aléatoire. Pendant la journée, il s'occupe de la réorganisation de la population traumatisée. Il consacre la nuit à la méditation et à la peur. Il dort très peu. Les cris des chiens ont un accent inhabituel. Il paraît que certains, parmi eux, qui n'ont pas voulu abandonner les ruines, pleurent la mort de leur maître. Pendant ce temps, certains préparent une nouvelle guerre. Les nouveaux réfugiés, après un baptême de choléra, se seraient en effet reconstitués et menaceraient d'attaquer le pays. Alors, chaque cri, chaque bruit d'un pneu qui crève est perçu comme le cor de guerre.

Afrika est conscient qu'il n'est pas revenu au pays pour le seul plaisir de reconquérir ses droits à la nation. Il sait qu'il doit agir pour les mériter. C'est ainsi qu'il se propose de raconter un jour aux autres peuples, le drame vécu par les siens. Alors, un matin à l'aube, un matin semblable à celui où il quitta son village natal, trente-cinq ans auparavant, commence son pèlerinage semé de douleur. Il sait à l'avance qu'il ne verra pas tout. Mais, au moins, il aura fait son possible.

Le premier jour, il rencontre sur la route un homme d'une cinquantaine d'années qui a l'air d'un ermite. Ils se saluent comme l'exigeait la tradition, quand le monde était encore monde. Ce geste de confiance rapproche

les deux hommes qui commencent à s'entretenir comme de vieilles connaissances.

L'homme prématurément vieilli s'excuse d'abord de devoir beaucoup fumer au cours de la conversation. Il affirme que la pipe est devenue, pour lui, l'être le plus cher au monde, depuis qu'il a tout perdu. Il continue son histoire avec un calme exceptionnel.

– Vous avez de la chance vous autres qui n'avez pas assisté au carnage. Imaginez que le ciel vous tombe dessus. Vous cherchez à vous échapper, mais vous constatez que toutes les issues sont bouchées. Vous entendez partout des bruits de tonnerre qui s'abattent sur des milliers d'êtres humains entassés dans des stades encerclés par des tueurs endiablés. Vous vous dites alors que tout est fini et que même Dieu, le Tout-Puissant, ne peut plus rien pour vous.

Un profond silence. Afrika se ressaisit et lui demande comment il a pu survivre.

– Je ne sais pas si je vis encore, dit-il. Vous savez, il est des moments en ce monde où l'homme n'est plus qu'un simple mirage, le reflet d'un passé qu'on recrée pour sublimer la déchéance de la terre. Moi-même, j'ai toujours été ce mirage, cette image des morts. Toute ma famille a été emportée par le vent de la révolution. C'est par hasard que j'ai survécu. Treize ans après, ma jeune femme et notre fils unique ont été jetés dans la rivière comme pour célébrer la naissance de la démocratie responsable. Aujourd'hui, je me sens seul et inutile.

À ce moment-là apparaît un gros bus récupéré, appartenant à l'Office des transports en commun. Il est un des rares véhicules restés au pays ; tous les autres ont été emportés par les réfugiés au-delà des frontières. Afrika ne veut pas le rater. Alors, il serre la main à son interlocuteur qui semble absent.

Il se faufile entre une barre de fer, qui lui écrase les côtes, et un paysan qui n'a pas lavé sa veste depuis plusieurs années. Ici, les passagers ne se parlent pas. De temps en temps, cependant, il arrive que certains se communiquent les noms des personnes disparues. Le bus se dirige très péniblement vers le village natal d'Afrika.

Sur les collines, on voit les ruines des cases entièrement saccagées. Il y a aussi une multitude de monticules : ce sont les tombes communes où ont été jetées pêle-mêle des familles entières. Afrika regarde tout cela et n'ose rien dire. Les autres compagnons de route ne comprennent pas comment une personne de ce genre peut visiter cette région, où tous ses semblables ont été décimés en une journée.

Le village est retourné à l'époque néolithique. Ceux qui devaient mourir sont tous morts. Il ne reste parmi eux qu'une jeune femme dont la survie est considérée par beaucoup comme un miracle du ciel. La plupart des assassins ont fui. Ils ont traversé le lac dans des pirogues louées aux Zairois de l'autre côté.

D'autres se cachent dans des bananeraies opaques. Ils n'ont plus l'apparence humaine. Afrika est en train d'observer ce désastre quand, soudain, un vieillard sort d'une hutte solitaire. Il le reconnaît. Il se souvient qu'il lui donnait des patates douces grillées quand il était encore enfant. Il devait à l'époque avoir l'âge de son père.

Le vieil homme s'approche doucement, dévisage Afrika et s'exclame :
– Ton père me donna une vache au cours d'une veillée de danses ! Toi, tu es encore en vie, nous sommes tous finis ! Ce qui est plus grave, c'est que nous n'avons pas pu ensevelir nos voisins. Ils ont été, dit-on, enterrés par des machines dans des fosses communes, au chef-lieu de la préfecture. Je ne peux rien te cacher, mon fils, même mes propres enfants ont tué. Je les ai maudits. Ils sont allés errer à l'étranger. Qu'ils y meurent sans enfants.

Afrika lui demande si tous les morts ont péri à la préfecture. Il répond que les vieilles personnes et les enfants, qui ne pouvaient pas marcher, ont été brûlés dans leur case. Afrika incline la tête, pense à tout ce monde englouti, qu'il avait espéré revoir après la signature des accords de paix d'Arusha. Il pense à sa mère pauvre, mais plus généreuse que toutes les saintes de la tradition chrétienne. Il pense à son petit frère qui ne savait que boire le vin de banane, mais qu'on accusait souvent de téléphoner aux rebelles avec des appareils sophistiqués. Il pense à la petite Ingabire, la fille aînée de sa sœur, plus belle qu'un veau sans taches. Il sent quelque chose

qui l'étrangle, s'avance, s'assoit sur la colline où il fabriquait des carnets jadis et compose ce poème :

La Voix dans le vide
À chaque étape des âges,
À chaque règne qui passe,
À chaque saison qui sonne,
Ma race paie sa rançon de sang.
Ma mère, j'ai en vain cherché ta tombe
Mon regard a buté sur une muraille de tombes.
Et comme une pluie qui tombe
J'ai versé une mer de larmes
À la mémoire des martyrs inconnus.
Seigneur, pourquoi nous as-tu abandonnés ?
Eli, Eli, Lama Sabachtani ?
Écoute-moi bien, Seigneur, je parle ta langue et je suis de ta race
La race de ceux qui portent ta croix depuis l'aube des temps
La race de ceux qui partagent ta coupe pleine de douleur
Du pied au sommet du Golgotha
La race de ceux qui tendent la joue à toutes les humiliations
La race de ceux qu'on égorge dans tes temples.
La race de ceux qu'on conduit à l'abattoir comme le bétail des peuples
carnivores.
La race des orphelins aux horizons fermés
La race aux veuves vouées au froid des nuits solitaires
La race de ceux qu'on troque contre des idées,
des machines et des armes
sur les grands marchés d'Europe et d'Amérique. Seigneur, pourquoi
nous as-tu abandonnés ?
Redis-moi, Seigneur, la douleur des enfants
qui chantaient tes louanges avec leurs voix angéliques,
qu'on a égorgés au pied de l'autel de tes temples.
Redis-moi, Seigneur, la déception de tes prêtres

qu'on a enterrés vivants dans des fosses communes.

Pourtant, ils chantaient tes louanges dans la langue de tes ancêtres.

Je voudrais recueillir le sang de tous les miens emportés par le carnage
le carnage de Kigali
le carnage de Kibuye
le carnage de Nyarubuye
le carnage de Nyamata
le carnage de Nyundo
le carnage de partout...

Je voudrais recueillir les reliques de tous les miens abandonnés aux
croc des corbeaux

et aux canines profanatrices des chiens enragés.

Seigneur, pourquoi nous as-tu abandonnés ?

Apprends-moi, Seigneur, à redonner le sourire
aux veuves hier fières et douces
comme les biches de nos savanes,
aujourd'hui abattues par le poids du deuil.

Apprends-moi, Seigneur, à réinventer la virginité
pour toutes mes sœurs violées
tout le long de leur parcours
du pied au sommet du Golgotha.

Seigneur, pourquoi nous as-tu abandonnés ?

La nuit est déjà tombée quand Afrika termine son texte. Il sent un certain soulagement comme quelqu'un à qui on vient de crever un abcès. Le compagnon d'âge de son père, qui a veillé sur lui avec une lance pendant tout ce temps, l'invite dans sa case. Il lui offre unealebasse de vin de banane pur. Il n'a rien à envier à toutes ces boissons que les bourgeois de la ville paient trop cher pour se donner de l'importance.

Pendant qu'ils s'échangent le chalumeau, le vieillard exprime ses propres regrets. Il impute toute la responsabilité du bouleversement du monde aux Blancs et à l'école, qui ont révélé aux hommes qu'ils étaient

différents. Quand Afrika évoque la démocratie et la révolution, il le faire taire, car, dit-il, « on ne parle pas de ces choses-là pendant la nuit ». Un coq abandonné dans les ruines chante pour la première fois. Afrika est fatigué. Il se couche sur une natte étendue sur le sol et s'endort.

Le lendemain, quand il se réveille, le repas est déjà prêt. Pourtant, il n'y a ni femme ni enfant dans la maison. Il prend son déjeuner seul : les vieilles personnes d'ici mangent très rarement, mais vivent longtemps sauf quand les mesures législatives fabriquées à Kigali, ou les décisions du Conseil de sécurité de l'ONU se mêlent de leur existence.

Afrika doit regagner la capitale. Il sait que ce qu'il a déjà vu est insupportable. Son cœur menace de sauter comme un fusible frappé par la foudre. Pour avoir sa place dans le vieux bus, il est obligé de se battre comme un véritable milicien des partis politiques démocratiques. Le chauffeur, qui a remarqué son inaptitude, l'appelle et le fait asseoir sur une pièce qui lui brûle les fesses. Pendant ce voyage de retour, Afrika pense à sa vie. Maintenant, il est totalement convaincu qu'il est seul au monde. Aucune racine ne l'attache plus au passé. Rien ne le lie à l'avenir. Quand il se rappelle qu'il partage cette situation avec des milliers de ses concitoyens, victimes de la politique d'oppression imposée par des idéologies importées, mal assimilées et intentionnellement interprétées en faveur des plus nombreux, il se calme.

Sur son chemin de retour, Afrika visite la prison où est enfermé l'assassin de sa mère. Un policier lui ouvre la porte après de longues négociations. Il voit un certain nombre de détenus qui transportent, vers la cuisine, de gros sacs de riz et des bidons d'huile. D'autres jouent au volley-ball. Ils sont en général accusés du crime de génocide. Cependant, ils plaident presque tous non coupables. Afrika sait, lui aussi, qu'ils sont présumés innocents, d'après la Déclaration universelle des droits de l'homme. Après cette pause, le voyage continue.

Enfin, le bus pousse son dernier soupir. Les passagers en sortent précipitamment. Ils se quittent sans s'adresser de bons souhaits comme cela se faisait quand les gens ne s'étaient pas encore détestés. Et, pourtant, le lendemain ce sera la fête de Noël ! Afrika ne veut pas rater cette occasion

pour renouer avec ses croyances religieuses. Aussi se dirige-t-il, le moment venu, vers l'église du quartier.

Le curé se promène encore dans la cour où les fidèles le saluent avec des révérences inconnues dans la culture du pays. Le ventre de cet homme de Dieu a des dimensions qui dépassent la normale. On le prendrait pour un vieux chef de tribu africaine quand l'autorité était encore respectée. Il reste seul dans cette immense bâtisse où il consomme sans partage tous les subsides de Rome. La messe commence. L'église est pleine. Un certain nombre de personnes ont les yeux encore rouges et les mains souillées de sang. Ils portent chacun deux chapelets au moins. Le curé regarde tout cela et trouve que c'est bon. Pourvu que le Rwanda soit considéré comme un pays majoritairement chrétien.

Il demande aux fidèles de pardonner aux criminels comme Jésus-Christ l'a fait pour ses bourreaux. Il termine son sermon solennel en ces termes : « Les morts sont morts, il faut plutôt nous tourner vers l'avenir dans un esprit de réconciliation parfait. »

La suite est une succession monotone et séculaire de rites.

L'église, même celle des bagnards, doit se conformer au rythme du Vatican. Les fidèles bâillent ostensiblement comme les hippopotames de la rivière Ruzizi.

Afrika se perd dans le monde des idées.

Le prêtre annonce la fin de la messe par un geste connu du temps de saint Thomas d'Aquin.

Afrika quitte l'église les yeux levés vers le ciel comme pour y lire un nouveau message divin destiné aux artisans de la paix. Des nuages se déplacent lentement en laissant parfois passer des flux de lumière.

Dans la rue, qu'il traverse comme un somnambule, les gens se bousculent et se faufilent entre des centaines de véhicules. Chacun cherche de quoi se nourrir en attendant que les hommes politiques invitent les citoyens aux élections démocratiques.

Les jours passent. Les saisons de pluie et les saisons de soleil se succèdent. Afrika observe les hommes et les choses et s'isole de plus en plus dans sa petite chambre perchée au premier étage d'un immeuble

abandonné. Il n'a ni femme ni enfant. Il ne possède que des centaines de livres éparpillés venant de tous les pays des Grands Lacs. Il les interroge souvent pour connaître l'avenir de son peuple, mais ils restent muets.

Finalement, il se décide à aller apprendre la loi pour mieux appréhender la justice. Il constate que les lois sont figées. Il se révolte et veut tout de suite les transformer et les mettre aussi au service des faibles. On lui fait remarquer que cette opération suit une longue voie tracée par les Blancs. Il se résigne. Comme un moine du Moyen Âge, il fouille les Codes et consulte des volumes immenses.

Il remarque que seuls les vivants ont des droits. Nulle part, aucun droit n'est prévu pour les morts. C'est la logique du monde et de la vie.

Chaque fois, avant de s'endormir, il se souvient de l'éternelle interrogation d'un sage de son pays: « Le jour se lève et tombe la nuit. Quelle sera donc la fin ? »

ROLAND LEWIS RUGERO L'Enfant et le sourire, extrait.

Roland Lewis Rugero est considéré comme le leader de la jeune génération d'auteurs au Burundi. Durant ses pérégrinations, il a développé un sens aigu de l'observation d'autant plus que son esprit et ses dons avaient connu la morsure de la peur et de l'angoisse. L'Enfant et le Sourire est un coup d'œil ironique sur cette vie. L'enfant joue dans son innocence avec « cette chose devant lui qui sourit ». Il ne sait pas que c'est un crâne sur lequel il lance ses mottes de terre ! Il rencontre un caillou et le lance. Le crâne sonne, résonne ! Et l'enfant de rire de ces sons qu'il provoque alors qu'il est un peu loin de la mère, occupée à labourer la terre de sa houe.

À la vue du sourire figé du crâne, la mère hurle et fait pleurer l'enfant. Elle ne peut bouger, elle est tétanisée. Elle ne peut plus crier ! Et les souvenirs

refluent, refont surface : ce soir où tous les siens ont été sauvagement brûlés dans leur maison...

Cette nuit-là, elle a appris à reconnaître l'odeur de la mort.

Martin Ntirandekura

L'Enfant et le sourire

L'enfant le regarde... L'enfant sourit. Sourire béat. Le petit pied droit est replié, le gauche déployé. Une courte culotte autrefois noire couvre des membres potelés, poussiéreux. La plante du pied est rondement incurvée en arrière, les orteils serrés, écrasés, presque tous à la même hauteur. Dressés vers le ciel, d'un bleu originel.

L'enfant le regarde... L'enfant le tâte, comme le regard palpe le noir quand on se glisse dans l'obscurité. Et l'autre qui sourit, un sourire vide. Il n'a rien à dire. Entre la vieille grimace et les pommettes joufflues d'une année quatre mois et vingt-sept jours, c'est l'étonnement. Deux êtres se font face. À la tête charnue et joyeuse s'oppose une tête osseuse au sourire figé, dans la vallée de Cahô.

Une rivière, menue, serpente à travers les champs de haricot, d'un joyeux vert. Deux collines sont accoudées de part et d'autre du filet d'eau claire, brouillé parfois par une écuelle qui entretient le pot sur le feu. Comme souvent dans ce relief vallonné, la respectable vallée doit se hérissier de touffes de fumées, qui signalent la femme au champ. Et l'enfant près de sa mère.

L'enfant regarde cet être, qui n'est pas sa mère. « Décidément, se dit le petit être, étrange objet en effet. »

Le pouce entre dans la narine, y farfouille et revient. Insatisfait. Il repart, racle les pommettes et revient. Toujours curieux.

Richesses de l'enfance : la faim, la soif. Ce qui tue, ce n'est pas ce qui entre par la bouche. « Avalez, les vivants, laissez passer ! Vous ne mourrez pas », nous dit l'enfance. Vivre, c'est engloutir. C'est vrai que cela ressort, contrefait, parfois déjection, mais qu'importe, cela a servi en son temps.

Avaler, cracher, boire, uriner, mordre, sucer, lécher, baver, pleurer, absorber par les yeux, par les oreilles, par les sens, restituer maladroitement, par des gestes, des mots..., le mouvement, la vie... Comme cet enfant qui joue.

Ce qui tue n'est ni ce qui entre, ni ce qui sort, finalement. Mais ce qui stagne, qui ne bouge pas, qui ne sort ni n'entre. Comme ce sourire figé.

L'enfant laisse justement passer un léger pet, bien calé sur ses deux fesses dodues, puis continue à méditer. Le petit philosophe recule à quatre pattes, pour mieux contempler. Il a la chose, là, devant lui, tout droit, ce sourire. Il prend une poignée de terre moite, rouge brique, en fait une boule et lance. Ce n'est pas loin, la boule vole quelque temps à peine et atterrit juste en haut du sourcil droit. L'enfant sourit. Il a vu la boule partir et s'arrêter sur le front de ce crâne qui lui sourit toujours. Par moment, il croit reconnaître un sourire plus accentué...

Puis les boules pleuvent autour du sourire, duquel, d'un parfait blanc auparavant, se détachent maintenant des zébrures ocre et noires. Le deuxième pet s'échappe du derrière de l'enfant. La petite main qui s'en allait pétrir la terre pour continuer ses tirs rencontre un caillou. Le prend, le lance aussi. Trop lourd, le projectile n'atteint pas sa cible. On ne distingue vraiment pas ce qui est lourd, quand on n'est âgé que d'une année. On reprend plutôt le caillou et on le lance de nouveau. Et là, dans le feu de l'action, le projectile cogne contre la dent de devant affichée par le sourire. Ah! Quel bruit curieux! Sourions, mon enfant. Sourions, nous sommes enfants. À Caho, au Burundi.

Et l'enfant, qui a aimé le bruit, se hâte d'aller reprendre son caillou. En ramasse d'autres autour de lui. Les munitions sont prêtes. Il reprend son activité. Les bruits sont délicieux. Une chaîne continue de sons ininterrompus se tisse. Maintenant, la rocaille cogne régulièrement contre le sourire. L'enfant ne sourit plus, il rit. Le rire de l'enfant est l'expression d'un paisible abandon au moment présent, où la joie est hoquets, plissements d'yeux, la petite bouche parsemée de dents offertes au vent. Joli gazouillement. La vallée est calme, seules quelques herbes mal séchées d'où s'élèvent des fumées font un bruit à peine perceptible. Semblables

aux gazouillements d'un oiseau, les babillements de l'enfant emplissent l'espace. Les hommes en paille sont postés çà et là dans les champs. Destinés à protéger l'épi d'éleusine contre les oiseaux, ils accomplissent à merveille leur tâche. L'enfant rit, toujours.

Sa mère, Barekere, est loin. Sa houe monte, descend, entaillant vigoureusement la terre avec obstination. Une suite plate de mouvements. Se baisser pour entasser les herbes folles. Se relever, frapper la terre avec la large lame claire. Elle est loin de cette terre lourde et épaisse, collant aux pieds. Loin, nulle part. Elle ne pense à rien, la mère du petit garçon gazouillant. Barekere n'est plus que machine à lever et à abattre la houe, comme apprise depuis près de vingt ans. Elle a tenu cet instrument pour la première fois à onze mois, un jour que sa mère à elle l'avait dans le dos. De ses deux paumes, elle s'était accrochée au manche de la houe tendue sur l'épaule de sa mère. Avait tiré. Par saccades. Sa mère s'était beaucoup amusée de sa petite fille qui aimait tant le travail à un si bas âge. Sa mère, la grand-mère du petit enfant qui joue, heureux, avec le sourire.

Un rat des champs surgit en trombe, et file sous les pagnes de Barekere. Celle-ci sursaute. Les idées se remettent en place, les sens aussi. Barekere perçoit alors son fils. Emportée par les courbes que dessine sa houe mordant sans relâche la terre, elle a oublié son trésor vivant. Son Gakoni jouerait-il avec un oiseau ?

Huit pas, neuf même, elle surgit près du petit Gakoni qui joue tout sourire. L'enfant tourne son visage gai vers Barekere.

Le ciel bascule. La femme de vingt-quatre ans pousse un cri d'épouvante. Elle hurle de tout son corps. L'enfant terrorisé tend vers elle ses petits bras... il ne peut pas la consoler... il pleure aussi ! Le mouvement de l'enfance, cette immersion totale dans chaque événement. Son innocente joie s'est en un instant muée en cris et pleurs. La bouche de l'enfant, parsemée de quelques dents, est grande ouverte, sa bave coule sur le crâne posé à ses pieds. La puanteur dégagée par ce dernier n'atteint pas les narines de Barekere qui hurle, hurle toujours. Sur le sol, à côté de ce crâne, dont l'occiput semble par endroits gluant, des vers noirs. Hideux !

La petite bouche de Gakoni est, de même que son déchirant appel et ses petits bras, tendus vers sa mère, qui ne parvient toujours pas à bouger. Son hurlement s'éteint, son corps tremble, elle suffoque, ses yeux sont immenses, fixés totalement et étrangement sur Gakoni, son fils. Ses doigts sont arqués telles les griffes d'un félin prêt à frapper. D'un geste désespéré, la mère attrape son fils dans un mouvement qui se termine quatre mètres plus loin, dans un tournis de pagnes couvert de boue. La mère pour protéger son enfant, elle le veut en elle, hors de ce monde. Dans le tourbillon, Gakoni, tétanisé sous les bras de sa mère qui le plaque fortement contre son ventre, n'a plus le courage de crier.

Barekere... a treize ans. Un soir de 1996. Il ne fait pas totalement noir, il fait déjà froid. On va marcher, encore, pour s'éloigner de la Mort. Hélas ! la Mort n'a pas de sanctuaire...

Elle est vent, c'est pire. Un effroyable fluide, qui suinte partout. Il s'agit, pour ses parents, de venir travailler à la maison la journée puis de rentrer dans les bois le soir. Mouvement de bêtes, quand la guerre a chassé l'humanité. Sa mère traîne dans leur maison pour prendre les derniers effets que les voleurs ont oubliés de prendre la veille. En consciencieux « videurs » du grenier de cette maison en briques bien cuites, aux murs entamés par l'eau de pluie, ils ont remplacé la porte principale par une béance peu accueillante.

Cinq heures et quarante-six minutes du soir. Le père de Barekere presse sa femme de faire vite, il faut rentrer avant que la mort ne commence à rôder... À treize ans, Barekere est grande, suffisamment grande pour savoir que les temps sont propices pour faire couler le sang. Temps lugubres ; elle s'est instinctivement postée en bordure de l'enclos familial. Son père, trente-quatre ans, dans un mouvement d'impatience, court tirer sa femme de l'intérieur de la maison qui commence à s'assombrir...

Alors que son père vient juste d'entrer surgissent quatre hommes. Yeux humains. Regards de démons. Barekere comprend. Que c'est fini, simplement, sans bruit. Crier pour avertir ses parents ? Inutile, ils la captureraient rapidement. Dernières images des siens. Des larmes jaillissent de ses yeux, qu'elle essuie avec rage. Elle le sait : d'autres démons

sont restés, rôdent autour, pour protéger les arrières et s'assurer que personne ne s'échappe. Alors ? L'instinct de survie... Elle court, sans bruit, ne sachant pas faire autrement... Court, haletante, jeune, la biche qui a senti le chasseur dans les parages et le fer de la sagaie assoiffée de sang... Le corps tendu, terrorisé, petits pieds nus zigzaguant au milieu des ombres du soir vers ce bois de ficus qui coiffe leur colline, là-haut... Une pente rude... Ne pas lâcher, tenir, glisser, tomber, des sanglots douloureux, maman, papa, petite sœur... des yeux embués... Elle comprend plus tard que personne n'est à ses trousses... Ralentit la course et monte dans un arbre situé à une quarantaine de mètres des siens, si lointains maintenant, si près pourtant, dans son cœur qui les chérira pour toujours... Voir... Entendre... Attendre... Elle est là, dans un arbre, figée comme ces feuilles qu'entame le froid de la soirée... Le froid de la Mort.

Puis le tourbillon du feu, là-bas, du pétrole versé sur les montants en bois de la toiture par les sept hommes... Son père qui tente de sortir de la maison par la fenêtre, le fer qui le cloue au sol... Sa mère qui tend le dernier-né aux bourreaux, deux bras qui supplient des borgnes-sourds-aveugles de faire preuve de clémence pour son dernier-né... Les rires affreux qui montent de ces gorges noircies par la suie... Le petit être fragile, arraché plus que reçu des mains enveloppées de flammes... Et qui est renvoyé dans les flammes de la maison, par-dessus la toiture rougeoyante... Des démons, qui dévorent les hommes, la vie. « Rôtissons les mets pour mieux manger ! » se disent ces monstres.

Barekere a vu l'enfer. Elle restera toute la nuit dans l'arbre. Froide comme l'air, immobile comme les branchages sur lesquels vont tenter de se poser à plusieurs reprises deux hiboux. Aucune larme, l'odeur de chair brûlée a figé ses sens.

Le fumet de l'offrande à Satan l'a enveloppée toute la nuit. Le matin venu, elle descend très lentement, puis s'agenouille sur les racines du ficus. Ses voisins, venus prendre les restes des siens pour les enterrer, la trouvent là, prostrée, raide. Elle n'assistera pas à l'enterrement des siens, effrayée à l'idée de retrouver l'odeur de la Mort. Elle ne sera plus la même.

À présent, Barekere gît sur le sol... Immobile comme cette nuit où elle a appris à reconnaître l'odeur de la Mort... Elle s'est mise en boule, un serpent qui ne peut plus mordre: évanouie! Les cris de la mère meurtrie ont alerté les hameaux alentour. On accourt encore pour secourir, dans cette contrée où l'on n'a pas fini de pleurer les morts. Parce que la Mort rôde, toujours. Parce qu'elle n'enterre pas, elle! Parce qu'elle se contente de faucher, silencieuse, irrévérencieuse, glacée. Elle repart, roide, terrifiante, serpentant les collines. Laisant derrière elle des enfants esseulés et des sourires de morts!

À présent, le petit Gakoni est debout, adossé à sa mère qui ne bouge plus, la secouant faiblement.

Quand sa mère a rouvert les yeux, qu'elle a réalisé que son fils portait l'odeur de Satan, son cœur a lâché. Fatalité.

Ils ne restaient que l'enfant et, plus loin, le sourire.

Dans cette contrée, les mères gémiront ce soir: "*Mana, kubera iki uyu mwana umugize gurtya? Kubera iki ahawe ubuzima nk'ubwa nyina wiwe? Kubera iki umeze gurtyo ga Mana?*", "Dieu, pourquoi rendre ainsi cet enfant? Pourquoi reçoit-il une vie semblable à celle de sa mère? Pourquoi es-tu ainsi, Dieu?" Le Ciel s'est tu.

À Caho, on pleurera la brave mère Barekere qui a été rappelée par Dieu le Père. On pleurera le petit Gakoni, l'oiseau solitaire. On le fera aussi pour ces nombreux deuils non levés. Le sourire de la morte. Son enfant. En ce monde, jusqu'à quand célébrer le passage de la Mort?

CONTES

AUGUSTIN GASAKE
La Perle de Nyiramwiza.
Uwangoma, la fille du tambour.

La Perle de Nyiramwiza

Nyiramwiza, belle et hautaine, est soumise à la ruse d'un crapaud immonde. Souvent dans la vie, nous assistons à de telles scènes où « la belle et la bête » qui éprouvent à la fois répulsion et attirance finissent par vivre un parfait amour.

Louis Kanamugire

Il était une fois, un papa et une maman qui vivaient paisiblement dans leur petit village de Muhazi. Ils étaient justes, généreux, doux et humbles. Ils n'avaient qu'un seul enfant, une toute petite fille de douze ans. Elle s'appelait Nyiramwiza puisqu'elle était très jolie et avait des yeux très doux. Elle avait aussi de longs cheveux comme une cascade le long du dos. Elle aimait les attacher avec un ruban jaune. Et il est vrai que le jaune et le bleu sont ses couleurs préférées. Le jour de sa « nommée », sa grand-mère lui avait donné comme cadeau un collier et des perles blanches taillées dans une corne de rhinocéros, ainsi que des pierres d'hyacinthe du Buganza. Tous ces objets étaient des porte-bonheurs. La belle Nyiramwiza aimait

se baigner dans une piscine que son père avait fait creuser dans la vallée. C'est là qu'elle allait, chaque après-midi, faire sa toilette, accompagnée des filles d'honneur, chargées de surveiller ses habits et ses hyacinthes éclatantes et de coiffer ses cheveux.

Un jour, alors qu'elle venait de déposer ses habits et ses perles sous une belle fleur rose, elle plongea dans la piscine. Toutes les filles qui l'accompagnaient étaient subjuguées par sa beauté incomparable et enivrées par son parfum composé d'aromates et de myrrhe.

Ainsi, elles ne remarquèrent pas un crapaud qui s'était approché des habits de la belle baigneuse. Il avala le collier, les perles et les hyacinthes avant de disparaître dans un trou.

Sorti de son bain, Nyiramwiza, voulant remettre son collier et ses perles de rhinocéros et d'hyacinthe, était surprise de ne pas les retrouver à l'endroit où elle les avait laissés. Aidée par les jeunes filles, elle chercha sous la rose, sur le sable, derrière les rochers qui bordaient la piscine, partout, mais elle ne trouva rien. Alors elle se mit à pleurer, chagrinée par la disparition de ses trésors.

C'est alors que le crapaud sortit de son trou et annonça à la jeune fille qu'il était en possession du collier et des perles, et qu'il ne les lui rendrait qu'à une condition : « l'aimer ».

– Moi, dit la belle nageuse, aimer un sale crapaud galeux, voleur de collier et de perles, jamais !

– Alors tu ne reverras plus le cadeau de ta grand-mère ! Réfléchis bien !

La belle se mit à pleurer de nouveau, suppliant le crapaud de lui remettre ses biens, allant même jusqu'à lui promettre des vaches, mais en vain.

Considérant la valeur du souvenir de sa grand-mère, la belle Nyiramwiza accepta finalement d'embrasser la joue du crapaud comme signe d'amour.

Alors, fidèle à sa promesse, le crapaud remit les perles et le collier aux filles et regagna son trou, tout fier d'avoir soumis les êtres humains. Cette fierté se remarque même aujourd'hui, lorsque les crapauds gonflent leurs joues pour nous rappeler que, un jour, la fille de chez les hommes l'a embrassé.

Uwangoma, la fille du tambour

La marâtre en veut toujours à ses beaux-fils. Tel est le thème de ce conte que nous retrouvons dans la littérature de tous les peuples. Cette belle-mère est exigeante et donne toujours des travaux difficiles pour mettre à l'épreuve ses belles-filles ou son beau-fils, Uwangoma, qui parvient à déjouer les méchantes intentions de sa belle-mère. Une leçon de morale qui s'inscrit dans l'optique de renaître ensemble afin d'atteindre la cohésion sociale de la région des Grands Lacs.

Louis Kanamugire

Uwangoma était une jeune fille de seize ans. On l'avait appelée Uwangoma parce que son père s'appelait Ngoma, c'est-à-dire « tambour », fils de Nyirimpundu (« le louable »).

Lorsque la mère d'Uwangoma mourut, son père, Ngoma, épousa une autre femme pour l'aider à élever sa fille, encore bébé. Malheureusement, cette femme était plus méchante que la pire des sorcières. Quand Uwangoma eut douze ans, son père mourut à son tour. Alors cette jolie demoiselle connut un calvaire qu'aucun orphelin n'a jamais connu.

La méchante femme lui faisait faire tous les travaux pénibles ; des corvées du lever du soleil à la nuit tombée. Elle balayait la cour, ramassait du bois et nettoyait les ustensiles. Elle faisait aussi la cuisine et enlevait la bouse des vaches pendant que la femme était assise sur une natte et lui lançait des injures en fumant sa grosse pipe crasseuse.

Un jour, cette femme dépourvue de sentiments humains dit à Uwangoma :

– Ta saleté est vraiment sans égale. Je ne comprends pas comment tu cuis des haricots dans une marmite non lavée. Prends vite cette marmite noircie par la fumée et va la nettoyer dans la rivière de Kantarange. Tu ne reviens pas ici tant que cette marmite ne brille pas comme quand elle est sortie de chez le potier.

Kantarange était à une demi-journée de marche, derrière la grande montagne de Ndiza. Uwangoma prit la route, la marmite noire posée sur un petit coussinet sur sa tête.

Elle était trempée de sueur, car le soleil tapait fort et parce qu'elle marchait tellement vite pour pouvoir rentrer à la maison, avant la tombée de la nuit. Sur le chemin, elle rencontra une bergeronnette. Ce bel oiseau trotta devant elle comme pour la guider et l'attirer quelque part. Quelque chose lui disait que cet oiseau allait lui porter chance. Elle le suivit et arriva devant une case où une vieille mère était accroupie, en train de moudre son mil. Uwangoma lui dit :

– Bonjour, grand-mère.

La mère se retourna et demanda à l'enfant :

– Tu as l'air si triste, mon enfant. Assieds-toi à côté de moi et raconte-moi pourquoi tu as de la peine.

– Ma mère m'a demandé, répondit Uwangoma, de nettoyer cette marmite dans la rivière de Kantarange et de la rapporter toute blanche comme quand elle est sortie de chez le potier. Elle m'a dit de ne pas revenir tant qu'elle ne sera pas blanche.

La grand-mère réfléchit un moment et lui dit :

– Ne t'en fais pas, je connais l'argile qui a servi à fabriquer cette marmite. Reste là et sois tranquille, mon enfant.

Elle lui offrit quelque chose à manger et du lait à boire. Puis elle alla chercher de la terre rouge-ocre et des feuilles rampantes de mihurura. Elle pila ces feuilles dans un mortier, mélangea leur bouillie avec de la cendre blanche et de la terre ocre de la vallée. Elle fit bouillir ce mélange pendant une heure, puis commença à frotter la marmite d'Uwangoma. Quand elle eut fini, elle la laissa sécher une heure durant. Pendant ce temps, Uwangoma écrasait le mil dans le mortier et remplit de farine un van large.

Quant à la marmite, elle devint toute blanche et plus jolie qu'avant.

– Si cette femme n'est pas satisfaite, dit la gentille tantine, reviens ici, mon enfant.

Uwangoma partit en chantant et en dansant, heureuse d'avoir rencontré une mère plus tendre que sa marâtre. Quand elle arriva à la

maison, la méchante femme fut étonnée et contrariée. Elle se demandait comment cette fille trop maligne avait fait pour rendre la marmite si blanche.

Elle décida alors de l'éliminer en utilisant un poison mortel, qu'elle mettrait dans la nourriture. Pendant qu'elle récitait des incantations en mélangeant le poison au repas, une souris l'entendit et alla prévenir Uwangoma :

– *Wirirweho Mukobwa wa Ngoma ya Nyirimpundu! Bavuzeko bari bukuroge, nibaguha ibiryo mukobwa wa Ngoma, ntubikoreho mukobwa wa Ngoma, nibaguha amata mukobwa wa Ngoma, winywere mukobwa wa Ngoma.* (« Je te salue, belle fille de Ngoma de Nyirimpundu, ton repas est empoisonné, n'y touche pas. Bois seulement ton lait. »)

À l'heure du repas, la femme apporta le lait et le plat à la fille :

– Tu as bien nettoyé ma marmite, mon enfant, tu mérites bien ce repas, alors régale-toi.

D'habitude, elle ne prononçait jamais de mots aussi doux et tendres. Uwangoma but le lait puis creusa un petit trou sous sa couche et y versa le repas empoisonné qu'elle couvrit avec de la terre. Le lendemain la femme trouva Uwangoma en train de balayer la cour en chantant. La colère l'envahit de plus belle. Elle décida de changer de stratégie et dit qu'elle mettrait cette fois le poison dans le gobelet de lait. La souris l'entendit encore et vint prévenir Uwangoma :

– Cette fois, on va mettre le poison dans le lait, mange le plat, mais ne touche pas au lait.

Uwangoma mangea le plat et versa le lait dans le petit trou creusé sous sa couche, le couvrit de terre et s'endormit. Le lendemain, la femme trouva Uwangoma en train de nettoyer les pots au lait.

Elle pensa : « Cette fille est une diablesse, elle a sûrement des djinns ! Cette fois, je vais la brûler vive dans sa case ! » La souris l'entendit et prévint Uwangoma :

– Tu dois quitter cette maudite demeure. On a décidé de te brûler dans ta chambre. Quand tu vas partir, n'oublie pas la vache brune que ton père l'a laissée.

Au milieu de la nuit, Uwangoma ouvrit l'enclos et disparut avec toutes les vaches, avant que la méchante femme ne mît le feu à sa case. Le lendemain, la terrible femme découvrit l'enclos vide et s'aperçut qu'Uwangoma n'était pas dans la maison consumée. Folle de rage, elle tonna: « Cette garce a sûrement des djinns qui la protègent ! »

Elle passa le restant de sa vie seule et malheureuse, n'ayant plus personne pour s'occuper des travaux ménagers. Uwangoma, quant à elle, était heureuse chez la tantine gentille qui l'avait aidée à blanchir la marmite noire dans la rivière de Kantarange.

CÉLESTIN NTAMBUKA MWENE C'SHUNJWA

Affaire bille... quand on oublie, extrait

Affaire bille... quand on oublie est un conte inédit, la plus récente œuvre d'un poète qui écrit depuis les années 1970 à Bukavu, à l'est de la République démocratique du Congo. Il s'agit du récit d'un conflit ethnotribal opposant les Ki et les Ku dans un pays mythique dit « pays des Carrefours ». L'interprétation divergente d'un fait anodin – l'assimilation d'un enfant à une bille au cours d'un jeu – a provoqué une guerre qui a décimé tout un village. Exploitant toutes les propriétés d'un conte traditionnel, Ntambuka les réinvestit pour décrire un aspect de la vie contemporaine des Grands Lacs africains. Heureusement qu'il y a l'oubli, prôné par le conte.

Jean-Claude Makomo

Affaire bille... quand on oublie

« Il était une fois deux amis, Kaku, l'aîné, et Jumal, le cadet, au pays des Carrefours. Kaku est réfugié. Un jour, tout prit fin. La raison, vous la saurez.

– Bonjour, dit l'enfant au propriétaire de la première maison qu'il trouva et où il s'empessa de pénétrer.

– Bonjour, mon fils. D'où viens-tu et pourquoi es-tu si essoufflé ?

– Du pays des Carrefours. Il y a derrière moi toute une flotte qui cherche à m'éliminer.

– Dans ce cas, suis-moi, lui dit l'homme en le tenant par la main.

Le temps d'un clignement d'yeux, il s'ouvrit un portail, puis un deuxième, puis un troisième...

– Assieds-toi, fit-il, sourire aux lèvres, un sourire sans feinte, un sourire de bébé...

– Dis-moi maintenant : qu'as-tu fait au pays des Carrefours pour être ainsi traqué ?

Le garçon montra son côté droit, blessé :

– Voilà ce qu'ils m'ont fait.

C'était une dispute entre Ki et Ku, tribus auxquelles appartiennent respectivement Kaku et Jumal, les deux enfants. Ni l'un ni l'autre ne savaient ce que veut dire une tribu.

Or, ce matin-là, tous les gamins du village s'étaient rassemblés très tôt à la place de jeux pour poursuivre leur séance de la veille interrompue par la pluie et l'obscurité. Ils jouaient aux billes.

Vers 9 heures, vint à passer une dame, la mère de Jumal, qui manifesta son intérêt et sa joie en constatant que son fils était bien intégré dans le groupe.

Un moment, Kaku, pour blaguer, dit à Jumal en brandissant une des billes :

– Cette bille te ressemble.

L'objet avait l'apparence d'un véritable joyau, très beau, il scintillait. Toute ravie, la mère partit et, le soir, au lit, elle chuchota à son mari :

– Tu sais, chéri ?

– Oui ?

– Tu souhaitais, tout comme moi, que nous ayons encore un autre enfant, n'est-ce pas ?

– Bien sûr...

Un peu confuse, la femme ajoute, en se grattant la tête :

– Depuis plus de deux ans, nous attendons que notre prière soit exaucée. Espérons qu’elle le soit aujourd’hui (je suis en période d’ovulation après tout !) et que l’enfant ressemble à Jumal, son frère.

– Je ne comprends pas. Pourquoi Jumal ? Parce qu’il est ta copie conforme sans doute !

Parmi leurs deux enfants, en effet, Jumal était celui qui ressemblait le plus à sa mère.

La femme, Annitta, garda un court silence (elle revoyait dans sa tête la scène de la cour de jeux), puis lança à son mari :

– Tu vois, Shambi, je me suis un instant arrêtée devant la cour des jeux des enfants au moment où je me rendais chez Pipi, vers 9 heures ; ils jouaient aux billes. Un des compagnons de notre fils m’a surpris ; il lui a dit, en lui montrant une bille, un bijou magnifique, étincelant : “Tu ressembles à cette bille !” Je n’avais jamais réalisé que notre fils était si beau.

L’homme s’enflamma au point d’oublier qu’il était tout nu. Il courut jusqu’au salon où se trouvait l’interrupteur, alluma toutes les lampes et... tentant d’ouvrir la porte d’entrée, le visiteur logé dans l’autre chambre le saisit par la main :

– Que se passe-t-il, Shambi ? En plus, regarde : couilles et cul en l’air ! Il le poussa dans sa chambre, où la femme était restée éperdue.

Le lendemain soir, sous l’arbre à palabres, tout le village était réuni ; à la une : “Un Ki a dénigré un Ku, il l’a traité de bille, hier.”

C’était la voix du chef. On chuchote :

– Est-ce possible ?

– Qui ça peut bien être, ce salaud ?

Shambi, le plaignant, était bien sûr présent. Il donna tous les détails, après quoi le conseil lui ordonna de faire venir son épouse et les deux enfants. Ce fut une exception, car le conseil du soir sous l’arbre à palabres était en principe réservé aux adultes de sexe masculin.

– Kaku, tu as traité ton compagnon de bille ?

L’enfant n’y comprenait rien.

– Il fait semblant, chuchota l’adjoint du chef du village. Et ce doit être ses parents qui lui ont soufflé la consigne, évidemment.

Parsi, père de Kaku, qui jusque-là se tenait coi, s’énerva. Il tira son épée du fourreau et hop : la tête du chef adjoint du village, un Ku, roula par terre en criant au secours ! Dans le ravin !

Alerte générale : Ki et Ku s’affrontent à travers tout le pays !

La guerre dura cinq ans et demi : machettes, coups de tête, coups de dent... Rien ne manque ! Trois cent cinquante autres têtes sont tombées, en plus des milliers de squelettes ramassés dans les décombres des maisons calcinées. Tout le pays des Carrefours effacé, à part quelques îlots réservés aux batraciens et aux mammifères et où coassent les grenouilles. C’est dans l’un de ces îlots isolés que Kaku se réfugia, l’ayant rejoint à la nage, le jour même du désastre. C’est de là que, un jour, il s’échappa, prévenu par un des singes devenus ses nouveaux compagnons. Le quadrupède avait aperçu une cohorte d’humains armés jusqu’aux dents qui pagayait en direction de l’îlot et avait couru avertir son ami :

– Ils viennent te tuer.

Le garçon fabriqua à la hâte un radeau et s’échappa. Paroles du sauveur de Kaku. Quant à l’enfant lui-même, il vit toujours, mais son père avait péri dans la tourmente, comme celui de Jumal. Leurs mamans, elles, avaient survécu : tuer une femme ou un enfant, à l’époque, était tabou et lâcheté. Cela portait malheur en temps de guerre. Mais Jumal, lui, n’était plus.

Leur instinct de femme, un jour, conduisit les deux veuves à l’autre rive du fleuve. Elles étaient en quête de bois de chauffage, car chez elles, au pays des Carrefours, il n’y avait plus que désert poussiéreux, les incendies des maisons ayant détruit tous les boisements alentour.

Elles arrivent dans une futaie qui était la résidence privée de Manina, le sauveur de Kaku qui tantôt revêtait l’aspect d’un jeune, tantôt celui d’un vieux. Elles aperçurent un vieillard appuyé sur une canne s’avancer vers elles. Son allure et quelque chose en lui d’étrange, d’inexplicable, rassura les deux femmes. L’enfant suivait derrière. Le vieillard n’eut même pas le temps de saluer ses nouveaux hôtes. L’enfant avait reconnu sa mère. Il sauta à son cou :

– Où est Jumal ? fit-il après les embrassades et les baisers.

Les deux femmes fondirent en larmes.

Le soir, éclairé par le feu de brousse habituel, tout le monde dansait, dansait les retrouvailles, malgré les plaies non refermées et les avis partagés des représentants de groupes antagonistes.

“Peut-on confondre L’excellence (une bille brillante)
Avec la nullité (une bille que l’on roule) ?”

“Peut-on confondre
La nullité
(une bille que l’on roule)
Avec l’excellence
(une bille qui brille) ?”

Telle était, en effet, la pomme de discorde qui a causé des millions de morts dans le pays : Annitta, l’épouse, avait vu dans la bille brillante un grand honneur ; Shambi, l’époux, et d’autres n’y avaient vu qu’un mépris de leur tribu (la bille qui d’elle-même ne peut se déplacer).

Un conseiller avait été invité aussi : Manina, l’ami de tous. Il glissa pour seule recommandation :

– Arrêtez les feux de brousse ; ils détruiront vos idées d’une terre nouvelle... Et suivez-moi dans ma cachette où la parole est réveil et l’union un sourire... Comme au lit le soir, quand on fait l’amour.

De là est née la traditionnelle “fête annuelle des rigolades” ou “fête du Travail”. C’est le roi lui-même qui la préside, à condition qu’il soit marié : partage des récoltes en un banquet commun, toutes classes sociales confondues, et distribution par les chefs de village des semences pour la saison culturelle suivante. La cérémonie se clôture toujours par un chant, devenu célèbre et comique désormais :

“Peut-on confondre L’excellence (une bille brillante)
Avec la nullité (une bille que l’on roule) ?”

Un gros et long serpent, l’ancêtre, vient chaque fois y participer. Il lèche le creux de la main des mères qui offrent à leurs bébés la bouillie. Signe de bénédiction.

– Les femmes et les enfants, jusque-là, occupaient la place d’honneur au cours de ce festin, ajouta mon conteur. Nous avons fini par l’oublier : le fleuve, où résidait le serpent-ancêtre, s’est révolté ; il a fabriqué un gaz très toxique qui a fait de nous les cendres que vous piétinez. Le feu de brousse avait repris ; il a incendié tous nos taudis. C’est une gazelle, échappée de justesse au désastre, qui m’a relaté cette histoire que vous voudrez bien comprendre. Le feu couve toujours... Mais une voix demande qu’on oublie. »

TIMOTHY NJOROGE
Ruhinyuza.

Ce conte pose le problème de l’influence négative d’une grande famille dans le Rwanda ancien. Il montre comment une mauvaise administration peut affecter et souvent ruiner l’être humain. Il montre, mais sans fatalisme, que c’est Dieu qui préside à la destinée humaine.

Enfin, que chaque personne qui détient un peu de pouvoir sur le peuple se remette en cause et demande pardon pour d’éventuels abus de pouvoir. N’est-ce pas une leçon de morale qui devrait prévaloir dans notre région des Grands Lacs pour renâître dans l’entente et la compréhension mutuelle ?

Ruhinyuza, le personnage principal, a voulu mettre Dieu à l’épreuve en cherchant à lutter contre la fatalité, mais en vain. Il a ourdi beaucoup de crimes contre l’humanité mais ils n’ont pas eu lieu.

Il s’est rendu compte que Dieu seul est grand et préside aux destinées de l’humanité. Enfin, aux prises avec cette réalité, il implore le pardon pour tous ses méfaits. N’est-ce pas une leçon qui nous invite à cultiver l’entente plutôt que le conflit ?

Louis Kanamugire

Ruhinyuza

There was once a man called Ruhinyuza who had ten children. He had inherited enough land on which he grew crops to sustain his family. In those days, it was a custom for a man to have as many children as possible. In fact, couples who could not have more than two children were despised by the society. As his wife continued giving birth, the family grew larger every year such that in the end, his harvest could no longer satisfy their needs. The more the children grew older, the more the family grew poorer. One evening, Ruhinyuza summoned all his children and told them:

– My children, we do not have enough to eat, and I cannot expand our piece of land. Besides, your mother and I are too old to work for other people. This situation leaves us no other alternative except stealing.

The whole family, after seriously considering any other available option, agreed unanimously to their father's suggestion. That decision made each family member into a licensed thief. As soon as the decision had been made, Ruhinyuza left the house.

Kamanzi's house was only one kilometre away. Ruhinyuza reached its compound. He could hear his heartbeat. He thought that his chest would burst any time. He pressed it with his left hand while the other one held a spear. Cautiously, he approached the door. He waited a little bit and then pushed it open. He tiptoed in and found everyone asleep. Kamanzi's wife had given birth to a baby girl that evening. The little girl and her mother were lying on a traditional mat in the living room. It was almost midnight. Suddenly, he heard a voice from above saying:

– Welcome to the world, little girl. You will grow into a very beautiful girl and everybody will admire you before being killed by an elephant's tusk at a very young age.

Ruhinyuza knew that it was the voice of God and felt a strong urge to challenge it. He changed his mind and decided:

– Let me see whether God really tells the truth.

He carefully went where the mother and the baby were sleeping, pierced his spear where he thought the baby was and left the house in

a hurry without taking anything. The following morning, he visited Kamanzi's house expecting to find them mourning because he thought that he had killed their baby. He was surprised to find that everything was normal. He had missed the target. Meanwhile, Kamanzi welcomed his friend and was extremely glad to inform him that his wife had given birth to a baby girl. Ruhinyuza could see the happy mother cuddling her beautiful baby. "This is incredible!" he thought. Ruhinyuza was offered some wine. He pretended to enjoy his host's reception, but he soon got bored and went back to his house. The voice he heard on the day he had gone to steal was still vivid in his mind. He felt embarrassed. The fact that nobody saw him trying to kill the child was his only consolation.

Meanwhile, his economic situation improved slowly but steadily as some of his children grew old enough to fend for themselves. He had also married off some of his daughters and had received many cows as dowry. He had become an especially important person in that village. However, his mind was preoccupied by what he did to his good neighbour, although nobody knew anything about it. The secret grew heavier as days, months and years passed. The thought of sharing it with anybody else scared him stiff. This situation was worsened by the fact that the very girl he had wanted to kill grew up into a very beautiful woman. Furthermore, he had become extraordinarily rich and many people in that village had started urging him to marry her. In those days, it was acceptable for an old man to marry a girl who would be his daughter's age.

He thought that it would be a good idea if he married her as it would reduce his burden.

He finally decided to marry her. He asked his servant to prepare a good wine which should be ready, within one week. When the wine was ready, he asked his friends and relatives to escort him to Kamanzi's home to ask for his daughter's hand in marriage. Ruhinyuza's delegation reached his future in-law home before noon. They were warmly received, and the ceremony started immediately. They drank, sang and danced. Kamanzi agreed to give his daughter to Ruhinyuza, a fact that attracted thunderous

applause and ululations from the crowd. One month later, he came to pay the dowry and could take his wife. That marriage became the talk of the season in that area as both the bride and the bridegroom were the village's most popular individuals. The bride had been exemplary in all household tasks while the bridegroom was mostly known for having seen both heights of any economic situation.

As his invited guests were enjoying themselves on the wedding day, the voice he had heard when the girl was born was still fresh in his mind. He looked at his new wife and appreciated her beauty. He remembered the night he had wanted to stab her. He remembered the morning he went to Kamanzi's house and found that the girl was well. He could feel the wine taste that Kamanzi had offered him. Then he started imagining how an elephant will one day pierce his beloved wife with one of its tusks. All this made him feel very sad. "Will the elephant come all the way from the forest to this village just to kill my wife? Will my wife leave the village to find the elephant in the forest?", he asked himself. He could not find any answer. Everyone could see that he looked sad but none dared to ask him. They preferred enjoying their wine.

When the ceremony was over, he called his servants and instructed them never to let his new wife leave the compound. To ensure that it would be done, he asked them never to leave her alone. He even allowed them to use force to prevent her from venturing out if they found it necessary. He thought that in case the elephant came, those men surrounding his wife would kill it before it did her any harm. Then, he reassured himself and went about his usual business. The servants followed their master's instructions to the letter and their work was not difficult as the woman proved to be extremely obedient.

One day, while the young wife was basking in the early morning sun with her bodyguards, a stressed antelope dashed out of the nearby bush like lightning. An army of angry hunting dogs were after it. It was a truly short but spectacular moment. The excitement made the new wife move towards the fence to see the scene more clearly. She stepped on something sharp. She felt an itching pain but ignored it due to the excitement.

None of her bodyguards noticed the incident because she considered it so insignificant that she did not even alert anybody about it.

However, the pain persisted. She scratched her foot at the place that had been pierced. The wound was not visible but still painful. She thought that the pain would soon disappear but by noon, her leg had started swelling. By the evening, the pain from the swollen leg had become unbearable. Her husband called for the best medicinemen in the area but the leg continued swelling. By midnight, she was dead.

“Surely, God must be a liar”, he asserted angrily. No elephant had been seen in the area for several years. Furthermore, her bodyguards had assured him that she had never left the compound since she got married and Ruhinyuza had trusted them.

In the morning, the husband went to inspect the place where she had been sitting the previous day. He instructed his servants to dig up the whole compound. Much debris was unearthed. A protruding object near the fence attracted his attention. On looking at it closely, he was shocked to find that it was indeed a broken piece of an elephant tusk which had been buried there several years earlier. Suddenly, he remembered the elephant that had been killed there by hunters when he was still a young boy. He could not do anything to the bodyguards because they had followed his instructions and kept his wife within the compound. He then remembered the fateful night when he attempted to steal. He remembered the voice. He remembered the warm welcome that Kamanzi gave him the following morning. He started planning for the burial. Many people came to mourn the young wife. They stayed at Ruhinyuza’s home for a week.

Ruhinyuza kept quiet throughout the mourning period. Then he prepared some wine and invited all his friends including Kamanzi’s family. When they came, he narrated how he had come to Kamanzi’s house to steal and how he changed his mind when he heard the voice. He told them how he wanted to challenge God by killing the baby. He explained why he decided to marry her and keep her indoors so that no elephant would ever see her, only for her to step on a fragment of a decomposed elephant

tusk that had been buried right where she was being heavily guarded. He asked them to forgive him, adding that above all, he had learnt that God is really the Almighty. The crowd forgave him for everything he had done. Everyone went home more convinced than ever that God means what he says.

MARIE-LOUISE SIBAZURI

Maso Y'inkanga, la femme aux yeux de braise.

Bisanga ou la Marâtre punie.

Namuyungubira ou la Marque du destin.

Nous allons retrouver dans les contes qui suivent le talent et l'art de conteuse de Marie-Louise Sibazuri. Au Burundi, la tradition pose tellement d'interdictions à la femme que celle-ci finit par ne plus savoir ce qui est permis ! Pas même la parole en public !

Cependant, à travers les contes, cette mémoire populaire, la femme a contribué à des changements profonds de la société. Des femmes jeunes et moins jeunes, belles ou laides, des adolescentes à peine sorties de l'enfance, des mères, des femmes généreuses au point de sacrifier leur vie et d'autres pétries d'une jalousie qui ne recule devant rien. Toutes ces femmes sur le sentier marqué d'interdits ont forcé le destin. Et cela dans un univers imprécis où se côtoient génies bienfaisants et ogresses maléfiques, esquissant des danses folles qui, durant des nuits sans lune, attirent des filles à peine pubères hors de chez elles. Amour, haine, passions et illusions, vanités et rivalités... Tout se mêle dans ces femmes belles à damner un ange, étranges et mystérieuses... Ces femmes-là ne passent pas inaperçues ; ils essaient de rester dans l'ombre ou le silence, car l'homme n'est jamais loin !

Maso Y'inkanga, la femme aux yeux de braise

Résumé du conte: Maso Y'inkanga est une jeune femme au regard brûlant. Son amour enflamma tellement son mari qu'il le fit entrer dans la légende et en fit l'intermédiaire entre Imana, le créateur, et les humains.

Martin Ntirandekura

Autrefois, il y a de cela bien longtemps, vivait un homme du nom de Babinga. Il était fort riche et respecté. Son entourage l'avait élevé au statut de prince parce qu'il était très généreux et donnait sans compter. Il possédait pléthore d'enclos, pleins de vaches, des champs verdoyants et des greniers regorgeant de récoltes. Il avait quantité de serviteurs et de servantes, de danseurs et de chasseurs. Mais le chef Babinga possédait plus encore : il était l'heureux époux d'une femme si belle dont on parlait dans plus de royaumes qu'il n'y a de doigts sur les deux mains réunies. Tous, petits et grands, jeunes et vieux vantaient, sans réserve, la beauté sans pareil de cette jeune dame de vingt saisons sèches. Car elle était vraiment parfaite. Tous s'accordaient à dire qu'Imana, le créateur, l'avait façonnée dans un élan de bienveillance. La mégère la plus perfide n'aurait pu trouver le moindre défaut physique à lui reprocher. Mais au-delà de son corps parfait, de son visage qui était une petite merveille, on louait surtout ses yeux. Des yeux magnifiques, fascinants. Des yeux qui la rendaient unique. Des yeux si lumineux qu'ils avaient fini par faire oublier à tous son véritable nom. Elle était devenue Maso Y'inkanga, « celle qui a des yeux qui font fondre ».

Babinga aimait son épouse. Il l'adorait même ! Il en était fou ! Elle était fraîche, si drôle que son mari lui passait tous ses caprices. Maso Y'inkanga était la femme la plus choyée que la terre n'a jamais portée. Babinga, qui menait ses hommes à la baguette, était à son tour mené par le bout du nez par sa femme, qui n'avait que la moitié de son âge.

Le ménage vivait heureux. Un jour, jour de bonheur et de malheur, la jeune femme tomba enceinte. Quand Babinga l'apprit, il fut presque fou

de joie. Il allait être père ! La jeune femme, qui s'en aperçut, décida d'en profiter. Elle accumula caprice sur caprice. Trop heureux de lui être agréable, son mari ne songea pas à protester. L'entourage avait beau lui dire que sa femme abusait, il n'en avait cure. Maso Y'inkanga était donc nourrie de mets de premier choix. Les fibres qui devaient servir à tisser ses vêtements étaient des plus fines et des plus belles. Des servantes supplémentaires furent mises à son service particulier. Ses moindres désirs étaient des ordres, mais Maso Y'inkanga s'ennuya bientôt de ces victoires faciles.

Bisanga ou la Marâtre punie

Résumé du conte: Bisanga est la demi-sœur de Rweza, l'orpheline. Celle-ci est plus belle que Bisanga ! Et la mère de Bisanga de s'en offusquer. Cependant, les deux sœurs s'aiment bien et il n'y a aucune ombre de jalousie entre elles. Mais la belle-mère décide de supprimer celle qui fait de l'ombre à sa fille. Au lieu de tuer sa belle-fille, elle perce le cœur de sa fille Bisanga. Voyez quelle fut sa punition.

Martin Ntikrendakura

Dans un petit village verdoyant vivait un couple heureux. L'homme travaillait dans les champs, la femme faisait le ménage, puisait de l'eau, ramassait du bois mort, tissait des nattes et de beaux paniers tout en s'occupant de sa petite fille. Les champs étaient fertiles et l'homme était heureux de rentrer le soir dans un foyer accueillant.

Malheureusement, ce bonheur ne dura pas longtemps. Alors que la fillette allait sur ses deux ans, la jeune femme tomba malade et, deux jours plus tard, elle avait rejoint les ancêtres. L'homme était inconsolable. Il pleura longtemps sa douce compagne. Quand il rentrait des champs, fatigué, tout le travail de l'épouse disparue l'attendait. Il fallait se rendre à la source, chercher de l'eau, faire provision de bois pour le repas, cuisiner tant bien que mal, mais surtout s'occuper de la petite Rweza. La fillette voulait que son père la porte sur son dos comme le faisait sa mère pour

l'endormir. Malgré toute sa bonne volonté, le pauvre père se rendait compte qu'un dos d'homme n'est pas nécessairement fait pour porter un bébé. Il avait beau nouer fort le pagne qui servait de porte-bébé, il se défaisait tout le temps. Et le pauvre père craignait, à tout instant, de laisser tomber sa petite. Après beaucoup d'hésitations, l'homme se maria. Et quand la saison sèche revint pour la seconde fois, la nouvelle femme mit au monde une petite fille. On la nomma Bisanga. Les deux fillettes grandirent ensemble. Non seulement elles s'aimaient profondément mais en plus elles partageaient équitablement tout ce qu'on leur offrait.

Cependant, si le père des fillettes les adorait toutes les deux, sa femme n'aimait pas du tout Rweza. Cette dernière était d'une beauté si radieuse qu'elle éclipsait toujours Bisanga. Et lorsque les deux sœurs sortirent de l'enfance, tous les prétendants ne s'intéressèrent qu'à Rweza. La marâtre se mit à la haïr farouchement. Elle essaya d'éveiller la même haine dans le cœur de Bisanga, en vain. Cette dernière adorait sa grande sœur et était très fière de sa grande beauté. Elle trouvait aussi tout naturel que les prétendants s'intéressent d'abord à Rweza. Elle était l'aînée tout de même. En désespoir de cause, la méchante femme forma le projet criminel de se débarrasser définitivement de la jeune fille. Elle projeta de la poignarder le soir même dans son sommeil et de l'enterrer dans la brousse le lendemain matin. Le père étant en voyage, elle n'aurait qu'à lui dire à son retour que sa fille a fui la maison paternelle.

Déterminée à accomplir son projet funeste, la femme ne perdit pas de temps. Elle aiguisa soigneusement son grand couteau de cuisine. Sa fille, Bisanga, qui la surprit, lui demanda, étonnée, si elle comptait leur égorger un mouton pour le repas du soir. Sa mère se contenta de rire : les personnes honorables ne mangent pas de mouton. De plus, en tant que femme, elle n'était pas autorisée à égorger quoi que ce soit. Si l'adolescente voulait manger de la viande, elle devrait attendre le retour de son père.

Le soir, la mère offrit des bracelets tressés à sa fille. Elle devait les porter tout le temps pour qu'ils lui portent chance. Bisanga s'inquiéta :

- Où sont les bracelets porte-chance de Rweza ?
- Elle n'en a nul besoin !

Bisanga porta ses bracelets toute la soirée mais, une fois au lit, elle les prêta discrètement à sa grande sœur pour la consoler de n'en avoir pas eu. Et elles s'endormirent profondément, d'autant plus profondément que, pour faciliter la tâche, la mère leur avait fait boire à saalebasse de l'hydromel bien alcoolisé.

Au plus noir de la nuit, la femme se leva et se rendit auprès des jeunes filles. Son couteau étincelait dans l'obscurité. Elle toucha leurs poignets, cherchant les bracelets sur l'une d'elles. Et, sans hésiter, elle plongea son poignard à plusieurs reprises dans la poitrine de celle qui n'en portait pas. Puis, sur la pointe des pieds, elle regagna son lit. Très tôt le lendemain matin, elle se leva pour se débarrasser du cadavre avant que sa fille ne s'éveille. Mais quelle ne fut sa stupeur de se retrouver devant le cadavre de son propre enfant!

La douleur transperça sa poitrine. Âme des ancêtres, qu'avait-elle fait là? Sa fille poignardée! Sa Bisanga qu'elle aimait plus que sa vie baignait, inerte, dans son propre sang alors que Rweza dormait paisiblement!

La mort dans l'âme, elle découpa le corps de sa fille pour l'enfouir dans le panier à ordures. Que voulez-vous, pour cacher son geste, il fallait bien se débarrasser du cadavre et il n'y avait pas d'autre moyen pour le transporter.

Cela fait, elle chargea le panier sur la tête et s'en alla vers la fosse à ordures. Arrivée là, elle chercha à lever le panier, peine perdue. Il était vissé sur sa tête. Elle voulut tout au moins incliner la tête pour se débarrasser du contenu du panier. Impossible. Alors, elle demanda:

– Bisanga, Bisanga ma fille chérie, veux-tu reposer ici?

Du panier, la voix de sa fille répondit nettement:

– Non, non, non!

La femme pensa que sa fille répugnait à reposer dans la même fosse que les ordures. Elle la porta donc plus loin. Jusqu'à la forêt. Alors elle s'adressa doucement à sa fille:

– Bisanga, Bisanga, mon enfant, la forêt est bien belle, les grands arbres te feront de l'ombre et les oiseaux dans les branches gazouilleront pour toi. Veux-tu reposer ici?

Du panier, la voix répondit avec force: « Non! »

Namuyungubira ou la Marque du destin

Résumé du conte: À l'avènement d'un nouveau roi, une des coutumes consistait dans le sacrifice d'un jeune homme célibataire choisi dans le clan des Bashoka. Les troupeaux que l'on avait privés d'eau depuis des semaines étaient lâchés et détalait vers l'abreuvoir où était attaché le jeune homme: celui-ci mourait écrasé par les sabots des bêtes assoiffées. Namuyungubira craignait pour son fils. Aussi le pressait-elle de prendre femme pour échapper à ce funeste destin. Muiyungubira refusait parce qu'il était encore trop jeune... Elle chercha à le faire fuir... Mais on n'arrête pas la marche du destin.

Martin Ntirandekura

Sur une colline bien tranquille vivait une veuve. On l'appelait Namuyungubira. Non pas que ce soit vraiment son nom, mais parce qu'elle avait un fils unique auquel elle tenait plus qu'à sa vie. Et comme ledit fils portait comme nom Muiyungubira et que sa mère était tout le temps à s'enquérir de l'endroit où il était et de ce qu'il y faisait, les gens avaient fini par la surnommer Namuyungubira.

La mère et le fils vivaient heureux sur leur terre. Sans être riches, ils ne manquaient de rien. Ils mangeaient à leur faim, avaient de quoi s'habiller et dormaient du sommeil du juste. Du moins, le garçon avait-il ce sommeil-là. Pour la mère, au fur et à mesure que son fils poussait et devenait plus beau et plus vigoureux, son bonheur et sa fierté se muaient en angoisse. C'est qu'une sorte de malédiction, que d'aucuns considéraient comme un honneur, guettait le jeune homme. En effet, tout comme il y avait des clans qui donnaient qui Namukomacoto, la vierge gardienne du feu sacré, qui le gérant des récoltes ou le superviseur des troupeaux royaux, qui les vestales Mukakaryenda, l'épouse mythique du tambour sacré symbole de l'esprit du roi défunt... Il y avait un clan sur lequel pesait un rituel plus cruel encore. Lorsque le roi mourait et qu'on devait introniser son successeur, le clan en question devait donner à sacrifier un beau jeune homme célibataire.

Étendu sur le sentier menant à l'abreuvoir, il était piétiné à mort par le troupeau royal afin de conjurer le mauvais sort et éloigner la mort du nouveau roi. Et, une fois désigné par les présages, aucun jeune homme de ce clan ne pouvait se dérober à cette obligation macabre.

Muyungubira faisait partie du clan en question.

Namuyungubira avait donc peur pour son fils. D'autant que le roi, sans être vieux, avait déjà des fils en âge de régner. Les ritualistes, chargés de la bonne marche du royaume, pouvaient d'un moment à l'autre l'inviter à « se donner du miel », ce qui équivalait à boire de l'hydromel auquel avait été ajouté un poison fort. Le roi foudroyé, le prince désigné par les mêmes ritualistes pouvait alors succéder à son père sans crainte qu'il lui porte ombrage. Car, selon les sages : « Deux foudres ne peuvent pas partager le même nuage. »

Dès que l'adolescent eut quinze saisons sèches, sa mère le pressa de prendre femme. Mais le jeune homme, bien que de caractère accommodant, refusait catégoriquement. Quoi ? Se marier si jeune ! Pas question. Il avait encore tellement de choses à découvrir. Certes, un jour il prendrait femme. Que sa mère n'ait aucun souci à se faire là-dessus. Il rêvait d'avoir autant d'enfants qu'il y avait de pleines lunes dans une saison sèche. Il avait déjà remarqué une petite voisine qu'il avait plaisir à voir grandir. Mais elle n'avait que douze saisons sèches et sa poitrine pointait à peine. Non, ce n'est pas encore le moment de penser mariage !

La mère eut beau insister, le fils campa sur ses positions. Et une grande saison sèche succéda à une autre puis à une autre. Muyungubira était complètement sorti de l'enfance. Il se sentait assez d'énergie et de sagesse pour prendre femme et veiller sur un foyer. Soulagée, Namuyungubira entreprit les démarches auprès de la famille de la jeune élue. Mais la malédiction, tapie dans l'ombre, guettait notre jeune homme. Avant même que la dot de la jeune fille ne soit versée, le lugubre tambour des deuils annonça la mort du roi. Namuyungubira en fut atterrée. Voilà que ce qu'elle avait craint des années durant lui tombait dessus au moment où elle s'y attendait le moins. Par moments, elle pensait faire fuir son fils, n'importe où mais loin de cette horrible mort, puis il se ravisait. Si c'est sur

lui que tombait le sort, où qu'il aille, les guerriers du roi le trouveraient. Et face à cet acte de haute trahison, le courroux du roi ne s'en prendrait pas seulement au jeune homme mais à toute sa famille.

Croisant les doigts, elle attendit de voir sur quel malheureux jeune homme du clan le ciel allait s'obscurcir.

THÉÂTRE

FAUSTIN MULIRI MIRUHO

Esprit de coq

Le professeur Muludji revient de la faculté de lettres, où il est titulaire de la chaire de littérature, il demande à sa femme, Mme Bakome, de lui offrir un poulet rôti, chair qu'il adore. Ce soir-là, alors que Kiza, leur domestique, vient de servir à table un beau quartier de poulet rôti au maître du lieu, le professeur juge incomplet son repas. Il exigea qu'un poulet au plumage noir et blanc soit égorgé pour assouvir son appétit vorace pour la viande de poulet. Après moult tergiversations, Mme Bakome est obligée d'exécuter l'ordre de son mari. Alors qu'elle est en train de décapiter l'oiseau qu'elle aime pourtant, l'esprit du coq se met à plaider en faveur de la protection de la vie humaine, de la faune et de la flore. Ce plaidoyer va jusqu'à inviter les heureux dégustateurs de la chair du coq à plus de fraternité et de partage avec leurs voisins immédiats. Il s'adresse également aux autres peuples de la Terre et appelle à la résolution pacifique des conflits et au partage des richesses. La pièce se termine par l'engagement des interlocuteurs à s'acquitter des recommandations de l'esprit du coq.

Pièce théâtrale tragi-comique en deux actes, Esprit de coq esquisse, par la « bouche » d'un coq décapité, les conditions d'une paix durable entre des nations jadis en proie à des hostilités récurrentes.

Jean-Claude Makomo

ESPRIT DE COQ

Acte I – Scène 1

Lieu: au salon du couple Bakome-Muludji Temps: le soir

Personnages: Kiza, la domestique, le professeur Muludji et M^{me} Bakome

KIZA

Servant à table

Professeur Muludji, tout est prêt !

Les mets s'impatientent. Bon appétit !

PROFESSEUR MULUDJI

Merci, Kiza. Mais tu vois bien que ce quart de poulet rôti ne me suffira pas.

KIZA

C'est bien dommage, professeur. Aujourd'hui, nous avons reçu beaucoup de visiteurs. En Africaine, j'étais obligée de leur servir à manger. C'est une instruction que j'ai reçue de Mme Bakome, ton ciel et miel !

PROFESSEUR MULUDJI

S'approchant de la table, en face de Kiza

Donc, c'est elle qui a décidé de réduire au quart ma ration de ce jour ? Bon, dis-lui de venir !

KIZA

D'accord ! (*Elle s'éloigne*)

Une porte s'ouvre et se referme.

PROFESSEUR MULUDJI

Incroyable, au nom de quoi, Bakome, espèce de corde à mon cou, te permets-tu tout ici, chez moi ? C'est cela la parité ?

On ouvre la porte, apparaissent Kiza et M^{me} Bakome.

PROFESSEUR MULUDJI

Bakome, suis-moi dans la chambre. Kiza, attends-nous ici, au salon !

KIZA

D'accord, patron !

Professeur Muludji et M^{me} Bakome se dirigent vers leur chambre.

Acte I – Scène 2

Lieu : Dans la chambre du couple Bakome-Muludji.

M^{me} BAKOME

Chéri, tu as l'air très anxieux ce soir ! Y a-t-il lèse-majesté ? Veux-tu une leçon de gymnastique ?

PROFESSEUR MULUDJI

Bakome, fais gaffe ! Une leçon de gymnastique, au lit ?

M^{me} BAKOME

Comme tu veux ! Parle, je suis ta moitié... Toi, mon bonheur !

Elle s'approche de lui et lui fait un baiser qu'il accepte difficilement. :

D'accord pour ce doux miel ! Mais...

Après ? Où est mon traditionnel poulet complet ?

Femme, pourquoi t'es-tu permis de réduire au quart mon poulet de ce soir ?

M^{me} BAKOME

Convivialité obligeait, j'ai reçu cinq membres de ta famille. Je n'y pouvais rien. Ils ne pouvaient pas ne pas manger avec nous !

PROFESSEUR MULUDJI

Penses-tu avoir raison ?

M^{me} BAKOME

En Africaine digne de ce nom, oui. Ta famille et moi, nous faisons un seul corps. Veux-tu que je sois de ceux que la haine unit, les rendant unanimement désunis ? Contente-toi de ce qui est disponible. Si jamais tu n'es pas rassasié, alors tu pourras me...

PROFESSEUR MULUDJI

Te manger ? Arrête tes conneries, je m'en vais d'abord dévorer le maigre quart de poulet disponible. Ensuite... (*interrompu*)

M^{me} BAKOME

Ça sera mon tour... Professeur

MULUDJI

Ton tour pour faire quoi ?

M^{me} BAKOME

Chéri, tout dire c'est trop dire.

PROFESSEUR MULUDJI

Mais je ne suis pas cannibale, Bakome !

M^{me} BAKOME

Tu feins de ne pas comprendre ! Pourtant tu sais bien qu'aujourd'hui c'est notre anniversaire de mariage... Bon appétit !

PROFESSEUR MULUDJI

Mon Dieu, cela aussi m'attend ? Comme c'est notre anniversaire, j'en profite pour fêter aussi ma chaire universitaire. Il me faut donc suffisamment de chair de poule. Égorge le coq au plumage noir-blanc.

M^{me} BAKOME

Non, cher mari, surtout pas celui-là ! Puis-je plutôt égorger un autre ? Je t'en prie, mon bébé ! C'est mon coq préféré.

PROFESSEUR MULUDJI

Niet ! Je dis bien celui-là ! Mais pourquoi l'aimes-tu ?

M^{me} BAKOME

Parce qu'il est métis. Tu vois, il est noir, puis il est blanc. Tu es professeur de poésie, non ? Écoute-moi ça : « Bakome est noire d'amour de Muludji. Muludji est blanc d'amour de Bakome. Ils s'aiment noir sur blanc. Un amour mixte. » N'est-ce pas beau ça, chéri ? Ensuite, grâce à son énergie à revendre, nos poules produisent beaucoup d'œufs. Notre beau coq n'est pas paresseux !

PROFESSEUR MULUDJI

Que veux-tu insinuer ? C'est qui alors le paresseux ?

M^{me} BAKOME

En ces mots, il se reconnaît !

PROFESSEUR MULUDJI

Moi ?

M^{me} BAKOME

Prouve le contraire !

Le professeur Muludji ferme la porte à clé.

Acte I – Scène 3

Lieu : à table, dans la salle à manger.

Personnages : M^{me} Bakome Kiza, la bonne, le professeur Muludji.

On ouvre la porte de la chambre, le professeur Muludji sort seul et s'installe à table pour manger.

KIZA

Je te vois torse nu, transpirant de partout, patron !
On dirait que c'était très chaud... Ça s'est bien passé ?

PROFESSEUR MULUDJI

Fais gaffe, Kiza !

KIZA

Il n'y a rien, patron ! Je voulais juste savoir si vous vous êtes accordé avec madame sur la solution à trouver face à l'insuffisance de nourriture à te servir ce soir.

PROFESSEUR MULUDJI

Ah, c'est de ça que tu voulais parler ! Bon, c'est le revers de la médaille... Elle a du mal à se lever ! Que dis-je ? Cela ne te concerne pas... Elle s'apprête à trouver la solution. Elle arrive ! Elle n'a pas de choix, elle doit s'exécuter.

KIZA

S'exécuter ?

PROFESSEUR MULUDJI

Qu'as-tu compris ?

KIZA

Se donner la mort, patron !

PROFESSEUR MULUDJI

Plutôt donner la mort au coq désigné !

KIZA

Merci, professeur Muludji. Tu me rassures !

En attendant, que puis-je faire pour toi ? Sinon la table est prête depuis longtemps.

On ouvre la porte. M^{me} Bakome sort de la chambre.

KIZA

Madame, ça s'est bien passé ?

M^{me} BAKOME

Je ne te comprends pas, Kiza. De quoi parles-tu ?

KIZA

Je blaguais, Madame.

Puis-je apprêter un coq ?

PROFESSEUR MULUDJI

Non, merci. La tâche ne t'incombe pas, Kiza.

C'est à elle, Bakome, de s'en occuper. Bakome, vas-y !

(*À Kiza*) Kiza, va faire bouillir l'eau en attendant.

Je veux que ce coq, le plus aimé de tous, soit mis à mort de la main de celle qui l'adore.

M^{me} BAKOME

Chéri, veux-tu vraiment que j'égorge ce jeune coq au beau plumage ?

PROFESSEUR MULUDJI

Je le dis et je le répète : mille fois oui !

M^{me} BAKOME

Kiza, suis-moi !

Les deux femmes se dirigent vers la cuisine, pendant que le professeur Muludji mange son repas. On ferme la porte.

Acte I – Scène 4

Lieu: Dehors, derrière la cuisine

Personnages: Esprit de coq, M^{me} Bakome, le professeur Muludji.

M^{me} Bakome se dirige vers le poulailler, saisit le coq et l'égorge.

ESPRIT DE COQ

Riant aux éclats

Hahaha! Madame Bakome, te sens-tu maintenant heureuse de m'avoir décapité?

M^{me} BAKOME

Décapité? Mais qui es-tu?

ESPRIT DE COQ

C'est moi, l'esprit de ce beau coq que tu viens de mettre à mort! N'aie pas peur. Rien de mal ne t'arrivera. Demande à Kiza de faire venir ton mari ici.

M^{me} BAKOME

Terrorisée et appelant Kiza

Kiza! Kiza, appelle mon mari!

On ouvre la porte de la cuisine. On voit venir le professeur Muludji.

ESPRIT DE COQ

Professeur Muludji, je te vois.

Regarde-moi, je suis l'esprit de ce coq au plumage noir et blanc, que ta femme vient d'égorger. C'est toi mon bourreau...

PROFESSEUR MULUDJI

Qui ? Esprit de coq ? Je ne te connais pas, monsieur !
Bakome, c'est un démon, un revenant ? Au diable !

ESPRIT DE COQ

N'aie pas peur, professeur. Je ne te ferai pas de mal.
J'ai un message pour toi, ta femme et Kiza, votre bonne.

PROFESSEUR MULUDJI

Effrayé

Mais chérie, qui nous parle ?

ESPRIT DE COQ

Ne sois pas agité, professeur Muludji !
Je te répète, rien de mal ne t'arrivera. Sois apaisé et écoute-moi !

PROFESSEUR MULUDJI

Comment pourrais-je ne pas l'être alors que je ne te connais pas,
monsieur ?

ESPRIT DE COQ

Madame Bakome, me connais-tu oui ou non ?

M^{me} BAKOME

Toute tremblante et pleurant

Je... je... je...

ESPRIT DE COQ

Professeur Muludji, essuie les larmes de ta fleur, inocule dans ses pétales
des gouttelettes de caresse et de tendresse... Elle te couvrira de l'arôme
De ses baisers.

Ensuite, vous pourrez revenir vers moi. J'ai des tas de choses à vous
révéler ce soir.

Ou plutôt, pour gagner du temps, restez là! Madame Bakome, calme-toi!

M^{me} BAKOME

Snif

Je suis calme, chef!

ESPRIT DE COQ

Très bien. À présent, la réponse à ma question...

M^{me} BAKOME

En vérité, je ne te connais pas... Excuse-moi, chef!

PROFESSEUR MULUDJI

Chérie, où l'as-tu rencontré? Ah non! Tu m'as trahi. Je te maudis, Bakome.

ESPRIT DE COQ

Non, professeur! C'est plutôt nous, les oiseaux et les arbres, qui envisageons de maudire les êtres humains qui nous abattent. Mais toi, professeur Muludji, ta femme et Kiza, votre domestique, je ne vous maudirai pas... mais à une condition!

M^{me} BAKOME

Laquelle, chef? Mon mari et moi, nous sommes prêts à exécuter et à faire exécuter ta volonté.

ESPRIT DE COQ

Professeur Muludji, est-ce juré?

PROFESSEUR MULUDJI

Mille fois promis et juré, chef!

ESPRIT DE COQ

Bon ! Madame Bakome, prends ma tête et le reste.
Dépose-les sur ce plateau, puis emmène-les à la cuisine.

PROFESSEUR MULUDJI

Où sont ta tête et le reste ?

ESPRIT DE COQ

Fâché

Professeur, je te plains. Tu m'énerves. Que veux-tu insinuer ? Jusque-là
ne sais-tu pas qui te parle ?

Ne vois-tu pas ma tête et mon corps gisants au sol ?

PROFESSEUR MULUDJI

Un peu énervé

Je ne te comprends plus, monsieur ! Tantôt tu te présentes comme
Esprit de coq, tantôt comme tête et chair de coq.

Qui es-tu, exactement ?

M^{me} BAKOME

Arrête d'irriter le chef ! Exécutons tout simplement ses ordres.

KIZA

Parlant à partir de la maison

Avec qui vous entretenez-vous, madame Bakome et professeur
Muludji ?

ESPRIT DE COQ

Demandez à Kiza de garder le silence.
Elle me découvrira bientôt.

M^{me} BAKOME

Kiza, du calme s'il te plaît... Du calme...
On arrive !

ESPRIT DE COQ

Madame Bakome, as-tu compris mon message ?

Maintenant, soulève ma tête et mon corps, place-les sur ce plateau. Ensuite, conduis-moi à la cuisine.

Professeur Muludji, passez devant ! À l'intérieur de votre maison, je vous révélerai un message plus qu'important destiné aux humains de votre pays et de ses environs. Car tout a un début et une fin... L'heure de siroter le champagne dans toutes vos campagnes, hier, théâtres des carnages, a sonné !

C'est terminé ! Savez-vous de qui nous, les coqs, détenons le pouvoir de chanter et de connaître l'heure qu'il est ?

PROFESSEUR MULUDJI

N'étant pas oïseux, comment pourrions-nous le savoir ? Je pense qu'il s'agit d'un instinct animal.

ESPRIT DE COQ

Erreur, professeur !

On entend sonner une pendule.

ESPRIT DE COQ

On y va, madame Bakome... Un, deux, trois !

M^{me} Bakome soulève la tête du coq et le reste ; elle les place sur le plateau. On entend le chant du coq, on ouvre la porte, M^{me} Bakome et son mari entrent dans la cuisine.

Acte II — Scène 1

Lieu: Dans la cuisine du couple Bakome-Muludji.

Personnages: M^{me} Bakome, le professeur Muludji, Kiza, la domestique, Esprit de coq.

ESPRIT DE COQ

Merci, Kiza, d'avoir préparé l'eau pour me déplumer.

KIZA

Effrayée

À qui ai-je affaire, s'il te plaît ?

M^{me} BAKOME

Chut, Kiza, calme-toi et écoute la voix du sage !

KIZA

Le sage ? Qui est-ce, madame ?

M^{me} BAKOME

Tais-toi, tu vas vite tout savoir.

PROFESSEUR MULUDJI

Chérie, laisse Kiza poser sa question... Moi-même je viens de perdre mon latin. Tout professeur de lettres que je suis !

ESPRIT DE COQ

Professeur, tu n'es pas à la faculté des lettres. Ici, on est à la faculté de la sagesse, département des animaux et des plantes, section de l'amour du prochain.

Professeur Muludji, tu as encore beaucoup à apprendre de moi. L'un des poètes de votre pays a écrit : « Enseigner, c'est saigner, si la leçon se donne sans caleçon. »

Partages-tu son opinion ?

PROFESSEUR MULUDJI

Non. Le poète avait tort !

Car aucun enseignant ne fait cours, tout en étant à poil ! C'est immoral, malséant et interdit par les autorités académiques !

ESPRIT DE COQ

Votre poète ajouta: « Enseigner le détournement des deniers publics, c'est saigner la nation. Enseigner comment supprimer les injustes est une piètre leçon.

Enseigner comment supprimer les justes est une leçon sans caleçon. Enseigner, c'est saigner. Lorsqu'une leçon se donne sans caleçon. » Est-ce vrai ou faux, professeur Muludji ?

PROFESSEUR MULUDJI

Hum, difficile à croire.

ESPRIT DE COQ

Réfléchis, professeur Muludji.

C'est pourtant cela que tu as enseigné à ta femme ce soir ! Pour quel tort commis as-tu exigé ma décapitation ?

KIZA

Madame Bakome et toi, professeur Muludji, je suis perdue. Excusez-moi, je dois rentrer chez mes parents ! S'il vous plaît ! De grâce !

ESPRIT DE COQ

Kiza, je sais que tu ne me connais pas encore. C'est promis, je ne te ferai aucun mal.

KIZA

Qui es-tu, s'il te plaît ?

ESPRIT DE COQ

Je suis l'esprit du coq que vient d'égorger M^{me} Bakome, sur l'ordre de son mari ci-présent... Ça va maintenant ?

KIZA

S'il te plaît, monsieur, puis-je... (*interrompue*)

ESPRIT DE COQ

Kiza, qui t'a dit que je suis un homme ?

KIZA

S'il te plaît, madame... J'ai peur ! Qui es-tu alors ?

ESPRIT DE COQ

Appelle-moi tout simplement, esprit de coq... C'est tout !

KIZA

Oui, monsieur !

ESPRIT DE COQ

Imitant

Oui, meuss... Madame Bakome, je sais que tu aurais bien voulu m'épargner la vie, malgré l'insistance de ton mari... Ai-je tort de le croire ?

M^{me} BAKOME

Non, chef !

PROFESSEUR MULUDJI

Tu mens, Bakome ! Je ne t'ai pas enjoint d'égorger ce monsieur, mais plutôt mon coq au plumage noir et blanc... (*interrompu*)

ESPRIT DE COQ

Peu importe, professeur Muludji... moi ou mon frère... ou ma sœur, la poule, c'est bonnet blanc et blanc bonnet.

PROFESSEUR MULUDJI

Toutefois, elle ment !

ESPRIT DE COQ

Professeur !

PROFESSEUR MULUDJI

D'accord, madame ! Plutôt, monsieur ! Que dis-je ?
Tu me rassures, Excellence.

ESPRIT DE COQ

Professeur Muludji, pourquoi trembles-tu ? Kiza, qui suis-je ?

KIZA

Ni dame ni monsieur ! Tu es Esprit de coq.

ESPRIT DE COQ

Professeur Muludji, c'est compris ?

PROFESSEUR MULUDJI

Parfait, Esprit de coq !

ESPRIT DE COQ

Très bien. Avant que Kiza ne me plonge dans cette eau bouillante, je
voudrais...

(Interrompu)

KIZA

Je jure, je ne t'y plongerai pas, monsieur !

ESPRIT DE COQ

Si, tu vas devoir le faire !

Mieux encore, le professeur Muludji. Puisque vous avez une faim sans
fin, car dans vos pays les riches ne mangent pas à leur faim, d'autant plus
que bien manger est un danger mortel pour les démunis d'ici, je dois être
cuit et mangé.

KIZA

S'il te plaît, Esprit de coq, m'autorises-tu à rentrer dans mon pays ?

ESPRIT DE COQ

Arrête, Kiza... C'est la nuit. Je sais que tu es originaire de l'île des Roses. La frontière entre ton pays et celui-ci, la République F.O.Q.U.E., est à présent fermée. C'est la nuit, je te répète.

PROFESSEUR MULUDJI

Même la frontière entre ce pays, le mien, et celui de ma femme est à présent fermée. Kiza ne peut traverser aucune frontière à cette heure.

ESPRIT DE COQ

Tu ne m'apprends rien, professeur Muludji.

PROFESSEUR MULUDJI

C'était juste un complément d'information, camarade !

ESPRIT DE COQ

Tu confonds les choses, professeur Muludji ! Vous trois, écoutez-moi très bien : je sais qu'il fut un temps où vous adoriez faire couler inutilement le sang et la sève. Désormais, il faut cesser ! Je veux être le dernier coq à avoir été inutilement égorgé ce soir ! Le dernier de tous !

Vous devez me cuire et me manger. Pour que plus jamais le sang humain ne coule dans vos pays respectifs !

TOUS

Oui, Esprit de coq !

KIZA

Moi, je n'y suis pour rien, chef ! Dans ce foyer, je ne suis qu'une simple domestique. Je ne mange même pas la chair de poulet.

ESPRIT DE COQ

Tu n'abats jamais non plus un arbre sans raison ni laisses fomenteur un complot d'homicide contre un être humain, ton semblable ?

KIZA

Je veux être honnête : jamais, Esprit de coq !

ESPRIT DE COQ

Kiza, inutile de t'époumoner en cherchant à te disculper ! Je répète : rien de mal ne vous arrivera, tous ! Suis-je tenu de le répéter ? Kiza, tu dois me cuisiner, me déguster et...

(Interrompu)

KIZA

Non, chef !

ESPRIT DE COQ

Silence

Puisque vous me paraissez fatigués de rester longtemps debout, allons au salon !

MME BAKOME

Oui, chef !

ESPRIT DE COQ

De là, je vais donner la suite de ma Communication sur les humains. Kiza et vous, professeur Muludji, suivez-nous, Mme Bakome et moi ! Dépêche-toi, professeur Muludji !

PROFESSEUR MULUDJI

Mais, j'attends que tu passes le premier, monsieur !

ESPRIT DE COQ

Tu me parais bizarre, professeur Muludji ! Ne vois-tu pas que je suis entré au salon avant toi ?

PROFESSEUR MULUDJI

Ah, excuse-moi ! Je n'ai vu que la tête du coq et son reste ! J'arrive !
(*Il se dirige vers le salon et ferme la porte.*)

Acte II — Scène 2

Lieu : Au salon.

Personnages : Esprit de coq, Kiza, Mme Bakome, le professeur Muludji.

ESPRIT DE COQ

Merci, madame Bakome. Je vais d'abord m'adresser au professeur Muludji. Professeur !

PROFESSEUR MULUDJI

Toujours à l'écoute, Esprit de coq !

ESPRIT DE COQ

Te sentirais-tu heureux si tous les coqs et poules disparaissaient de la Terre ?

PROFESSEUR MULUDJI

Jamais, mon frère ! Que pourrais-je manger le lendemain ?

ESPRIT DE COQ

Pourtant ton goût démesuré pour notre chair est une invitation à notre extermination !

PROFESSEUR MULUDJI

Je te demande pardon !

ESPRIT DE COQ

T'engages-tu vraiment à ne plus jamais abattre abusivement mes sœurs et frères, les oiseaux ?

PROFESSEUR MULUDJI

Esprit de coq, je le jure sur mon honneur...

Plus jamais de viande de poulet ni sur ma table ni dans ma bouche.

ESPRIT DE COQ

Vous parlez comme un lâche, professeur! Il n'est pas ici question de renoncer à notre délicieuse chair.

PROFESSEUR MULUDJI

Ah bon! Esprit de coq, où es-tu pour que je te serre la main? Que tu es honnête! En vérité, votre chair est succulente! Rien de meilleur!

M^{me} BAKOME

Chuchotant

Chut! Ne provoque pas sa colère!

ESPRIT DE COQ

Mangez-nous avec modération. Protégez-nous! Donnez la chance à notre espèce menacée. Si jamais vous nous exterminiez, je ne sais pas ce qu'il adviendrait des êtres humains.

PROFESSEUR MULUDJI

Tu as raison, Esprit de coq. Entre êtres humains, nous nous devons une protection mutuelle! Nous devons également préserver les plantes. Bref, sauvegarder l'environnement, l'écosystème! Cela s'enseigne dans notre université.

ESPRIT DE COQ

Parfait... Et toi, Kiza, as-tu quelque chose à ajouter?

KIZA

J'ai déjà juré, chef! Je ne sais pas...

ESPRIT DE COQ

Kiza, à voir la manière dont les êtres humains abattent les plantes, aimerais-tu un jour vivre sur une terre dépourvue d'arbres ?

KIZA

Jamais, Esprit de coq ! D'ailleurs, j'ai toujours condamné...
(*Interrompue*)

ESPRIT DE COQ

C'est compris...

KIZA

Oui, chef !

ESPRIT DE COQ

Alors, Kiza, quel est ton serment ?

KIZA

Chef, je vais diffuser ton message auprès de la jeunesse.

ESPRIT DE COQ

Très bien, Kiza. Madame Bakome ?

M^{me} BAKOME

Pareil, Esprit de coq !

ESPRIT DE COQ

Madame Bakome, te sentirais-tu heureuse de voir certains peuples affamés alors que les ressources abondent ici et là ?

M^{me} BAKOME

Jamais, chef !

ESPRIT DE COQ

Toi et ton mari, ainsi que Kiza, vous sentiriez-vous heureux de partager ma chair une fois cuite ?

TOUS

Avec plaisir, Esprit de coq !

KIZA

Chef, j'ai déjà juré de ne pas te manger !

ESPRIT DE COQ

Kiza, je te l'ai déjà dit : tu dois me manger ! Tu mangeras même mes enfants. Mais sans les exterminer. Car tu as besoin de notre chair pour ta croissance. Je ne suis qu'une nourriture. Compris ?

KIZA

Oui, chef !

ESPRIT DE COQ

Kiza, je te rappelle ce que tu sais déjà : la chair humaine n'est pas comestible. Tu te garderas de tuer un être humain, de quelque pays qu'il vienne, ou d'être complice de sa mort.

KIZA

Oui, Esprit de coq.

ESPRIT DE COQ

Je me tourne vers toi, professeur Muludji. Ton pays est un scandale géologique. Oiseaux, plantes et richesses minières inépuisables y abondent. Pourtant, ils sont menacés. Il compte aussi un nombre impressionnant d'ethnies. Une richesse incommensurable. N'est-ce pas ?

PROFESSEUR MULUDJI

Oui, chef ! Je suis pour que nos richesses servent aussi bien à nos populations qu'à d'autres peuples du monde. Seulement, nos voisins nous... (*Interrompu*)

ESPRIT DE COQ

Arrête, professeur Muludji ! Je suis au courant de tout. Ne sois pas juge et partie. Que vos voisins acceptent de partager avec vous leurs richesses. Vous aussi, partagez les vôtres. C'est le prix de la stabilité dans votre sous-région, de la paix dans vos cœurs.

C'est une lourde faute pour une nation que de rêver en ce siècle d'évoluer en vase clos, prétextant sa souveraineté. Compris ?

PROFESSEUR MULUDJI

Oui, chef !

ESPRIT DE COQ

Madame Bakome ?

M^{me} BAKOME

C'est juste, Esprit de coq !

ESPRIT DE COQ

La vie des oiseaux et des plantes est sacrée, celle des êtres humains que vous êtes l'est d'autant plus !

Tous les humains de la Terre ont la même couleur de sang. Vous ressentez tous la douleur de la même façon. Le froid, la faim, les maladies vous affectent de la même manière. Devenez plus que jamais solidaires. Nous, les oiseaux, sommes disposés à vous prêter nos ailes pour votre envol vers un monde plus humain. Ainsi la terre de vos ancêtres vous sera douce jusqu'à la mort.

PROFESSEUR MULUDJI

Je le sais, chef ! Mais nos voisins...

ESPRIT DE COQ

L'heure est à apprendre à revivre en paix avec eux. En paix, renonçant à la violence. Car la violence dans vos pays a causé des pertes énormes dans tous les camps. Même chez nous, les oiseaux. C'est pourquoi vous ne voyez plus certains d'entre nous dans vos pays. Soit que mes frères ont été exterminés, soit qu'ils ont émigré vers des terres plus sûres. Si vous repreniez les hostilités, tous s'en iraient, mourraient ou s'envoleraient encore plus loin.

PROFESSEUR MULUDJI

Je vais transmettre ces enseignements, collègue ! Pourvu qu'ici et ailleurs on ne recoure plus à la violence pour accaparer les richesses et le pouvoir !

ESPRIT DE COQ

Bien dit. Vous m'avez tous compris. Désormais, vos voisins et vous, cherchez sans recourir à la violence, des solutions à vos problèmes. Diffusez aussi ce message auprès de tous vos leaders, tous ces fous sur les tapis rouges.

TOUS

Oui, chef !

ESPRIT DE COQ

À présent, reprenez-moi, cuisez-moi et dégustez-moi ! Car : « Bientôt, je rentre chez nous, chez nous, sous terre, je ne suis que la vitamine nourricière de la vermine. »

TOUS

Seuls ou avec nos voisins, Esprit de coq ?

ESPRIT DE COQ

Avec eux, certainement ! (*Rideau*).

ROMANS

JOSEPH BUTOYI

« La Prouesse de Norita », extrait de *Comment une femme battue peut-elle mettre fin à sa vie d'enfer?*

Ce roman est le récit terrible de Norita. Cette fille, la plus belle, qui échoue dans le lit de Pouti-Pouti parce qu'il est riche ! Tout allait pour le mieux dans ce beau monde d'argent, pas toujours propre, jusqu'au jour du troisième accouchement ! Comment ce « ventre » ne produit-il que des filles ? Norita est-elle venue éteindre la lignée de Pouti-Pouti ? Voilà l'accusation qui fait basculer le foyer de Norita ! Chaque soir, elle est battue, humiliée devant ses domestiques et ses enfants. Le divorce mettrait-il fin à son calvaire ? Mais de quoi vivrait-elle ? Elle ne maîtrise aucun métier ! Et que deviendraient ses enfants que leur père ignore déjà ? En plus, sa mère la menace de malédiction si jamais elle quittait Pouti-Pouti !

Elle prend une décision : rester avec Pouti-Pouti et se défendre ! Et pour cela, elle va suivre des cours de karaté...

Martin Ntirandekura

La Prouesse de Norita

« Norita tenta plusieurs solutions qui échouèrent et finit par apprendre le karaté. Malheureusement, elle cassa son bras droit. Ce soir-là, son mari, Pouti-Pouti, rentra ivre et se mit à discuter avec sa bonne, Mariana ; elle lui racontait des ragots à propos de sa femme. Pendant ce temps, Norita réfléchissait à ce qu'elle pouvait faire si Pouti-Pouti se mettait à la battre. Elle savait que chaque fois que Mariana colportait des rumeurs sur elle, il couchait avec elle pour la remercier. Puis il rejoignait sa chambre pour donner des coups à sa femme. Elle songea à s'enfermer dans la salle de bains comme d'habitude. Mais, quand elle tenta de fermer la porte, la clé n'était plus dans la serrure. "C'est sûrement Pouti-Pouti qui l'a retirée et qui l'a jetée quelque part", se dit-elle en retournant au lit. Enfin, Pouti-Pouti, ivre, totalement rassasié des mets délicieux et amplement satisfait des plaisirs sexuels que sa bonne venait de lui procurer, décida d'aller endormir avec Norita. Il ouvrit la porte tandis que Mariana, derrière lui, tentait à la dérobée de regarder dans la chambre du couple. Elle ne remarqua rien de spécial. Elle dit au revoir à Pouti-Pouti et celui-ci ferma la porte.

– Et toi, ça va ? dit-il en s'approchant du lit.

– Non, ça ne va pas, j'ai cassé mon bras.

– Menteuse ! Aujourd'hui, tu ne peux pas te cacher dans la salle de bains.

– Je pense que tu vas quand même me donner du répit.

– Tant que tu n'auras pas mis au monde un garçon, je te battraï.

– Attends au moins que mon bras guérisse.

– Cela fait bien des jours que tu te caches dans la salle de bains, dit-il en rouvrant la porte.

Il appela Mariana qui lui apporta un gros fouet, puis retourna dans sa chambre.

– Laisse-moi, laisse-moi, cria Norita qui venait de recevoir deux coups de fouet sur les jambes.

Elle roula sur elle-même et s'éloigna vers l'autre bout du lit. Pouti-Pouti la poursuivit tandis que Norita pliait ses jambes pour qu'il ne puisse pas les atteindre. Il se mit à frapper indistinctement son corps. Norita essaya

en vain d'esquiver ses coups, mais le lit était exigü et elle ne pouvait pas s'écarter davantage.

– Ooooh ! C'est fini ! cria-t-elle lorsque son mari frappa sur son bras malade.

Au lieu de fléchir devant ce cri de détresse, il intensifia ses coups comme un tortionnaire des régimes dictatoriaux.

– On ne meurt qu'une fois, déclara Norita qui oublia sa souffrance.

Elle se souvint que son maître, Nakata, lui avait dit que "le plus grand ennemi de l'homme, c'est l'homme incapable de transcender la peur profondément ancrée en lui-même et qui l'empêche d'agir à sa guise". Elle s'appuya alors sur le pied gauche et infligea à son mari un coup de pied sur la joue. Pouti-Pouti perdit le nord. Norita observa d'abord comment il bascula.

– Hein ! Tu as appris le karaté, on va voir, dit-il en se mettant en position de combat.

Norita lui administra un autre coup de pied dans ventre. Il tomba assis sur le lit.

– Cela suffit, madame ! Je vais te montrer ce dont je suis capable, dit-il en se relevant. Il envoya un coup de poing que Norita arrêta. Elle saisit immédiatement le bras de son mari et le tira vers elle. Par la jambe droite, elle bloqua le mouvement de son corps et le jeta par terre. Elle sauta avec force sur son dos ; il vomit tout ce qu'il avait bu et mangé. La chambre empestait l'alcool !

– Ooooh ! Sauve-moi, Mariana, sauve-moi vite, cria-t-il !

Celle-ci ne tarda pas à rappliquer. En ouvrant la porte, elle reçut un coup de coude de Norita à la bouche. Le sang gicla et ses trois dents de devant tombèrent par terre.

Elle cria elle aussi au secours et voulut retourner d'où elle était venue. Norita la tira par son bras gauche et la fit entrer dans la chambre. Alors qu'elle voulut se défendre, Norita lui asséna un coup de pied dans la poitrine. Elle tomba assise sur Pouti-Pouti qui gisait par terre. Un autre coup au même endroit et elle s'allongea sur lui. Tous les deux se mirent à crier au secours. Gorogor, le boy, qui avait décidé de rester éternellement

neutre dans cette affaire de mari et femme, décida enfin d'intervenir. Le veilleur qui croyait que Norita était en danger de mort accourut lui aussi pour la secourir. Les enfants se réveillèrent également, mais Mariana les avait enfermés dans leur chambre. Ils pleuraient sans savoir exactement ce qui se passait. Ils supposèrent, sans nul doute, que leur mère subissait la violence de leur père et de leur bonne et qu'elle n'avait personne pour la sauver... Norita ordonna à Gorogor et au veilleur de ligoter Pouti-Pouti et Mariana, puis d'aller les suspendre à une branche solide du manguier qui se trouvait devant la maison. »

SÉBASTIEN KATIHABWA
« Le Retour du fils rebelle »,
extrait des *Sirènes du purgatoire*.

Les Sirènes du purgatoire est un roman qui décrit l'antagonisme entre les valeurs anciennes et celles que propose la nouvelle religion. Comment accepter que l'unique fils sur qui repose la pérennité du clan Bitego entre au petit séminaire pour mourir sans enfants ? Le père menace, la mère supplie, mais Arthur est inflexible ! Il ira au séminaire. Bitego avait fait le deuil des espoirs qu'il avait mis dans ce fils rebelle.

Arthur profite de l'enseignement qu'il reçoit au séminaire. À chaque nouveau séjour en famille, il subit la colère de son père et les larmes de sa mère, mais il résiste ! Le père lui a même déjà trouvé une fiancée ! Rien ne vient à bout de son opiniâtreté.

Mais un jour, après sept longues années, il rencontre une fille. Le cœur s'est enflammé ! Et la tête est pleine de fumée ! Tous les murs que sept ans d'enseignement et de prière avaient renforcés s'écroulent à la vue de cette inconnue !

Arthur quitte le séminaire à la grande joie de Bitego qui organise une grande fête et sacrifie un veau bien gras ; il est certain que son fils aura un emploi bien rémunéré et pourra bientôt épouser la fille qu'il lui a choisie !

Mais le cœur d'Arthur est ailleurs, loin de la grande fête en son honneur. La mère a remarqué l'air songeur de son fils, malgré l'euphorie générale... Il aime ailleurs !

Martin Ntirandekura

Le Retour du fils rebelle

« Le jour du départ définitif du séminaire, Arthur avait le cœur gros, une pointe de nostalgie le piquait douloureusement. Il avait quand même passé de bonnes années ici et il quittait ce lieu qui l'avait tant marqué. Mais il fallait tirer un trait sur cette tranche de sa vie.

Cependant, en regardant de la colline voisine les toits de tuiles des bâtiments du séminaire, où il venait de passer sept heureuses années, il ne pouvait éloigner des sentiments de regrets et d'amertume.

Il ne pouvait pas non plus s'empêcher de se poser des questions : ne faisait-il pas fausse route ? Ne valait-il pas mieux s'en retourner au séminaire, demander humblement pardon et ainsi poursuivre son chemin jusqu'au sacerdoce ?

Trop tard, il se souvint du temps où il avait bravé la colère de son père pour entrer à l'école primaire, en route pour le séminaire qui le conduirait à la prêtrise, lui, le fils unique devant perpétuer la lignée !

Et voilà : la seule vue d'une fille était venue à bout des résolutions, vieilles de plusieurs années, orientées vers un seul idéal si noble. Il venait maintenant de tout abandonner pour une inconnue rencontrée par hasard. Il ne savait rien de ce que l'avenir lui réservait. En réalité, il plongeait dans l'inconnu.

Cet inconnu, ce brouillard, revêtait cependant la figure de Marie-Ange et de ses traits si doux. Et le seul fait d'y penser, toutes ses incertitudes étaient balayées d'un seul coup.

Mû par cette force intérieure, il poursuivit gaillardement son chemin, ne songeant qu'au moment où il pourrait la retrouver.

Arrivé à la maison, il annonça son retrait du séminaire : une immense allégresse s'empara de son père :

– Enfin, mon fils, je te retrouve. Imana a exaucé mes prières. Mon cœur est enfin soulagé de te voir redevenir le nôtre. Fallait-il que je meure sans avoir fait sauter sur mes genoux mes petits-enfants, le sang de mon sang ! Oui ! Les voir babiller, gambader et grandir sous mes yeux. Oh, mon fils ! Imana est Grand ! Il a eu pitié d'un pauvre homme dont la descendance allait disparaître. Qu'il soit loué à jamais !

Même si on dit que les larmes de joie comme de douleur d'un mugabo coulent, invisibles, à l'intérieur de lui, le vieux Bitego n'avait pas pu contenir ses larmes ; il pleura sans fausse honte, embrassa son fils et ria de joie. Et, remis de ses émotions, il déclara solennellement :

– À présent, mon fils, on va fêter comme il faut cet heureux événement. Même si nous n'avons plus beaucoup de vaches, je vais abattre un veau pour cela. J'ai également des régimes de bananes prêts à être transformés en bon vin. Je mettrai parents et amis à contribution pour organiser une fête à la hauteur de la circonstance. Après cela, mon fils, tu te chercheras du travail dans les environs. Tu le trouveras aisément, je n'en doute pas, puisque même ceux qui ont un niveau d'éducation moins élevé que le tien en ont. Le fils de Karima, qui n'a fait que deux ans d'école, n'est-il pas un grand clerc au centre administratif voisin, alors que toi tu viens d'en terminer sept ? Et le plus important, marie-toi au plus vite, tu n'as que trop traîné, car ceux de ton âge restés ici ont déjà deux ou trois enfants. Épouse une brave fille capable de bien cultiver la terre. Ce n'est pas la terre qui nous manque. J'ai justement en vue la fille de Migenzo à l'autre versant de notre colline. C'est une fille solide, pas fainéante pour un sou, et même belle ; ce qui ne gâche rien bien sûr. Mais, en plus de cela, elle est née et bien élevée dans une famille respectable. Enfin, on en reparlera !

Arthur écoutait ce discours en essayant de dissimuler un sourire au coin. Oh ! Que son père était loin de s'imaginer ses pensées et ses motivations ! Point n'était besoin à ce moment de refroidir cet enthousiasme. Le moment viendrait où il arrangerait les choses, conclut-il.

Les jours suivants, le vieux Bitego était très occupé par la préparation de la fête. Il fallait la réussir avec éclat et il en faisait son affaire.

Et, effectivement, les festivités réussirent au-delà de toute espérance. Les parents et amis de la famille y avaient grandement contribué en amenant moult cruches de boisson. Le taurillon avait été abattu ; il y avait à boire et à manger à satiété. Les proches voisins restèrent à boire et à danser jusque tard dans la nuit.

Le vieux Bitego, lui-même, n'était pas le dernier à s'associer aux chants et aux danses. On aurait dit qu'il avait retrouvé sa jeunesse quand il excellait en "*mayaya*", la danse au rythme de l'inanga.

Arthur, en revanche, tantôt participait à la fête avec entrain, tantôt restait de longs moments songeur.

Seule sa mère remarqua cet état, grâce à cette intuition toute maternelle qui scrute jusqu'au plus profond de son enfant, pour y déceler les sentiments les plus cachés.

Néanmoins, la mère ne pouvait pas tout deviner. Elle se demandait pourquoi son fils semblait parfois absent comme s'il avait une autre préoccupation non avouée. Elle songea : "Si Arthur a abandonné brutalement un but qu'il s'était fixé depuis sa tendre enfance, il devait y avoir une raison sérieuse".

Seulement, elle ne pouvait lui soutirer des confidences incompatibles avec les rapports qu'une mère peut avoir son fils adulte. Cette tâche incombait au père. »

COLETTE KIRURA SAMOYA

« Le Retour d'Europe », extrait de *La Femme au regard triste*.

Le roman raconte une idylle entre deux étudiants au seuil de la vie active. Elle se situe dans les années 1960-1970, époque où les jeunes Africains baignaient dans l'euphorie des indépendances: tous les rêves étaient alors permis.

Mais une réalité s'imposait au jeune Africain: les campagnes sont restées marquées par le respect des traditions ; les coutumes à peine modifiées par

la colonisation pesaient encore sur la société. Ainsi, les relations entre filles et garçons obéissaient à des normes d'une rigueur paralysante. Une fille était-elle enceinte hors mariage, c'était la honte, l'opprobre sur la famille et sur tout le lignage.

En milieu urbain, sous le manteau de l'anonymat, il y avait moins de rigueur et cela attirait les jeunes. Les étudiants, les agents de l'État et des sociétés privées formaient une classe quelque peu déliée des coutumes: classe de « civilisés » appelés à occuper le fauteuil du colonisateur. Les mentalités traditionnelles avaient peu d'emprise sur les relations entre les jeunes.

L'idylle entre Augustin et Sabine est marquée par cette confrontation entre la rigueur de la tradition et les libertés qu'offre la vie moderne.

Le décor choisi est celui de la vie quotidienne d'une famille quelconque de paysans: travaux des champs, fêtes traditionnelles, vie paisible des campagnes! Et tous les trois mois, un intermède au pensionnat, chez les bonnes sœurs.

Martin Ntirandekura

Le Retour d'Europe

« Ce dimanche-là était ensoleillé. Du vol de l'avant-veille avait débarqué un monsieur qui n'avait pas revu son pays depuis une dizaine d'années. Dès son arrivée, il avait eu une envie folle de visiter le marché, car l'ambiance de la foule lui avait énormément manqué. Aussi, c'était avec plaisir que le nouveau venu flânait dans l'immense marché central, passant d'un endroit à l'autre. Une femme blanche accrochée à son bras s'émerveillait de tout.

Le couple attirait beaucoup les regards dont certains étaient hostiles. Des murmures accompagnaient le passage de ce "Noir-Blanc" qui marchait aux côtés de sa femme blanche, "Madamu". Certaines personnes n'appréciaient pas que de jeunes gens partent faire des études en Europe et en reviennent mariés avec des étrangères. L'homme et sa femme faisaient peu de cas de l'ambiance inamicale qui les entourait. Leur attention était accaparée par ce qu'ils voyaient. Vous l'aurez deviné: l'homme en question

était Augustin, l'ancien fiancé de Sabine. Il était revenu d'Europe pour les vacances.

Derrière les monticules de denrées rangées à même le sol gesticulaient des femmes à l'œil vif, un œil qui dévisageait les passants afin de déceler des acheteurs potentiels. Augustin s'arrêta en face de l'une d'entre elles. Son regard et son sourire étaient tristes. Un foulard noué sur la tête que complétait un ensemble de pagnes savamment enroulés autour du corps, on voyait qu'elle avait été très belle, avant d'être fanée à la suite des difficultés de la vie.

Le regard d'Augustin croisa celui de la marchande. Elle gesticulait et lançait en direction du couple les propos classiques vantant les produits dans le but de convaincre la clientèle.

Le visage de la mystérieuse commerçante paraissait familier à Augustin. Au lieu de regarder les produits, ses yeux restaient fixés sur la femme. Son esprit fut soudainement saisi d'un souvenir violent. Oh non ! Mais oui... Nom de D... eh oui, doux Jésus, c'est Sabine !

Augustin pivota sur ses talons, s'éloigna de l'endroit en marchant aussi vite qu'il pouvait. Sa femme avait du mal à suivre le rythme de ses pas géants. Elle s'accrochait perplexe et paniquée, sans rien comprendre. Dans leur fuite, ils évitèrent de justesse un camion bondé de caisses de poissons frais. Ils ne revinrent au marché central ni durant ces vacances ni durant toutes celles qui suivirent. Depuis ce jour-là, Augustin eut la phobie des places de marché. Elles, il put les éviter. Mais l'image d'une femme au foulard sur la tête et au regard triste le poursuivit le restant de sa vie. »

MARIE-LOUISE SIBAZURI

« Kamari », tiré du *Taxi du diable*.

Ce roman raconte les aventures et les épreuves que traverse Kamari pour survivre. Né dans une famille que la vie n'a pas choyée, il est peu doué à l'école mais plein de ressources pour se débrouiller. Il fuit les moqueries

et les bastonnades de son père et va tenter sa chance dans la grande ville. Il ne vole pas, mais propre, souriant, il aborde sans fard les passants. Et ceux-ci sont généreux avec ce garçon tellement différent des autres enfants de la rue.

Il devient même « kokayi convoyeur » et prend quelquefois le volant ! Mais il est souvent sans le sou et la soif est sans pitié. Un orage le surprend devant un bistrot où il ne peut entrer parce qu’il n’a pas d’argent. Il appelle alors le diable à l’aide puisque le Bon Dieu ne répond pas. Mais le diable se présente sous la forme d’un chat, animal dont il a toujours eu peur ! Il tente de se sauver mais, traumatisé par la vue du chat assis devant lui, il est paralysé...

Martin Ntirandekura

Kamari

« Il faisait nuit. Le genre de nuit où le ciel semble bouder la lune et les étoiles. Et comme si cela ne suffisait pas, un vent violent se mit à secouer les arbres comme s’il n’avait rien d’autre sur quoi passer sa colère. Et, comble de l’incohérence, le ciel se zébra d’éclairs avant que le tonnerre ne se mette à gronder comme un fauve dont on menace les petits. De quelle folie était donc saisie la nature ? D’habitude, quand le vent se lève, il chasse les nuages et le ciel s’éclaircit. Mais, là, tout semblait s’allier pour faire de la nuit un cauchemar.

Kamari se tenait debout devant le bistrot minable dans lequel il venait de passer une soirée des plus moroses. Un bistrot pour va-nu-pieds. Le genre d’endroit où la première chose qui saute aux yeux, en entrant, est l’affiche haute en couleur que le propriétaire a mise en évidence au-dessus du comptoir : “Si tu veux boire à crédit, reviens demain”. Et, de l’autre côté de la salle, face à de pauvres bougres affalés sur la table, ce conseil qu’il faut garder à l’esprit, quels que soient les états d’âme : “Si tu bois pour oublier, n’oublie pas de payer” ! Comme si on pouvait oublier la présence des deux malabars postés devant la porte pour intervenir en cas de besoin !

Kamari inspecta la nuit hostile. Il se redit que la vie n'est vraiment pas juste. Mais alors, pas du tout. Pourquoi certains se la coulent douce alors que d'autres tirent le diable par la queue ? Lui, par exemple, il n'a en rien mérité la vie de rat qu'il mène. Il aurait bien voulu être l'enfant choyé d'une famille cossue. Le genre d'enfant qui tape du pied parce qu'on veut lui faire manger du bon pain alors qu'il n'a pas faim. Et qui, au lieu de se ramasser une claque, se voit offrir du chocolat à la place. Mais non. Dieu, qu'on dit pourtant si bon, n'avait pas trouvé mieux que de le faire naître dans une famille pauvre. Pire que pauvre si on veut dire les choses comme elles sont. Le genre de famille où avoir du sel dans ses légumes sert à marquer Noël ou le jour du Nouvel An. Ensuite, il s'était trouvé complètement nul en classe. "Cancre", "navet", "cornichon" comme se plaisait à l'insulter l'enseignant.

Lui, si débrouillard pour survivre au quotidien, ne comprenait rien à ce qui se jouait au tableau noir. Pourquoi mère s'écrivait avec un "è" comme chèvre alors que maigre était en "ai" comme maire ? Il n'y avait pas de cohérence. Certes, il pouvait facilement imaginer que c'est la mère qui s'occupe des chèvres quand la famille a la chance d'en avoir, mais pourquoi le maire serait-il maigre ? Et puis, à quoi allait lui servir de connaître tout cela ? Ce n'est pas ce qui allait empêcher son ventre de crier famine. Ni l'aider à mieux dénicher les baies sauvages ou à traquer sauterelles et taupes pour compenser la carence en vitamines. En tout cas, comme ses fesses n'en pouvaient plus d'être chauffées à longueur de journée, il avait d'abord fait le choix de l'école buissonnière avant de désertier complètement les bancs du savoir. Jusque-là, les choses auraient pu s'arranger s'il avait eu le goût des travaux des champs. Mais il détestait fouler la rosée matinale pour aller enfoncer ses pieds nus dans la terre fraîchement remuée et voir des vers de terre jouer à cache-cache sur ses mollets. Et puis, pourquoi s'échiner à cultiver du matin au soir tout en sachant qu'on ne récoltera pas grand-chose ? La terre manquait d'engrais. Elle avait été tellement exploitée, la pauvre, qu'on pouvait comprendre qu'elle ait tout donné. Kamari n'en pouvait plus de la misère et des récriminations des parents. De son père surtout qui ne ratait aucune occasion de le traiter de bâtard

et d'avorton. Pourquoi avorton alors qu'il n'était pas né avant terme ? De plus, il était loin d'être chétif. Ses adversaires de jeux pouvaient en témoigner. La question de bâtard relevait d'un autre domaine : celui de la respectabilité de sa mère. Longtemps, Kamari avait hésité à la questionner là-dessus. À la fin, prenant son courage à deux mains, il lui avait demandé avec qui elle l'avait fabriqué. Sa mère lui avait assuré qu'il était bien de son père et que ce dernier le savait parfaitement. Mais alors, pourquoi le traitait-il de "bâtard" ? N'y tenant plus, il avait pris la clé des champs.

À onze ans. Et, en marchant le long de la route macadamisée pour éviter de se perdre, il avait fini par parcourir la centaine de kilomètres qui le séparait de la grande ville, « la capitale ». Eh oui, il ne faut pas faire les choses à moitié. Les petites villes n'étaient pas pour le grand destin auquel notre aventurier se destinait. Et l'âge lui importait peu. Certes onze ans c'est jeune mais suffisamment grand pour se débrouiller dans la rue. Et, en huit ans, il avait fait son petit bonhomme de chemin. Pas de fortune, il tirait toujours le diable par la queue. Mais en matière de débrouillardise, il était passé maître.

Il avait d'abord mis en place sa stratégie pour mendier avec efficacité, il fallait qu'il se démarque des camarades. Tous tendaient la main en larmoyant et en évoquant tous les malheurs qui les ont foudroyés. En observant les personnes sollicitées, Kamari avait été frappé par leur gêne. Elles n'en avaient que faire de cette litanie de malheurs. Beaucoup se détournaient. Même ceux qui semblaient le faire à contrecœur, comme pour se débarrasser d'une corvée. Kamari avait envie qu'on lui donne avec plaisir. Il avait donc décidé d'agir autrement. D'abord être propre, corps et vêtements même en haillons. Ensuite, jouer avec ses atouts : ses grands yeux pétillants et son sourire épanoui. Il avait remarqué que quand il souriait aux gens, ils avaient tendance à sourire à leur tour. Et il ne s'en privait pas. D'abord, il choisissait minutieusement sa cible. De préférence des couples à l'air heureux et paraissant avoir tout leur temps. Puis, il s'approchait, avouait qu'il avait faim, qu'il aimerait bien gagner de quoi manger mais qu'il ne voyait pas comment. Les gens lui donnaient gracieusement une pièce ou alors lui proposaient de garder

leur voiture durant leur absence ou de les accompagner pour leur porter les courses. Ainsi, très vite, il s'était fait une clientèle fidèle, des gens qui ne recherchaient que lui pour ces menus services. Cela lui avait valu aussi quelques coups bien sentis de la part de ceux qui étaient frustrés et jaloux du succès du nouvel arrivant. Mais les coups, il connaissait. Autant pour les encaisser que pour les rendre. Et il avait fini par gagner son droit de cité.

À treize ans, il avait été pris un soir dans une rafle de militaires. Tout d'abord, il n'avait pas bien saisi ce qu'ils lui voulaient. Il avait été embarqué, avec d'autres, dans un camion militaire. Il n'avait appris de quoi il en retournait qu'au moment où il s'était retrouvé au pied des montagnes surplombant Bujumbura, une lourde caisse de munitions sur la tête. Il avait compris qu'il s'était laissé surprendre par le phénomène que d'autres petits camarades, qui en avaient réchappé, appelaient "l'effort de guerre des sans-le-sou". Comme il était impossible d'atteindre par véhicule certains points stratégiques des positions militaires, ces derniers n'avaient pas trouvé mieux que de se servir de certains enfants de la rue comme porteurs forcés. Les chanceux étaient revenus par des sentiers de chèvres. D'autres avaient endossé la tenue d'un militaire tué, avant de se faire tuer à leur tour. Cela, Kamari le tenait des récits de ceux qui l'avaient précédé dans ces randonnées d'un autre genre. Son cœur balançait. Il voulait bien devenir militaire mais pas se faire tuer. Et il était chanceux, il en était revenu vivant.

À quinze ans, il avait eu la chance d'être pris comme kokayi sur un bus de transport en commun. Son rôle était de courir après les clients et à force de cris, il arrivait à les convaincre d'entrer dans le bus qu'il était chargé de remplir. Et, parfois, quand il était mal garé, le chauffeur lui tendait les clés pour qu'il aille bouger le véhicule. C'est ainsi que Kamari apprit à conduire. Mais il n'était pas chauffeur. Il n'avait pas de permis et ne pouvait rêver de s'en procurer un : ça coûtait trop cher. Déjà que dégager de quoi se payer une bière relevait des mathématiques supérieures...

Enfonçant sa casquette sur la tête pour l'empêcher d'être emportée par le vent furieux qui soufflait dans tous les sens, Kamari marcha rapidement le long de la route. Il n'y avait plus de bus. Tous étaient sans doute rentrés

se mettre à l'abri, avant que ne se déchaîne le déluge. Et il n'avait pas de quoi se prendre un taxi. Tant bien que mal, le jeune homme avançait en pestant contre tous ces gens bien installés dans leur voiture, qui n'étaient pas fichus de lui faire place pour le soustraire à la pluie qui commençait à tomber à grosses gouttes. "Et ils ont le culot de se dire chrétiens", bougonnait-il, en s'en prenant encore une fois à Dieu et au destin. Et, comme toujours dans ses moments de frustration, il se mit à fredonner une chanson qu'il aimait beaucoup, bien qu'il en ignorât le gros des paroles. Il savait juste qu'on y parlait de vendre son âme au diable. Pourquoi pas après tout ? Le ciel n'était-il pas censé aider ceux qui y mettaient du leur ? Et si pour mettre les chances de son côté il fallait passer par le diable, quel mal y aurait-il ? En tout cas, Kamari en avait marre, mais vraiment marre d'être pauvre. Il se sentait prêt à tout pour s'en sortir. Et sous la pluie qui, du col de sa chemise, dégoulinait jusque dans sa ceinture, il se mit à rêver de ce qu'il ferait s'il était riche. Il s'achèterait un taxi, s'habillerait chic, irait manger dans les restaurants où de jeunes filles en minijupes viendraient toutes souriantes lui tendre le menu... Distrain par ses pensées, il buta sur une souche et s'affala dans une flaque. Furieux, il se releva, tendit le poing au ciel et cria avec force : "Satan, mon bon Satan, toi que certains disent si généreux viens à mon secours puisque Dieu se fout de moi !"

À peine le jeune homme avait-il fini sa supplication qu'un éclair l'aveugla. Le tonnerre se mit à gronder avec fracas. Soudain, le jeune homme prit peur. À quoi était-il en train de jouer là ? Et si le diable le prenait vraiment au mot ? Il paraît que pour certains il intervient vraiment ! Kamari en a entendu à ce propos des vertes et des pas mûres. Des commerçants qui ont fait commerce avec le diable et qui sont à la tête de fortunes fabuleuses. Des femmes stériles qui grâce à l'intervention du même diable ont accouché de jumeaux, de triplés et même de quadruplés sans le moindre problème. Mais il se racontait aussi que tous ces privilégiés avaient un prix à payer. Mais quel est ce prix ? Il l'ignorait. Et puis, pourquoi s'en formaliser ? On a toujours un prix à payer, même dans la misère. Alors pourquoi pas dans la richesse ? Haussant les épaules, Kamari éleva à nouveau la voix : "Satan, si tu m'entends, je veux payer ce qu'il y aura à payer. Mais j'en ai

marre d’être pauvre !” Le vent se remit à souffler avec force et, soudain, le jeune homme se sentit enlevé du bord de la route où il marchait. Il se trouva dans un endroit désert. Il pleuvait toujours des cordes mais le sol sur lequel il marchait n’était pas mouillé. La nuit était tout aussi noire mais il y voyait comme en plein jour. Comme si subitement il était devenu un chat. Justement, il en vit un gros s’avancer vers lui toutes griffes dehors. Un cri de terreur s’étrangla dans sa gorge. Lui qui ne craignait ni serpents ni crocodiles avait toujours eu peur des chats. Tout petit, dans ses cauchemars, il était une souris prise au piège et encerclée par une multitude de chats qui lui bloquaient toutes les issues. Chaque fois, avant de se réveiller le cœur battant et le corps trempé, il se demandait pourquoi tant de gros chats devaient se mettre à plusieurs pour s’en prendre à une toute petite souris sans défense.

Le gros chat avançait vers Kamari qui ne savait plus s’il était toujours le jeune homme qu’il était censé être ou s’il était redevenu la souris des cauchemars de son enfance. Complètement paniqué, il chercha du regard où se réfugier. Mais dans ce paysage étrange, rien ne semblait devoir lui venir en aide. Où était-il donc ? Il ne reconnaissait rien. Pourtant, en huit ans de vie de misère, il pouvait se vanter de connaître la ville et ses environs dans les moindres détails. Mais, là, il était complètement perdu. Était-il dans un cimetière ou dans un quelconque terrain vague ? Il évoluait dans un paysage complètement désolé. Les arbres, aux troncs complètement lisses comme s’ils avaient été huilés pour décourager tout grimpeur, tendaient leurs bras décharnés qu’aucune feuille ne venait adoucir. Les lianes qui enchevêtraient les ronces semblaient des vipères prêtes à siffler et à injecter leur venin. Le chat continuait d’avancer nonchalamment comme s’il ne servait à rien de se presser puisque la proie n’avait aucune chance de lui échapper. La panique envahit notre jeune homme. Il ne craignait pas la mort, même s’il jugeait injuste de partir si jeune, mais il ne voulait pas finir sous la dent d’un chat. Il n’appréciait pas particulièrement les enterrements mais, à ce moment précis, il aurait donné cher pour mourir dignement à l’hôpital et être conduit par les copains au cimetière, au vu et au su de tous. Peut-être qu’alors quelqu’un prendrait la peine

d'informer sa mère de son trépas. Ainsi, elle ne passerait pas ses soirées à scruter le sentier de la colline d'en face, espérant une visite qui n'aurait plus lieu. Honnêtement, chat ou pas, il ne pouvait pas faire ça à sa mère. Prenant ses jambes à son cou, Kamari se mit à courir. Vers où ? Il l'ignorait. Il ne contrôlait plus rien. Le seul but vers lequel tout son être tendait, c'était échapper au chat. Ce dernier, en revanche, ne faisait rien pour poursuivre sa proie. Dignement posé sur son derrière, il se lécha les babines et partit en faisant entendre un rire inextinguible. Ce rire, ô combien moqueur, glaça notre fugitif. Ainsi, les chats des paysages perdus rient comme les humains ! Mais pourquoi le cruel animal se moquait-il de ses efforts pour se dérober à ses griffes ? Son sort était-il donc si scellé qu'il n'y avait plus rien à faire pour se tirer de ce péril ? Tout vivant a le droit de se battre pour sa survie, non ? Le jeune homme accéléra sa course. Il courait tellement vite qu'il transpirait à grosses gouttes du front, des aisselles et du dos. Une pensée bizarre lui traversa l'esprit : à ce rythme, il pourrait être champion olympique ! À bout de souffle, il finit par s'arrêter. Il venait de comprendre la raison pour laquelle le chat riait : le jeune homme avait beau se démener, il ne bougeait pas d'un centimètre ! Vaincu, il s'effondra sur le sol. Alors, le chat se releva et, d'une démarche royale, s'approcha du jeune homme terrifié :

– Dis donc, petit, si tu me crains tant, pourquoi m'as-tu appelé ?

Abasourdi, Kamari ferma et rouvrit plusieurs fois les yeux. Histoire de se convaincre qu'il ne rêvait pas. Le chat était donc le diable en personne ! Eh bien, s'il voulait ne pas lui faire peur, il aurait pu prendre une forme moins traumatisante. En tout cas, la collaboration semblait mal partie. Lui, qui était convaincu d'incarner éternellement une souris, comment ferait-il affaire avec un diable de chat ? »

JOHN RUSIMBI

« A Refugee's Hope », extrait de *By the time she returned*

La condition du réfugié est l'une des plus dures à supporter mais il y a l'espoir qu'un jour on en sorte et qu'on retrouve la terre natale, cette terre promise où l'on croit trouver la solution à la souffrance tant endurée à l'étranger. C'est la conviction de Sebagabo, alias Seba, obligé de raccourcir son nom pour dissimuler son identité réelle, attitude fort désavouée par sa mère, farouche défenseuse de l'identité culturelle. Elle lui reproche d'autres manquements à la tradition, conséquence de cette vie extracoutumière. Ce citoyen de Kampala, qui ne mène pourtant pas une vie aisée, se désole en apprenant que son frère cadet accepte d'entreprendre des travaux durs pour subvenir aux besoins de sa famille résidant à la campagne.

Conquis sans doute par les croyances ancestrales de sa mère, Seba lui fait part d'un mauvais rêve qu'il a fait à la naissance de son fils. Alors ils s'en vont consulter un devin qui lui conseille d'observer la tradition, antidote aux maux qui nous assaillent en terre d'exil.

Louis Kanamugire

A Refugee's Hope

“I am very happy to see you, my children”, Mother said. One couldn't see the happiness on her face but there was no doubt she must have been happy because she had spent a long time without seeing us. More so, it was her first time to see the visitors we had come with.

– Sebagabo, who is this woman with a child? Mother asked.

Seba laughed. There was an uneasy silence. It was as if Seba was thinking of what to say or how to say it. After all it was what had brought him all the way from Kampala.

– Mother don't get surprised. Many changes have taken place since I left you three years ago.

– Indeed, my child. Changes took place. I only want to know something more about the visitors.

She turned and looked at me. I thought she was resorting to me for an introduction of the visitors. It was not the case.

– Kaitesi, we don't hate visitors, do we? she said. sarcastically.

– No! I replied.

Seba, who tried a smile to absorb the humiliation, went ahead to explain.

– These visitors are my wife and our child.

He knew it couldn't please her because he had married without her consent. It was part of the changes he had been talking about.

Unexpectedly, Mother stood up and embraced Seba's wife. She welcomed a daughter who had brought a grandchild to her home.

– You look tired. Would you like to rest on my bed? she said.

Muka moved and rested on a bed that consisted of grass and a mat. They had cut grass from the bush, laid it down and put a mat on top of it. When one slept on it, the dry grass screeched and rattled in apparent protest.

– We remained seated for a while, looking around. There was something missing. The little brother we had left with the old woman couldn't be seen in the hut. Even the genuine warmth of being at home was absent. Seba became impatient.

– Where is my brother? Seba asked.

– He is not around here. He has gone to work for what we are to eat tonight, Mother answered.

– Has he gone to the garden? I would be happy if he brought some maize for roasting. You know, that sold in Kampala is tasteless because it overstays! Seba remarked.

Mother, who looked unimpressed, rebuked him.

– Don't speak like a child! Kaitare has not gone to our garden. He has gone to somebody's garden – a Mukiga by tribe. It is a long way from here. He will be given a large piece of land to dig in return for few pieces of cassava that will last only for a night. Then, tomorrow, he will go back for similar work. That is how we have been surviving.

– What are you telling me, Mother? You mean... the young boy walks such a long distance to work for a night's meal? It is unbelievable! Terrible! How much work is he given to do?

– Ten by thirty long steps or hoe handles, Mother replied.

– Ten by thirty, that is killing! It is exploitation of the highest order. Even the young boy's strength is below the workload given to him. He might develop tuberculosis. My brother should not fall victim! I mean you could do less strenuous work and reap much more than what he gets to push on for a night. The work he does must be feeding the bloody fools for about three months and my brother is just given a night's meal? Don't you have a garden where you can plant the cassava? Mukakigeri, for that was Mother's name, was simply staring at him.

She was not ready to argue. She stood up and asked us to follow her out of the hut. She led us through a scorched banana plantation to the maize garden. It was a total disappointment. One couldn't get a single maize cob to take home.

– Are they not yet old enough? I asked.

Mother laughed in a tone that was loud and chillingly painful. She lamented:

– My children, this big garden you see is a wasted effort of my son and me. We would always wake up before sunrise and till the land up to sunset. The leftovers of my previous night's food would be our lunch. We never could rest. We had hopes. Now, this is what has come out. The seeds took a long time in the soil and when they came out, they were yellow and stunted. Three, four, five, seven months and they couldn't bear fruits.

Mother, who looked exhausted, decided to sit down in the garden.

– Are you tired, Mummy? I asked.

– Mami... Maaaami... What language is that? Mother asked in clear contempt.

“She is adopting city jargon”, Seba laughed it off.

– All right, I want you to sit down and tell me more about your life in Kampala, she said.

I was excited. I thought I had seen more than my brother who had stayed longer in the city. We plucked dry leaves from the scorched plantains and sat down on them. I was eager to tell my story but didn't know what to start with. Mother was also very anxious to have her riddle solved.

– Before you tell me anything, I would like to know more about Sebagabo's wife. Where does she come from? How did you meet? she asked.

– Seba, that is your question, I said.

– Who is Seba? Mother asked curiously, I mean...

Sebagabo. And what about Seba? she insisted on a better clarification.

Still, I felt it was not my question. When I went to the city, I found my brother married to a woman whose name had also been shortened. Seba cleared his throat.

– Mother don't get surprised about these things. We live in a harsh environment.

– Your environment cannot be harsher than ours, but I am still called Mukakigeri and I am proud of it. Why do you shorten your names? Are you denouncing your father who decided to call you that name?

– Forgive me, Mother! It is not my intention to do so. Outside this settlement is a more hostile world. A world that looks down upon our tribe. In school and everywhere you pass, people are always talking about Banyarwanda: Kanyarwanda gwe! Da yo erwanda [you poor Rwandan, go back to Rwanda]. So, we feel ashamed of calling ourselves Banyarwanda. Sebagabo is a clear Kinyarwanda name. But Seba cannot be traced. That is why we shorten our names. We want to cut our umbilical cord and assume a more acceptable identity.

Mother kept quiet for a while. She was staring at Seba who was labouring to convince her that it was necessary.

– Look here, my children. You cannot find an identity by running away from it. You will remain a Munyarwanda for as long as you live. When your father died, before we came here, there was a blood hunt for Tutsi. Many people tried to deny their identity but didn't succeed. So,

don't waste your time, you must be proud of your blood. It is royal blood! Your uncle was the last king of Rwanda. He is called Kigeli. He is also in exile and he has never denied his identity.

Seba, in obvious shame, tried to sneak away but Mother rebuked him.

– Where are you going? You must answer all my questions.

Seba sat down again. He looked like a guilty prisoner.

– What about your wife? she asked.

My brother was a bit reluctant. Suddenly, he gained courage. Possibly he thought that Mother wouldn't blame him since he stuck to the tribe in marriage. He cleared his throat once again.

– Mother, I got Mukakatare from my former school.

He paused. With that remark, he thought Mother was impressed since he had not shortened his wife's name. He continued.

– We were many students in Kitante Hill School. Both boys and girls. She was the most beautiful girl at School. We used to call her Miss Kitante (the beauty queen). Many boys, including businessmen from town, competed for her. They attempted to win her with money. But you see, Mother, being proud of our blood as you say, she chose me! Poor as I was! This was an achievement, was it not, especially when we must preserve the purity of our blood?

– That is good my child. I hope your sister is listening and she will not make a mistake. Where did you say your wife comes from?

Seba, taken up by the newly found morale, went ahead to explain.

– My wife comes from another refugee settlement called Kyangwali. She is a daughter of a man by the name of Kalekyezi.

Mother's face registered doubtful anxiety.

– I hope it's not Simon Kalekyezi, she said.

– There you are! He is Kalekyezi Simon. Mother, how did you know him?

The old woman's face turned black. She looked down silently like an unconscious cow struck by lightning. We couldn't understand why she was behaving so. Maybe Kalekyezi was her enemy, I thought. Then, she rose her face slowly, seriously, and looked directly into Seba's eyes.

– My son, you did wrong. You should have consulted elders. You should have consulted me, your mother! If this is the new way your young people do things, you are mistaken! You are going to see what will befall you.

She stood up to go but we stopped her, for we wanted an explanation. She was so furious that she had to address us while standing.

– My children, I know Kalekyezi very well. We were staying in the same commune and baptised in the same church. He was a family friend. During the bloody war of 1959 between Hutu and Tutsi, fuelled by the Belgians, we ran for our lives together into Zaire where we stayed for four years. In 1964, there was a struggle for power in Zaire and we, the Banyarwanda, were accused of supporting the losing side. They arrested and shot at us. We resisted, using bottles and stones until a group of foreign forces came and rescued us. The place was insecure. We decided to run to this country. This camp was the first to be occupied. Eventually, refugees increased in number and the place couldn't accommodate all of them. A foreign organisation bought some other camping sites like Nsongezi, Kahunge and Kyangwali where Kalekyezi was finally settled. I've never seen him again.

She kept quiet for a moment.

– So, you see, I know him very well.

Seba was very puzzled by the unseemingly necessary story and said:

– Then, what is making you angry? Since he is a family friend, I made the right choice. You need to congratulate me for having reunited the families. We, the Banyarwanda, must know ourselves and keep to each other since we have a common history and the same blood.

Mother was impatiently furious.

– Look here, my son. You are totally mistaken! The fact is your clan doesn't agree with theirs especially in matters of marriage. The truth about it is that your wife comes from the Bashingwe clan. This is a clan whose daughter you marry, and she brings curses to your house. All the blessings you could have received from God disappear totally. The case may be fatal. It is not a joking matter. You will see what will happen to you.

She walked away. Seba and I were confused. What were we to do? It was too late to separate. She had our child. We followed Mother and entered the hut. Muka was still resting with the child. She had never told her husband that she was from the Bashingwe clan. Whenever asked, she would talk of belonging to Bahindiro (royal clan). Our coming home had revealed the truth.

We sat speechless in the hut. It was getting dark and Kaitare had not yet come. We were worried about the boy and the food, for we needed both. Suddenly, we heard someone calling.

– Mother, mother.

There was no doubt; it was Kaitare's voice. He entered the hut with a load of cassava on his head. Our presence excited him, and he threw the bundle down on the ground. He embraced us. We were also happy to see him after a long time. We asked obvious questions about his life and home. He said, it was fine. That was the fashionable greeting.

Mother, not intending to be part of the chat, went straight to business. She stood up and pulled a knife from the eaves of the hut. She was peeling the cassava, cutting it into smaller pieces and hurling them into a saucepan. The cooking place was inside the hut. The roof had turned sooty black due to smoke. She quickly made the fire and put on the food, covering it with another saucepan. It started boiling. The sound was like that of a vehicle carrying many passengers on a rough road, just like the pick-up that brought us to Nakivale.

The cassava was bitter. Mother explained that it was due to Kaitare's poor handling. He should have put it down slowly. To save his face, Kaitare said:

– I was tired, Mother!

– Yes, my son, but still, you needed to be patient, she remarked calmly. We ate in silence for a while.

Seba, like a silly son interested in teasing his mother said:

– Mother, you look like a dying woman! I mean you are totally dehydrated and dead slim. Why is this? Don't you eat or are you too old? Many people of your age in Kampala look fat and healthy.

– *Ibuye rimeneka urwondo rugisukuma* (A stone may break into pieces when soft mud is still intact), Mother remarked.

The saying could have been relevant. I had seen many people, who looked healthy and fat, dying unceremoniously while those who looked to be dying every other day, lived on!

We finished eating, washed our hands and remained seated. Seba thought of what to say next.

– Mother, when my wife gave birth to your grandson, I had a terrible dream that night.

I was amazed that Seba was going to tell us the dream at a time I had almost forgotten about it. Mother looked at him anxiously. She respected such talk. To her, dreams were not mere fiction but a reality. A dream was an eye into the future.

– What did you dream about? Mother asked impatiently.

– It was horrible! Red ants had invaded our house. They were in such a long line that I couldn't even figure out how many they were. They rushed in an incomprehensible order. Some were moving to the north while others took the southern direction, yet they were on the same road. On the sides, were others standing still to safeguard the movement of their comrades. Then, they went on rampage. Some climbed to the rooftop, others moved into different holes in the walls and the old cement floor. The rest invaded cooking utensils that were under the bed. They must have been disappointed because we had finished all the food. They finally climbed the bed. One was on my head, another attacked my private parts while others were on my back, legs and arms. Each on its assignment. They started biting. The pain was like that from a poisonous snake. The baby was crying. My wife and sister were not in the house. I couldn't raise an alarm. I was going to struggle with the enemies alone.

– Couldn't you do something? Mother interrupted.

– Yes. I gathered some papers and dry grass, put them on fire and started burning them, spreading the fire all around the house. The result was more disastrous. Bedding and the whole house caught fire.

I ran out for my life, remembered the child, rushed back and pulled it out. It was too late! The child was dead. I started crying! I woke up. It was morning. I was so terrified...!

We looked at Seba without saying a word, terrified. The silence was too heavy to bear.

– What could the dream mean, Mother? I asked.

She was reluctant. I repeated the question. She looked at me and then turned to face Seba.

– My son, a dream can explain either the past or future events. Let's hope that your dream is telling us what happened, otherwise God forbid! You were a baby when I had a similar dream. Two neighbours were at loggerheads. Each accusing the other of dishonesty. They were quarrelling over land. Hutu said it was his land from the time of its existence. Tutsi also claimed an ancestral right. Hutu got annoyed and said Tutsi was a bad neighbour. He vowed to punish him for insolence. The two men went at each other's throat. Their wives and children joined the struggle. Relatives and other neighbours came initially to stop the fight but ended up taking sides. The war had spread. People were murdered and raped; houses burnt, and property looted. I woke up. When I told your father about it, we called for Umufumu. This was a man with the gift of interpreting dreams and telling people about their future. The man said that a disaster was going to occur in the land and whoever was to survive in the family would have to be outside the country for a long time. Terrified though we were, nobody took him seriously. One couldn't imagine being outside his own country and survive. Impossible! Impossible! It was our firm feeling that one would rather die.

Mother fell silent as we delved deep into her tale.

– What happened then? I asked.

– You ask me! Are you where you are supposed to be? her voice was dry and threatening.

– I thought so.

She looked at me for a long while without saying a word. Suddenly, she laughed so loudly that I felt embarrassed. Tears ran down my face

without my knowledge. I felt stupid and annoyed. I quickly rubbed off the tears with the back of my hand.

– I pity you, my children, especially those born in exile. You know nothing about yourselves and that is dangerous. Why do you think we are called refugees and despised for it? It is because this is not our country.

In the morning, each of us was asked what we dreamt about. Mother was interested as if dreams govern people's lives. Kaitare and I said we had not dreamt of anything at all. Muka confessed that she could not exactly recall what she dreamt about. Mother remarked that she could have looked over her own head.

– My daughter, every time you wake up, keep your head still in its position. You will remember all your dreams the next day. It is important. When you face upwards before revealing your dreams to anybody, you forget them instantly.

She asked Seba to get out of bed. They were supposed to go see Umufumu early since she was staying a long way from home. I asked her whether I could go with them and she accepted.

We got out of bed. I picked a cup and drew water from a big clay pot that was stationed in the corner of the hut. Mother had always told us that clay pots were good for keeping water cool. We all used the same cup for drawing water and washing our faces. She told us to wash our faces inside the hut. Some water could reach the ground floor and lay some of the dust created by dry soil.

– Kaitare, we are coming back late. I hope we shall find food ready. Put the beans on the fire early enough and don't use a saucepan. Use one of the clay pots, Mother said.

– Why do you insist on a clay pot? I asked.

– It cooks in a special way. It retains heat for a long time making the food ready and sweeter. It is not like the open sufuria brought in by the whiteman.

Mother picked her supporting stick and we walked out of the hut. The atmosphere had changed color. It was totally contaminated; mist all round.

A cold dry wind passed through our bones leaving our teeth chattering. Wind announced its aggression to the trees and other plants that couldn't suffer silently. We groped our way into a small path that ran through tall elephant grass. The grass was dry and ready to burn wildly at a mere touch of fire. We walked, only the sound of footsteps and heavy breathing could be heard. We had set out on a fact-finding mission.

We went close to another door-less hut. Mother led us near the doorway and started calling for members to receive us. I knew we had reached our destination. A young girl came out of the hut, greeted us and went back. A few minutes later the same girl came back and invited us in. We entered the hut and found our host. She was an incredibly old woman. Tears were constantly running down her wrinkled cheeks. Her mouth had almost no teeth, which had made her cheeks sink into the jaws. Saliva escaped without difficulty as she spoke, forcing the back of her right hand to perpetually clean the wet lips. We sat down on a mat facing the old woman.

– What is the problem? Umufumu asked.

– I've brought you visitors from Kampala. The two are my children. But my son has had a terrible dream and I am worried, Mother said.

– Truly your son has had a bad dream. What was the dream?

She spoke while nodding her head showing an all-knowing posture and Mother was convinced the seer had already known their problem. She was asking for formality's sake.

Seba was asked to recite his dream. The seer listened attentively. Then, she stood up, got a piece of cloth from her bed, and spread it on top of the mat. She brought six small precious stones. Maybe she inherited them from the ancestors. It could have been a special gift to carry out the unfathomable work. She shook the stones and threw them up in the sky, leaving the rest of the work to the forces of nature. A special force brought the stones down on the cloth. One of the stones rolled towards the doorway; two stones came towards us. The rest remained still on the piece of cloth.

– Aa-la-la... this is terrible! Your dreams are fateful. Your future and that of your relatives is at stake. There is going to be a crackdown

reminiscent of the terrible happenings that threw your king outside his country. And it is going to be more menacing because there will be no place for refuge. You see that stone trying to escape from the hut; that is how you will be running away from your homes. You see the two stones. One black and the other white. The black one is the beast that will be hunting you down. The white one will be making appeals for leniency. But the black one seems to be more powerful and determined.

We were terrified. Mother desperately asked her to find a solution. Umufumu gathered her stones again, spoke to them and tossed them in the same manner. The black and white stones came back to us. The white one was now in front. The old woman let her gums out as she laughed. In a short while, she relapsed into seriousness and said:

– A solution is possible. You go back home, get a white bull and give it to the ancestral spirits. Their power is decisive. Try to please them as much as you can. Make good alcohol, build shelters for them, and they will give blessings.

They will empower that white one to take action and save you from the impending evil.

Mother took out some money and gave it to her. I had seen a knot on her piece of cloth but hadn't imagined it kept money. We thanked her and walked out of the hut. She escorted us while giving advice on being serious at appeasing the gods; she could not let us leave before leading us to her most sacred place behind the main hut. There were many huts arranged in a line. The huts were too small to accommodate any human being alive.

– This is the home of my ancestral spirits. Every hut has its head and owner. I always bring alcohol and beef for them. Go and do the same. These spirits are everywhere in the world. They monitor our lives and can bring curses if they are annoyed. If you do what they want, you will be blessed.

She bade us farewell as we left the homestead. She had initiated us into the mystic powers of the dead. The mist had disappeared and the sun was hot. We took the same path, walking rather lazily. We were hungry and tired. We trod on dust climbing our heels.

Suddenly, Mother pointed a finger at dry banana leaves hanging on a stick to indicate that banana wine was sold in the neighbourhood. We diverted from the main path and followed a smaller path to the right through a thick dry bush. It was a short distance.

Two people were already outside the hut taking the wine. They shared it from one gourd using a straw cut from a special type of grass. They were seated on dry leaves that had been cut for the purpose. They were speaking Rukiga. We decided to sit a distance from them. The seller came towards us and we told her to give us three cups of the wine. We took the stuff silently.

– Mother, do you believe in what the Umufumu said? I mean, are we going to perform the rituals? Seba suddenly asked.

Mother laughed and then spoke in a funny sarcastic tone.

– Do you think we went to her place for a mere visit? Of course, we must do as she said or else... We must be serious with our lives.

We kept quiet. The wine was finished and Mother wanted to pay but Seba stopped her.

– I will pay. How much do they need? Seba asked.

– Three hundred shillings, Mother said.

Seba took out the money from his pocket and paid it. Mother laughed and said that he should have paid Umufumu. Seba said he didn't know the old woman wanted money.

We started walking back to join the main path. Mother was anxious to engage us in a conversation.

– That money we have paid for three cups is too much! When I had just come to this country, we were buying the same amount of drink at thirty cents. After five years it was thirty shillings. Now it is three hundred! In future it might rise to three million and nobody will be able to afford it.

We walked towards home. Mother and Seba seemed to have gained more energy. I was lagging behind for I felt very tired. The drink had weakened me. They kept on telling me to hurry and keep their pace. They were quite a distance ahead of me when I almost stepped on a big green

snake that was crossing the path. I screamed and jumped. Mother and Seba turned round in shock.

– What is the problem? Mother asked.

– I was almost bitten by a snake, I said.

Mother laughed and called me a coward. She told us that snakes were things they were used to. They at times visited people in their huts, especially whenever it was hot.

– They are always thirsty and mad at such an hour. Maybe that one was running for some water, she said.

– Are they not dangerous? I asked.

Mother said they could be dangerous when provoked. One had to be careful not to step on or kill its comrade. They could also attack one when driven by enemy spirits. In such case, she advised, Umufumu would be the right person to solve the problem.

– What do snakes feed on? I asked.

Mother told me that they feed on soil and other animals.

– Then why are they fat and green when the vegetation is scorched? I was very inquisitive.

Mother was annoyed at what she termed as childish questioning. I could not afford to enrage her any further.

We walked the rest of the distance without talking and reached home late in the evening. Kaitare and Muka were waiting. They had not eaten. Mother was not happy to see that they had decided to stay hungry when food was ready.

– Why didn't you eat your share? It is quite dangerous for a woman like Mukagatare who must breastfeed her baby! Remember, she didn't even take yesterday's meal, Mother said.

One meal a day was appropriate. People would only cry when there was no meal at all. I felt it my duty to serve the food. Muka took courage to eat her share. My appetite was also high. We ate *gatogo* (stew) of cassava and beans. The method was simple. You first cooked the beans. When they were almost ready, you put pieces of cassava on top. It was a good mixture.

– Mother, why don't you visit us in Kampala? Seba asked.

– What are you saying? Visiting you in Kampala! I am even failing to get enough to eat, and you think I can get money to waste on the journey. You may not believe it, but we can stay here without even going to Mbarara town. The drought hit us terribly. We’ve had no harvest for years. Some people have starved to death. If it were not for Kaitare’s struggle, I would have died.

Seba felt sympathetic. He promised to send some money to her when he returned to Kampala.

– It would be a good thing, my son. I also suffered giving birth and helping you grow. Now you are a big man. We have a saying that when a hare becomes too old to stand on its own, it suckles on its young ones. This is the time for you to help me too.

I ate without talking. My mind was still overwhelmed by the snake I had seen on my way back. I told Kaitare later that I was almost bitten by a big, green snake. And I confessed to him, the horror was still haunting me. He was not shocked. He said he had even seen the green snake.

– It lives in a nearby rock and people know but they cannot tamper with it. They say it is dangerous to provoke. It must have come out of a dead king of the past. It’s respected here. People take children and alcohol to appease it. They just leave their sacrifices near the rock and can’t see them the next day. It is believed, the king snake takes the tributes in people’s absence but will always know who has offered.

Mother was surprised to hear that we were still talking about snakes. She told us; snakes were regular visitors.

– Just four months ago, a snake came into this hut through the eaves. It stayed on the roof for some time, then moved slowly to where the hen was sitting on her eggs. The hen was bitten to death and all the eggs eaten by the snake. We realised after it had gone with its loot. What could we have done? If we had gone near, it would have bitten us too. So, when you see such a snake, you leave it in peace and retain your life.

Seba suggested that we sleep early since we were to take the early morning vehicle to Mbarara and then to Kampala. Muka was the first to sleep and the rest of us followed soon after.

BIOGRAPHIES DES CONTRIBUTEURS

Epaphrodite Binamungu est plasticien. Chez lui, dessiner et peindre sont des activités naturelles depuis l'enfance. Du réalisme à l'abstraction, l'artiste s'investit avec rigueur et sensibilité dans la recherche de la matière (ficus, sable, copeaux de bois, objets de son environnement, perles, coquillages) et des techniques (collages, déchirures, grattage, ponçage). Sa palette est colorée.

Les œuvres d'Epa, toujours en lien avec sa culture, la nature, l'environnement, poussent au dialogue et à l'interrogation. Le tableau *La Marche du progrès*, reproduit en couverture de cet ouvrage, est la preuve que les arts indépendamment du genre s'exposent et exposent des facettes du vécu et de l'imaginaire, pour ouvrir le dialogue avec nous, spectateurs et lecteurs.

Epa a exposé pour la première fois en 1973 en République démocratique du Congo. Depuis, il a participé à de nombreuses expositions collectives et individuelles en Afrique (Rwanda, Burundi, Kenya, Ouganda), en Europe (Allemagne, Suisse, France) et aux États-Unis. En 2002, il a créé sa propre galerie, Inganzo Art Gallery, à Kigali.

Epa a gagné de nombreuses distinctions : logo de la Conférence panafricaine à Kigali en 1997 ; prix du Timbre-poste, Kigali, éditions 1998, 2000, 2002 et 2008 ; 1^{er} et 2^e prix du concours national « Arts et Sports » au Rwanda en 2005 et 1^{er} prix de peinture « Art pour la paix » en 2006, 2007 et 2008 au Rwanda.

Jacques Buhigiro est né le 18 mars 1944 à Shyira au Rwanda. Il a fait ses études d'humanités gréco-latines, il est gradué en droit et a également une formation de physiothérapeute. Il a vécu et travaillé au Burundi et en RDC. Actuellement vice-président de l'Association rwandaise de médecine du sport, il enseigne et soigne des équipes nationales comme physiothérapeute. Parallèlement à son engagement dans le domaine de la médecine du sport, il est aussi auteur, compositeur et musicien.

Joseph Butoyi vit le jour avec son jumeau, Bukuru, à Bujumbura, le 17 décembre 1968, à l'hôpital Prince Régent Charles, à quelques mètres du camp des gendarmes, Camp Buyenzi, où son père travaillait et résidait. Il y passa sa prime enfance jusqu'en 1974, l'année où il commença ses études primaires à Muhweza, dans la commune de Rutovu dans le sud du Burundi. C'était l'époque où les parents considéraient Bujumbura comme « un bon lieu pour la maternité, mais un très mauvais endroit pour l'éducation des enfants ». Il fallait donc aller étudier loin de cette ville. Il y demeura le reste de son enfance. Son père, qui regrettait d'avoir écourté ses propres en raison des difficultés familiales consécutives à la mort brusque de son propre père, avait l'habitude d'inonder la maison familiale de livres de toutes sortes et incitait ses enfants à beaucoup lire, tout en leur précisant que « le livre est l'avenir de l'homme ».

L'envie d'écrire naquit à la lecture de *Candide ou L'Optimiste*, de Voltaire, qu'il découvrit en classe de neuvième à l'École normale de Rutovu, en 1984. Il se rendit alors compte qu'on pouvait connaître et comprendre les vicissitudes de la vie rien qu'en plongeant sa tête dans un « bouquin ».

En 1989, il entra à l'université du Burundi, dans la faculté de psychologie et des sciences de l'éducation où il décrocha son diplôme en 1994, au mois de mai, en pleine guerre civile. Mais il ne s'intéressa sérieusement à l'écriture qu'en 1996 quand il commença à travailler comme professeur de philosophie en classe de terminale au lycée de l'Amitié. Il fréquenta les rares auteurs burundais comme l'autodidacte Sébastien Katihabwa, feu Andé Birabuza, mais aussi l'Institut français

du Burundi où le contact avec des écrivains africains comme Kossy Effoui, Kagny Alem, Florent Couao-Zotti lui a appris les méandres de l'écriture, de l'édition et de la diffusion du livre. Il publia à compte d'auteur son premier roman : *Comment une femme battue peut mettre fin à sa vie d'enfer ?*

Joseph Butoyi se veut un écrivain réaliste mais aussi engagé. Il aime lire des auteurs africains, français, américains et japonais. Décrire la réalité telle qu'elle est, susciter l'émotion chez l'homme moderne devenu insensible à lui-même et à autrui, voilà ce qui lui plaît.

Célestin Ntambuka Mwene C'Shunjwa est né en 1942 au Sud-Kivu, il est marié et père de cinq enfants. Après deux années d'études en philologie africaine à l'université Lovanium de Kinshasa en 1970, il se lance aussitôt dans l'enseignement, puis il travailla dans le secteur privé, avant de rejoindre le journalisme où il vient d'accomplir vingt-cinq ans de service.

Sa grande passion a toujours été la production littéraire (poésie, contes, nouvelles, théâtre, etc.), mais les œuvres sont en grande partie inédites faute d'infrastructures éditoriales.

Depuis 1972, il n'a cessé de parcourir écoles et salles de spectacles pour donner à voir, sous forme de récitals dits et chantés, son « utopie » d'un monde nouveau où enfin « *le prêtre et Lucifer entonneront le Te Deum* ». Il a donné des spectacles dans son pays, la République démocratique du Congo, dans les pays voisins (le Rwanda et le Burundi), à Santa Cruz en Californie (USA) en 1987 et en France en 1990. Il se produit au Festival International des Francophonies de Limoges, et effectue même un voyage de Limoges à Eymoutiers dans un train baptisé pour la circonstance « *Train du conte* ».

Ces derniers temps, il a surtout travaillé avec des organismes internationaux (CICR, MALTESER, UNICEF, etc.) pour la sensibilisation des populations aux valeurs et droits humains.

Son livre le plus célèbre reste le recueil de poèmes *Gris Globules*, publié au Centre culturel français de Bukavu en 1974.

Boubacar Boris Diop est né à Dakar, au Sénégal, en 1946 ; romancier, essayiste, dramaturge et scénariste, Boubacar Boris Diop fut aussi le directeur du *Matin de Dakar*. En 1998, il a participé, avec dix autres écrivains africains, au projet d'écriture sur le génocide au Rwanda, *Rwanda: écrire par devoir de mémoire*.

Il a publié de nombreux romans notamment *Murambi, le livre des ossements* (Paris, Stock, 2000), réédité en 2011 et *Les Petits de la guenon* (Paris, Éditions Philippe Rey). Il est également l'auteur de la pièce de théâtre *Thiaroye, terre rouge* (Paris, Éditions L'Harmattan, 1990) et de deux essais politiques dont le premier s'intitule *Nérophobie*, coécrit avec Odile Tobner et François-Xavier Verschave (Les Arènes, 2005), et le deuxième *L'Afrique au-delà du miroir* (Paris, Éditions Philippe Rey, 2007).

Augustin Gasake est né en 1956 à Birambo, à l'ouest du Rwanda. Écrivain autodidacte, il déclame des contes, de la poésie, du théâtre et des berceuses. Animateur de groupes d'enfants, il s'est engagé dans des espaces récréatifs et littéraires où il offre son dynamisme volontaire aux enfants, aux jeunes et aux adultes. Aujourd'hui, il anime l'espace récréatif et littéraire Sembura à Kigali et participe aux festivals internationaux des conteurs.

À ce jour, il a publié des pièces de théâtre: *L'argent n'a pas d'odeur*, *Gira ibambe twiyunge* et *La Tragédie de Gahunga* ; et de nombreux contes dont *Kageni* publié aux Éditions Bakame, *Nyakujya* aux Éditions du réseau culturel Sangwa, *KorSiga* et *La fontaine au miroir des contes rwandais* aux Éditions du CECFR, ainsi que *Où était Dieu ces jours-là*, *Uwangoma*, *Gapingiri*, *Julien contre Balomo*, *Mperezayo*, *Agasaro ka Nyiramwiza*, *Isake yanze kubika*.

Augustin Gasake est également auteur de berceuses et de poèmes dont *Terre de sang, terre d'espoir* ; *Les Sorghos sous la grêle* ; *La Rame et la Flamme* ; *Akari cyera kagumye n'ubu* et *Umwari nasanze i Gasabo*.

Antoine Kaburahe né avec la « République » en 1966 à Gitega, au centre du Burundi, il fait ses classes primaires et secondaires à Bujumbura. Il se fait alors remarquer lors de concours littéraires.

Il entreprend des études supérieures à l'université du Burundi, à la faculté des lettres et sciences humaines qu'il termine avec brio. À la sortie de l'université, il embrasse la carrière de journaliste à la radio nationale d'abord, et il fonde ensuite un journal indépendant, *Panafrica*. Aujourd'hui, il dirige d'une main de maître le journal *IWACU* dont les éditoriaux sont d'une très grande qualité d'analyse et d'écriture.

Denis Ilunga Mbiya Kalombo est né à Lubumbashi en RDC, le 12 décembre 1953. Il est poète et membre de la Croisette du Sud. Il a écrit le recueil de poésie *Pleurs dans une bâtisse*. Coordinateur provincial de l'Union des écrivains congolais, section Kasai Oriental, il est aussi promoteur des premières Journées littéraires de Mbuji-Mayi.

Il a publié *Pleurs dans une bâtisse* ; *Demain, un autre défi* et *La Maison du drame*.

Quatre de ses œuvres sont inédites : *À la rescousse des espérances*, *Les Vomissements de Rosale Mbo*, *Et voici le Congo* et *Le Mal de vivre*.

Louis Kanamugire est né le 26 octobre 1946 à Mubuga, dans l'ancienne préfecture de Kibuye, située actuellement dans le district de Karongi au Rwanda. Il a fait ses études primaires à Mubuga et ses humanités gréco-latines au petit séminaire saint Pie X Nyundo, dans l'ancienne préfecture de Gisenyi.

Il n'a pas pu continuer ses études à l'université nationale du Rwanda pour des raisons ethnopolitiques. Il a été exilé au Burundi où il a étudié la philologie romane à l'université officielle de Bujumbura (UOB). Il a ensuite obtenu la licence à Lovanium (université de Kinshasa).

À Kisantu, il était professeur de français dans les classes de terminale de 1970 à 1973. Et de 1973 à 1994, il a travaillé au Burundi comme professeur de français dans les classes de terminale. Il fut également correspondant de l'UNESCO et de l'Association des professeurs de français.

Revenu au Rwanda en 1994, après un long exil, il a travaillé dans la Commission nationale rwandaise de l'UNESCO jusqu'en 1995. Le « Minesupres » (ministère de l'Enseignement supérieur, de la Recherche scientifique et de la Culture) l'a chargé du mémorial du génocide des Batutsis du Rwanda d'octobre 1995 à 2005. Il est actuellement enseignant dans plusieurs universités privées du Rwanda.

Il a produit plusieurs œuvres littéraires et scientifiques ainsi que des articles sur plusieurs thèmes, mais faute de financement, ces productions sont inédites. Il a fait la critique littéraire de plusieurs textes publiés dans la présente anthologie.

Sébastien Katihabwa est né en 1947 au Burundi, dans une famille de douze enfants. Il suit tout le cycle primaire dans une institution catholique. Sa scolarité primaire et secondaire s'arrête après trois ans. Il manifeste déjà son goût littéraire en participant aux pièces de théâtre jouées à l'école et en s'initiant à la poésie.

Mais ces dispositions littéraires seront noyées dans les activités de la vie et de la survie quotidiennes, car il commence à travailler à 18 ans. La muse se réveillera en 1981 par la publication en feuilleton de nouvelles dans le *Renouveau du Burundi*, quotidien officiel.

Matthi Kayaya Kambale est né à Goma en République démocratique du Congo, le 6 mars 1985.

Il a suivi ses études primaires et obtenu un diplôme d'État en section commerciale et administrative à l'institut FARAJA de Goma, ainsi qu'une licence en sciences sociales administratives et politiques à l'université de Goma (UNIGOM) en 2010.

Il a été lauréat du concours scolaire de poésie de la commission Justice et Paix de Caritas à Goma en 2003 ; du Prix du jeune écrivain francophone à Muret (France) en 2005. Enfin, il a gagné le

Concorso internazionale di poesia castello di Duino, organisé à Trieste (Italie) en 2008.

Il est également président de l'association Trait d'union et dirige la revue du même nom.

En plus de ses activités littéraires, Matthi Kayaya Kambale est actuellement journaliste consultant à l'ONG La Benevolencija, basée à Goma et à Bukavu.

Colette Kirura Samoya est née en 1952 à Nyakirwa au Burundi. Bien qu'à cette époque la scolarisation des filles ne fût pas encouragée, elle suit ses études primaires et termine avec succès le brevet d'accès à l'école secondaire.

Elle entre à l'université du Burundi dans le département d'histoire et géographie et en sort avec une licence en 1975. Un bref passage dans l'enseignement lui permet de mettre un pied dans la vie active.

Colette Kirura Samoya s'engage également dans le combat pour les droits de la femme burundaise au sein de diverses institutions politiques et parlementaires. Elle est nommée, en février 1992, ambassadrice représentante permanente du Burundi auprès de l'ONU à Genève: elle est la première femme burundaise à exercer cette fonction. Elle est aujourd'hui consultante et responsable de projets au sein de nombreuses organisations non gouvernementales.

François-Xavier Lunanga l-Alondakwa est né à Bukavu, le 4 novembre 1953. Issue d'une famille modeste, il est le quatrième né d'une fratrie de dix enfants, éduqués dans le cadre d'une discipline rigoureuse. Dès son graduat en français et linguistique africaine, le destin lui impose le chemin de la plume. Aux éditions Saint Paul, à Kinshasa, il exerce le métier de correcteur-metteur en pages ; c'est alors qu'il prend goût à l'écriture et sa muse endormie se réveille. Il est ensuite chargé des relations publiques dans une maison de presse kinoise et dans une direction médicale, mais la vocation littéraire persiste. Il écrit une vingtaine d'œuvres de différents genres traitant des questions sociales et humanitaires de son pays.

Il est agent du FPC/Sud-Kivu et producteur amateur d'émissions à la RTNC/Bukavu.

Il a publié: *Chimères* (poèmes), Bukavu, Éditions Kitabu, 1995 ; « La Chasteté érotique » (nouvelle) dans *Trois Nouvelles de langue française*, Bukavu, FPC, 1997 ; « Les Dépouilles de Kasika » (poème) dans *Balises*, Bruxelles, Éditions Didier Devillez, 2006.

Jean-Claude Makomo, directeur provincial du CIDEP Sud-Kivu, est doctorant et détenteur d'un D.E.S en lettres françaises. Il enseigne la langue et la littérature françaises à l'ISP-Bukavu, à l'université officielle de Bukavu, au CIDEP Sud-Kivu, et il était directeur du CERUKI (Centre de recherches universitaire du Kivu). Il est aussi chercheur et critique, membre du réseau Littératures au Sud de l'Agence universitaire de la francophonie et membre de la Société internationale de stylistique.

Auteur d'environ cinquante études critiques sur les littératures française, congolaise, africaine et francophone, Jean-Claude Makomo a préfacé plusieurs recueils poétiques, romans, pièces de théâtre et anthologies d'auteurs congolais ou de l'ONG La Benevolencija. Il a édité trois anthologies congolaises pour l'Agence universitaire de la francophonie et a rédigé plusieurs notes de lecture sur des romans congolais. Il a participé à de nombreux colloques internationaux sur la littérature, au Canada, en France, en Belgique et dans plusieurs pays africains. Enfin, il est président de l'ONG « Livres pour les Grands Lacs », qui collabore avec la maison artistique SIM de Bukavu.

Enack Makunda est né à Uvira en République démocratique du Congo, le 28 avril 1977. Il réside à Goma.

Depuis une demi-décennie, il expérimente, conçoit, met en place et évalue des projets de *peacebuilding*. Avec un accent mis sur la communication comme moteur d'un changement positif dans les communautés.

Romancier, poète, dramaturge et conteur, il est l'auteur de plusieurs œuvres littéraires non publiées, dont *Une déception et non la fin de la vie* (roman), *Mes beaux vers* (recueil de poèmes) et *Les idées qui bloquent la cohésion sociale* (essai).

« Pour moi, la littérature est un moyen de voyager et une manière de partager mes idées avec des personnes qu'il est difficile de rencontrer. »

Thierry Manirambona est burundais ; il est né en 1982. Après le petit séminaire au Burundi, il entre chez les jésuites, dans la Compagnie de Jésus. Il étudie actuellement le journalisme à l'université nationale du Rwanda. Il écrit des pièces de théâtre et des nouvelles courtes qu'il publie sur son blog.

Il a publié *Sapin* d'avril et compte à son actif d'autres œuvres inédites : *Malgré ton ethnie, je te dois tout*, *La Dure Vérité*, *Je rentre au pays* (pièces de théâtre), *Les Orchidées* (récit) et *Tamtam de la femme* (recueil de poésie).

Fiston Mwanza Mujila est poète, nouvelliste et dramaturge congolais. Né en 1981, il vit et travaille à Lubumbashi. Parallèlement à ses études universitaires en lettres et sciences humaines (achevées en 2007), il participe régulièrement aux activités littéraires organisées dans sa ville natale (*Libre-écrire*, *Fabrik Artistik*, etc.), à Kinshasa (« Écritures kinoises » au Tarmac des auteurs, à savoir : des stages d'écriture animés par Sonia Ristic, Gustave Akakpo, Guy Régis Junior, Olivier Coyette, etc.) et à l'étranger (Festival international de littérature kwanie à Nairobi et à Lamu, Manifestation yambie en Belgique, etc.). Il collabore régulièrement avec Valérie Baran (Tarmac de la Villette), Israël Tshipamba (directeur artistique du Tarmac des auteurs), Marie-Louise Mumbu (auteur), Papy Mbwiti (auteur et comédien) ainsi qu'avec les plasticiens Prince Tshime et Thonton Kabeya. En mars 2010, il participe à *Nouvelles zébrures*. Son texte, *Tram 83*, a été lu par Marcel Mankita, sous la direction de Catherine Boskowitz.

Faustin Muliri Miruho est né à Kabanda-Mumoshu, en territoire de Kabare, en République démocratique du Congo, le 6 août 1962. Il est diplômé des humanités littéraires et de l'Institut national des arts (Kinshasa). Il exerça différents métiers (enseignant, journaliste, dramaturge, chroniqueur radio, etc.) pour des ONG et des coopérations internationales. Il est coauteur du feuilleton radiophonique

Kumbuka Kesho (Songez au lendemain), initié par l'ONG La Benevolencija à Bukavu, en République démocratique du Congo. Avec Esprit de coq, il signe sa troisième pièce théâtrale, après *Les Zizanies et Partir ou Rester?* édités en France. Faustin Muliri est également l'auteur de six recueils de poèmes parus en France et en Belgique.

Louis Basengo Munyaburanga a terminé ses études secondaires à l'institut St Jean-Bosco à Jomba en RDC, en 1972. En 1973, il a entamé des études à l'institut supérieur pédagogique (I.S.P.) de Bukavu, qui faisait alors partie de l'université nationale du Zaïre (UNAZA). Après sa licence en pédagogie appliquée à la langue française, en 1980, il a travaillé comme enseignant dans plusieurs établissements en RDC, au Burundi et au Rwanda.

Depuis 1980, il a entrepris des études de gestion, de développement et de magistrature. Il s'intéresse à la recherche, à l'écriture et à l'enseignement. Il est aujourd'hui professeur assistant au Kigali Institute of Science, Technology and Management.

Muzalia Zamusongi suit le troisième cycle en langues et littératures francophones à l'école doctorale UPN-ISP/BUKAVU. Pendant plusieurs années, il enseigne le français à l'école d'application pédagogique de l'ISP (EDAP) dans le Sud-Kivu et dans les instituts supérieurs universitaires de Bukavu. Il est né en territoire de Shabunda dans le Sud-Kivu, le 12 décembre 1960. Muzalia Zamusongi est poète depuis l'âge de treize ans. Il est l'auteur de plusieurs recueils de poèmes, de récits et d'essais primés par l'Union des écrivains congolais (UEC). Il alimente la chronique littéraire de son pays et des pays voisins de la RDC grâce à ses récitals de poèmes. Ses œuvres ont fait l'objet de plusieurs mémoires de licence et de travaux de fin de cycle en lettres dans les instituts supérieurs et universitaires de la RDC.

Ketty Nivyabandi est née en Belgique en 1978, avant de rentrer au Burundi, cinq ans plus tard. Elle y mène une enfance paisible et colorée

et ne quitte à nouveau son pays que peu avant octobre 1993 pour faire ses études en France d'abord, où elle obtient un baccalauréat littéraire, et au Kenya ensuite, où elle poursuit des études en relations internationales. Bilingue (français, anglais), elle travaille comme journaliste au Burundi, puis en Ouganda où elle est consultante experte en communication pour les Nations unies.

Rentrée récemment au Burundi, dont les parfums et la terre la hantent jour et nuit, Ketty Nivyabandi écrit et partage ses textes, à travers le collectif d'art Maoni. Elle publie aussi ses poèmes dans le journal *Iwacu*. Avec un autre jeune écrivain, elle fonde et coordonne le premier café littéraire burundais au sein de l'Association des écrivains du Burundi. Le café littéraire porte le nom de Samandari, un personnage légendaire de la tradition orale burundaise. Le Samandari se tient chaque semaine dans la bibliothèque du Centre burundais pour la lecture et l'action culturelle (CEBULAC) ; il réunit une nouvelle génération d'écrivains, de poètes, de « slammeurs », de conteurs et de dramaturges autour de leurs textes : un souffle nouveau pour la littérature au Burundi.

Ketty Nivyabandi travaille actuellement sur un recueil de poèmes, largement inspiré par son pays, le Burundi.

Timothy Njoroge was born in Masisi, DRC, on the 4th of January 1958. Like many Rwandans in the Diaspora, his parents moved to Uganda and later to Kenya where he pursued education at the University of Nairobi. He enrolled for a Post Graduate Diploma in Curriculum Development at the University of London and embarked on teaching French and English soon after his graduation. He is back in Rwanda since 2003 and worked on several research projects within the Education Sector. He has also undertaken major translation work including the current Rwandan Syllabus for Secondary Schools.

Claver Nkurunziza est né le 12 août 1978 à Rutyzazo dans la province de Mwaro, au centre du Burundi. L'école secondaire terminée, il entre à l'université de Mwaro et y décroche une licence en droit. Il travaille

actuellement pour le Centre de formation de Mwaro (C.F.M). Il a écrit plusieurs poèmes en kirundi et en anglais dont le recueil *Black Challenge*.

Martin Ntirandekura est né en 1938 à Makebukoko. Il grandit entouré d'une grande famille composée de ses parents, oncles, tantes, cousins et cousines. Le père décide de l'envoyer à l'école des Blancs pour apprendre à écrire, à lire et à calculer afin d'échapper aux amendes que lui imposerait le chef de la circonscription. Il ne continuera pas moins de s'occuper du troupeau de vaches. À la fin de l'école primaire, il réussit l'examen organisé par l'inspection diocésaine et doit quitter son village pour le petit séminaire de Mugeru : son premier dépaysement fut alors de rencontrer d'autres jeunes venant de tout le pays et parlant le kirundi, chacun de sa région. Durant sept ans, il suivra la formation gréco-latine qui le mènera à l'examen du jury central, organisé à Léopoldville- Kinshasa actuelle - par le gouvernement de la tutelle afin de voir si la formation générale dispensée dans le Congo belge et le Ruanda-Urundi est de niveau métropolitain. Il passe l'examen avec succès et entre au grand séminaire pour les cours de philosophie et de théologie. Il en sortira en 1965 pour intégrer ensuite l'université officielle de Bujumbura (UOB) qu'il quittera deux ans plus tard avec le diplôme de candidature en philologie romane. En septembre 1967, il est admis à l'université catholique de Louvain dont il recevra une licence de philologie romane après avoir soutenu un mémoire sur *Les Contes de Birago Diop*. Rentré au pays en octobre 1969, il commence sa carrière de professeur de français dans l'enseignement secondaire. À côté de l'enseignement du français, il sera chargé de la direction de plusieurs établissements secondaires, de l'enseignement supérieur et du bureau d'études et des programmes de l'enseignement secondaire. Il termine sa carrière en 2003 au lycée SOS H. G. de Bujumbura. Aujourd'hui, il passe son temps libre à lire et à corriger des mémoires d'étudiants et des œuvres de jeunes écrivains.

Désiré Nyabuhoro, de nationalité burundaise, il est né en 1970 à Bujumbura, au Burundi. Il suit ses études primaires à l'école primaire

d'application de l'École normale de l'État (ENE). Ensuite, il est orienté au lycée Saint-Esprit tenu par les jésuites. Il devient membre fondateur de l'association CEJERCA (Cercle des jeunes pour le rayonnement culturel et artistique), laquelle association fut membre fondateur du CPAJ (Collectif pour la promotion des associations des jeunes). À la même époque, il pratique l'athlétisme et la natation et prend part à diverses compétitions.

Après les humanités générales au lycée Saint-Esprit, Désiré Nyabuhoro poursuit ses études à l'université du Burundi, à l'Institut d'Éducation Physique et des Sports, d'où il sort avec un diplôme de licence en sciences d'éducation physique et des sports. En 1999, il suit des formations d'entraîneur de boxe anglaise. Il fonde par la suite un club sportif de boxe anglaise. En 2007, il suit des formations pour devenir entraîneur à la « savate boxe française ». En 2010, il devient vice-président de la fédération burundaise de cette discipline.

Poète, il est l'auteur de *L'Écho de l'intérieur*. Il participe à plusieurs ateliers d'écriture organisés par l'Institut français du Burundi avec des écrivains de renom tels que Gabriel Okunji, Kossi Efoui, Kanyi Alem ou Sami Tchak. En 2005, il collabore à *Muze* (magazine culturel des Grands Lacs). Il est également membre de l'Association des écrivains du Burundi et du Café littéraire Samandari.

Kalisa Rugano est né à Rutongo, dans la région de Buliza en 1946. Exilé de la première heure au Burundi et au Congo, il navigue entre ces deux pays à cause des guerres incessantes dans la sous-région. Il fait partie de la première promotion du collège Saint-Albert à Bujumbura, où il a le bonheur d'avoir comme professeur Jean-Baptiste Mutabaruka qui, avec tant d'autres et au prix de sacrifices énormes, a façonné le corps et l'esprit des enfants des réfugiés dans ce collège, « berceau-écrivain-joyau respectable du feu sacré de l'espoir d'un peuple en exil ».

L'auteur se réclame fièrement de la filiation spirituelle de Mutabaruka. Dramaturge prolifique avec ses vingt-six pièces de théâtre en kinyarwanda, en kirundi et en français, il est également le fondateur du

groupe culturel et artistique Théâtre Ballet Mutabaruka, qui a fêté ses trente ans d'existence en 2010.

Roland Lewis Rugero est né le 22 février 1986 à Ngagara, dans le nord de Bujumbura, la capitale du Burundi. Son père sera emprisonné deux fois pour des motifs politiques, dans un pays alors soumis à la loi du parti unique. Les nombreux morts de l'année 1993 font que Rugero fuit les violences pour se réfugier au Rwanda, qu'il quitte en janvier 1994, trois mois avant le génocide. Mais il ne restera pas longtemps au Burundi puisque, avec la mort du deuxième président burundais, il part pour la Tanzanie, où il séjourne pendant quatre ans. En 1998, retour définitif au pays natal. Le jeune adolescent développe ainsi un certain sens de l'observation, dans une société qui pousse parfois au désespoir. Ses premières publications paraissent en 2005 dans *Akanuma*, le magazine scolaire du lycée Saint-Esprit où il poursuit toutes ses études secondaires.

En 2007, il publie les *Oniriques*, un court roman qui se penche sur les relations entre une élève et son professeur. Une année plus tard, il intègre la rédaction du journal *IWACU* comme journaliste culturel. Parallèlement, il entreprend des études en polytechnique à l'université du Burundi. Rugero voit dans la littérature avant tout un « cheminement intérieur » qui précède tout acte, et un repère identitaire fort pour une jeunesse burundaise qui se cherche. Thème qu'il aborde dans *Baho*, son deuxième roman à paraître.

Ses œuvres déjà parues sont : *Les Oniriques*, roman psychologique, Éditions Publibook, Paris, 2007 et *L'Enfant et le Sourire*, nouvelle, médaille de bronze aux VI^e Jeux de la francophonie de Beyrouth.

John Rusimbi born 20th Feb. 1966, served as a secondary school teacher from 1989 in Uganda until 1994 when he returned to his homeland. In Rwanda, he became headmaster of Nyamata High School until 1996 when he joined the Ministry of Youth and Culture, heading a division of Youth cooperation. In 1999, he was elected Chairman of the Rwandan National Youth Council and in January 2001, he became a Member of Parliament, representing the Rwandan youth until the end of transitional

government in August 2003. John Rusimbi is a writer and author of two novels: *By The Time She Returned* published in May 1999 and *The Hyena's Wedding* published in October 2007 by Janus Publishing Company in London. He is also a post-columnist for *The African Voice* newspaper that is based in Ireland to promote African values in Europe. He has also a batch of web publications on multi-country *Demobilization and Reintegration Program* (MDRP). He has graduated with Diplomas in Education & English, Public Relations and certificates in literary writing skills and screen play writing for films. John Rusimbi is working on his third novel to be published soon.

Marie-Louise Sibazuri est née en 1960 au Burundi. Elle suit une scolarité primaire et secondaire régulière jusqu'à l'obtention du diplôme d'institutrice. À quinze ans, elle interprète le rôle de Sganarelle dans *L'Amour médecin de Molière*.

À seize ans, elle écrit et met en scène sa première pièce de théâtre, *Quoi qu'il arrive, la vie est belle*. Elle n'a plus arrêté d'écrire depuis. Et, au Burundi, petits et grands, riches et pauvres, hommes et femmes connaissent « Madame Sibazuri » même sans l'avoir jamais rencontrée, mais pour avoir entendu parler de ses œuvres : pièces de théâtre, films sur des thèmes d'actualité et feuilletons radiophoniques.

Elle dit devoir son talent à sa famille : « Ma mère a fait de moi une conteuse, mes sœurs m'ont légué l'amour de la danse, mon frère m'a éveillée au chant et à la poésie et le hasard de la vie a fait de moi une dramaturge et une romancière. »

TABLE DES MATIÈRES

Préface	7
---------------	---

Poésie

Jacques Buhigiro	21
Denis Ilunga Mbiya Kalombo.....	22
Matthi Kayaya Kambale	26
François-Xavier Lunanga l- Alondakwa	28
Enack Makunda	29
Thierry Manirambona.....	31
Faustin Muliri Miruho	33
Fiston Mwanza Mujila	44
Louis Basengo Munyaburanga	51
Muzalia Zamusongi	53
Ketty Nivyabandi	71
Claver Nkurunziza.....	76
Désiré Nyabuhoro.....	78
Kalisa Rugano	80

Nouvelles

Antoine Kaburahe	85
Sébastien Katihabwa.....	90
Matthi Kayaya Kambale	104
Louis Basengo Munyaburanga	129
Roland Lewis Rugero.....	138

Contes

Augustin Gasake.....	145
Célestin Ntambuka Mwene C'Shunjwa	150
Timothy Njoroge.....	155
Marie-Louise Sibazuri.....	160

Théâtre

Faustin Muliri Miruho	169
-----------------------------	-----

Romans

Joseph Butoyi.....	193
Sébastien Katihabwa.....	196
John Rusimbi.....	209

Biographies des contributeurs	225
--	------------

Émergences

Renaître ensemble

En définitive, quels que soient les choix esthétiques de chaque auteur de ce recueil, le démon de la haine y est toujours nommé, seul moyen de l'exorciser. *Muzirankoni, l'imbattable* du Rwandais Augustin Gasake se termine par cette jolie invite, sans doute rituelle : «Je remets le conte là où je l'ai détaché, qui veut le perpétuer le prend».

Puisque «Sembura» se veut explicitement une plateforme ou, mieux encore, une piste d'envol vers tous les possibles, on souhaite que les lecteurs, et surtout les jeunes de la Région des Grands Lacs, s'en emparent. Ils y seront en compagnie de créateurs talentueux dont l'intraitable espérance est ainsi résumée par l'un d'eux : «Aucun grigri n'est plus puissant que l'amour». Et s'il est un endroit du monde où cela mérite d'être inlassablement rappelé, c'est bien celui d'où viennent ces textes qui feront assurément date.

Boubacar Boris Diop

© Artiste peintre : Epaphrodite Binamungu

Tableau : La Marche du progrès.



ISBN : 978-9920-753-25-8



9 789920 753258